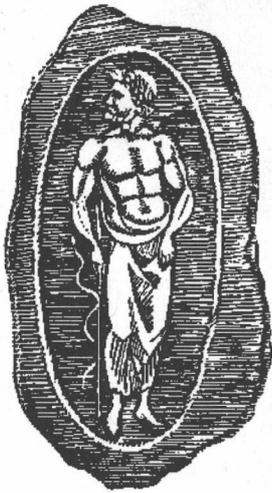


ISSN 0440-8888
Janvier - Février - Mars 2004

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE



TRIMESTRIEL - TOME XXXVIII - N° 1 - 2004

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

REVUE TRIMESTRIELLE
FONDÉE PAR LE Dr ANDRÉ PECKER†

MEMBRES D'HONNEUR

Professeur A. BOUCHET, Professeur A. CORNET,
Médecin-Général L. DULIEU, Mademoiselle Paule DUMAÎTRE†,
Médecin Général P. LEFEBVRE, Professeur G. PALLARDY, Professeur J. POSTEL
Docteur M. VALENTIN, Docteur Th. VETTER

CONSEIL D'ADMINISTRATION
2003

BUREAU

Président : Docteur Alain SÉGAL, *Vice-Présidents* : Professeur Danielle GOUREVITCH et Docteur Pierre-L. THILLAUD, *Secrétaire Général* : Docteur Jean-Jacques FERRANDIS, *Secrétaire Général adjoint* : Docteur Jean-Marie LE MINOR, *Secrétaire de Séance* : Monsieur Francis TRÉPARDOUX, *Trésorier* : Madame Marie-José PALLARDY

Directeur de la publication : Monsieur Michel ROUX-DESSARPS
Archiviste Rédacteur : Madame Janine SAMION-CONTET

MEMBRES

Docteur P. ATTIGNAC, Docteur M. BOUCHER, Docteur vétérinaire F. BOURDY, Madame P. CASSEYRE, Mademoiselle F. CRIQUEBEC, Médecin en chef J.-J. FERRANDIS, Professeur L. P. FISCHER, Professeur D. GOUREVITCH, Professeur M. GUIVARCH, Docteur A. LELLOUCH, Docteur J.-M. LE MINOR, Docteur Ph. MOUTAUX, Professeur G. PALLARDY, Madame M.-J. PALLARDY, Professeur J.-L. PLESSIS, Professeur G. RAUBER, Monsieur G. ROBERT, Professeur J.-J. ROUSSET, Monsieur M. ROUX-DESSARPS, Madame J. SAMION-CONTET, Docteur A. SÉGAL, Docteur P. THILLAUD, Monsieur F. TRÉPARDOUX, Professeur Ph. VICHARD.

Les articles de la revue "Histoire des Sciences médicales" sont analysés et indexés dans : *FRANCIS* (Institut de l'Information Scientifique et Technique, Vandœuvre-lès-Nancy Cedex, France), *Pub Med* (National Library of medicine, Bethesda) ; *Current work in the history of medicine* (The Wellcome Institute for the history of medicine, London), *Medexpres*, revue des sommaires des publications des sciences de la santé d'expression française.

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

TOME XXXVIII

2004

N°1

Sommaire

<i>Société française d'Histoire de la Médecine</i>	
Compte-rendu de la séance du samedi 26 avril 2003	5
Compte-rendu de la séance du samedi 24 mai 2003	10
Compte-rendu de la séance du samedi 21 juin 2003	14
<i>Paule Dumaître (1911-2002)</i>	
par le Dr Alain SÉGAL et Mme Janine SAMION-CONTET	19
<i>Guillaume Dupuytren (1777-1835). Heurs et malheurs d'un caractère</i>	
par le Pr Pierre VAYRE	27
<i>Les deux dents subversives : l'anatomiste Keith et le problème du premier peuplement humain de l'île de Malte</i>	
par Mr Georges BOULINIER	37
<i>Le docteur Zamenhof (1859-1917) : un médecin "qui espère" ! (I)</i>	
par le Dr Alain LELLOUCH	49
<i>Un militant de la lutte contre les maladies professionnelles : Guy Hausser (1912-1942)</i>	
par le Dr Joseph BIEDER	57
<i>Quelques écrivains-médecins français de la 1ère moitié du XXème siècle.</i>	
<i>Romanciers, essayistes, critiques d'art et littéraires, philosophes de 1900 à 1950</i>	
par le Pr Louis-Paul FISCHER	65
<i>Des asticots et des hommes</i>	
par le Dr Edouard MAWAS (Texte lu par Mme le Dr Lucie MAWAS)	81

<i>Prix de la Société française d'Histoire de la Médecine. Année 2002</i>	89
Prix du livre	
Mr Jacques BÉNESTEAU. - <i>Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire</i> (Ed. Mardaga, 2002) (Résumé)	89
Prix de thèses et mémoires	
Mr Gérard AST (Strasbourg). - <i>Recherches sur les médecins et médecines dans l'espace du Bas-Rhin de la fin de l'Ancien Régime à 1870</i> (Thèse d'histoire) (Résumé)	91
Dr Christian RÉGNIER (Paris). - <i>Plaga Magna. Blessures, Médecins, Blessés sur le front occidental au cours de la Première Guerre Mondiale</i> (Mémoire de DEA d'histoire contemporaine) (Résumé)	93
Accessits	
Mme Brigitte MAIRE (Lausanne). - <i>Les remèdes tirés des légumes et des fruits de Gargilius Martialis</i> (Les Belles-Lettres, 2002) (Résumé)	93
Mme Anne ROUGÉE (IGR Villejuif). - <i>Les formes populaires de vulgarisation des sciences. Etude d'un cas : rayons X et radioactivité</i> (Mémoire de stage tutoré de sciences humaines en diffusion et enseignement des sciences et techniques) (Résumé)	95
<i>Une épidémie de variole en Bretagne 1954-1955</i> par le Dr François GOURSOLAS	99
<i>Le docteur Zamenhof (1859-1917) : un médecin "qui espère" ! (II)</i> par le Dr Alain LELLOUCH	109
<i>Analyses d'ouvrages</i>	119
<i>Correspondance</i>	121

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

COMPTE RENDU DE LA SÉANCE DU SAMEDI 26 AVRIL 2003

Ouverture à 15 heures, sous la présidence du Docteur Alain Ségal, président de la Société française d'Histoire de la Médecine dans la salle du Conseil de l'Ancienne Faculté de Médecine, 12 rue de l'Ecole de Médecine, 75006 Paris.

Le Président donne la parole au Secrétaire de séance, Monsieur Francis Trépardoux, qui présente le procès-verbal de la séance du 22 mars 2003 qui s'est tenue dans la salle du Conseil de l'Ancienne Faculté. Après lecture, ce procès-verbal est adopté à l'unanimité.

Le Président donne ensuite la parole au Secrétaire Général, le docteur Jean-Jacques Ferrandis.

1) *Décès*

La société déplore le décès du Docteur François Bertrand, survenu le mardi 25 mars 2003, dans sa 70^{ème} année.

2) *Excusés*

Pr Danielle Gourevitch et Dr Michel Gourevitch, retenus à la conférence annuelle de la Société d'Histoire de l'Art dentaire, Dr Jean Pouillard, retenu pour le colloque sur la Médecine d'expertise, à l'hôpital Pitié-Salpêtrière, Pr Jean-Louis Ribardière, membre de l'Académie nationale de chirurgie, Drs Alain Lellouch, Michel Valentin, François Goursolas, Pierre Thillaud.

3) *Elections*

Nous vous proposons les candidats suivants dont les candidatures vous ont été présentées lors de notre séance précédente.

- Mme Marie-Thérèse Demougeot, peintre, poète, musicienne, retraitée de l'Education nationale, déléguée culturelle, directrice de la section lettre et déléguée de "l'Académie internationale de Lutèce", membre de jurys "Beaux Arts", médaillée de plusieurs académies internationales pour l'ensemble de l'œuvre ; 1 rue de Bois Devant, 90360 Petite Fontaine. Parrains : Mr Georges Robert et Pr Guy Pallardy.
- Le médecin-chef des services Francis Klotz, professeur titulaire de la chaire de médecine tropicale du Service de santé des Armées, directeur de l'enseignement des assistants à l'Ecole d'application du Service de santé des Armées. Ancien chargé de l'enseignement d'Histoire de la Médecine à la Faculté de médecine de Brest. Auteur de nombreuses publications sur l'histoire de la médecine ; EASSA, 1 place Alphonse Laveran, 75230 Paris Cedex 05. Parrains : Drs Alain Ségal et Jean-Jacques Ferrandis.
- Dr Pascale Jeambrun, spécialiste de l'albinisme, 64 avenue des Gobelins, 75013 Paris, E.mail : pascalejeambrun@wanadoo.fr. Parrains : Drs Alain Ségal et Jean-Jacques Ferrandis.

Le Président procède à l'élection : les candidats sont élus à l'unanimité.

4) Candidatures

Nous avons reçu les demandes suivantes de candidature à la Société et vous les soumettons, en rappelant que, conformément à nos statuts, ces candidats seront élus, à l'issue du vote, lors de notre prochaine réunion :

- Mr Edward Jeanfils, docteur en sciences de l'environnement, licencié en sciences économiques, rue de l'Evêché, 10/33 - 4000 Liège, Belgique. Parrains : Mr Francis Trépardoux et Dr Jean-Jacques Ferrandis.
- Dr Guillaume Fèvre, médecin principal des armées, anesthésiste-réanimateur, 13 rue des Plantes, 75014 Paris. Parrains : Mlle Françoise Criquebec et Dr Jean-Jacques Ferrandis.
- Dr Henri C. Silberman, docteur en sciences naturelles de l'Ecole Polytechnique de Zürich, ingénieur chimiste diplômé de l'Ecole polytechnique de l'Université de Lausanne. Il a fait sa carrière dans la recherche chimique et pharmaceutique en Europe et aux Etats-Unis ; il est l'auteur de nombreuses publications scientifiques et historiques, membre de sociétés savantes en France, Suisse, Italie, Benelux, Grande-Bretagne et Etats-Unis ; 27 route de Chêne, CH-1208 Genève. Parrains : Mr Francis Trépardoux et Dr Jean-Jacques Ferrandis.
- Pr Bernard Alliez, service de neurochirurgie, CHU Nord, 13015 Marseille. Parrains : Pr Guy Pallardy et Dr Alain Ségal.

5) Informations diverses, manifestations à noter

- Le colloque "*Les enfants trouvés et l'Hôpital de la manufacture à Bordeaux (1689-1880)*", le 17 mai 2003, sous le patronage de la ville de Bordeaux et du Centre Hospitalier Universitaire. Ce colloque est organisé par les amis du patrimoine du CHU de Bordeaux, en partenariat avec la SFHM, la Société d'Histoire des hôpitaux et le Musée d'Aquitaine. Le président Ségal sera représenté par notre ancien président, le Professeur Jean-Louis Plessis.

- L'exposition temporaire du Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge à Genève : "*Sang dessus dessous*" du 09 avril au 10 août 2003. L'exposition invite le visiteur à partager quelques questions autour des pratiques quotidiennes, sociales et culturelles et des usages contemporains du sang.

- La table ronde : "*Belles et vilaines maladies*", organisée le vendredi 16 mai 2003, par le Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance, "*équipe Sciences, Humanismes et Savoirs*" - épistémologie et histoire de la médecine. Jean-Paul Pittion et Jacqueline Vons, Université François Rabelais, Tours.

- L'association des amis du patrimoine médical de Marseille. Courriel : yves.baille@ap-hm.fr, propose des conférences : 10 avril, *Bains de mer sur ordonnances* ; 15 mai, *Napoléon n'a pas été assassiné* ; 12 juin, *Histoire de la transplantation d'organes*.

- La revue "*Histoire des chemins de fer*", propose son catalogue de tarifs.

- Le président Ségal intervient afin de mettre en exergue l'article pouvant concerner nos collègues : "*Le statut juridique de l'écrivain épisodique*" paru dans le Bulletin de liaison des sociétés savantes, numéro 8 de mars 2003.

6) *Publications annoncées : Tirés à part et newsletters, revues reçues, ouvrages reçus pour notre bibliothèque :*

- Le magazine "Pour la Science" de janvier 2003 avec un article de O. Neyrolles et B. Gicquel : *la tuberculose : mythe et réalité.*

- *La lettre de l'Association des amis du Musée de la Faculté de médecine de Nancy* avec deux articles intéressants : "le procès de la main coupée" (sic) concernant les maîtres chirurgiens, relatés dans les cahiers du Bailliage de Nancy au XVIIème siècle. Et "Les chemins de la souffrance... Une approche du Service de santé allemand" résumé de la conférence donnée à l'Hôpital Legouest, le 30 avril 2002, par le général (CR) Jean-Claude Lappara, Docteur en Histoire de l'Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne.

- Le numéro 17 d'octobre 2002 à février 2003, de la *Lettre d'information de l'Institut Romand d'Histoire de la médecine et de la santé*, sur le thème : introduction générale à l'histoire et à la philosophie et la médecine. La maladie : conceptualisation et auto-perception.

- Le numéro 18 de mars à septembre 2003, de la *lettre d'information de l'Institut Romand d'Histoire de la médecine et de la santé* sur le thème : "Hippocrate et l'éthique médicale aujourd'hui. Approches historiques et philosophiques". Les conférences auront lieu du 02 avril au 25 juin 2003.

- *Le bulletin du Centre d'Etude d'Histoire de la Médecine de Toulouse* d'avril 2003, avec une publication sur Jules Crevaux.

- Le numéro 10 des *Cahiers du Centre d'Etude d'Histoire de la Médecine de Toulouse*, sur Isidore de Séville. Etymologie (IV, XI).

- La première contribution à la SFHM, de notre nouveau collègue Jean-Bernard Vauthier, membre de Société des Sciences naturelles de la Charente Maritime, "Une société savante oubliée : la Société de médecine de la Rochelle", publiée dans les annales de mars 2003, volume IX, fascicule 3, de la *Société des Sciences naturelles de la Charente maritime.*

- Le catalogue "*Publications*" de l'Université de Saint-Etienne.

Nous avons reçu les ouvrages suivants :

- "*Montesquieu, médecine et sciences au service des lois*" par Laurent Chiquet, membre de la SFHM, préfacé par le professeur Emile Aron, aux éditions Histoire, médecine et société - Glyphe et Biotem, 23 €.

- "*Outils de la santé et médecine d'autrefois*" par le docteur Guy Gaboriau, préfacé par madame Marie-Véronique Clin, conservateur du Musée d'Histoire de la Médecine. Cet ouvrage contient une iconographie particulièrement riche et soignée. Editions de la Reinette. 45 €.

- "*Lettre ouverte à monsieur Pasteur Louis par le docteur vétérinaire Yves Robin*". Editions France Europe Editions, Nice. 17 €. (Ouvrage personnel du Docteur Ferrandis).

- "*Aux bagnes de Guyane. Forçats et médecins, dessins et témoignages*" par le docteur Claire Jacquelin. Edition Maisonneuve et Larose. 15 €. Cet ouvrage écrit à partir des lettres du médecin capitaine Norbert Heyriès, en poste dans les bagnes de Guyane

entre 1939 et 1942, propose une approche médicale et historique du bain. (Ouvrage personnel du Docteur Ferrandis).

- "*Orvosstörténeti Közlemények*". Communications d'Histoire de la Médecine. 2002. Budapest.

Annonces de publications :

- "*Médecins et voyageurs*", Théorie et pratique du voyage médical au début du XIX^{ème} siècle, d'après deux textes genevois inédits : les mémoires sur les voyages médicaux de Louis Odier (1806-1810) et les carnets de voyage médical en Europe (1817-1820) de Louis-André Gosse. Bibliothèque d'Histoire de la médecine et de la santé. Edition Georg éditeur. 46, chemin de la Mousse, CH-1225 Chêne-Bourg - Suisse. Volume de 376 pages, 54 francs suisses.

- "*Rejetées, rebelles mal adaptées. Débats sur l'eugénisme, pratique de la stérilisation non volontaire en Suisse romande au XX^{ème} siècle*". Par Geneviève Heller, Gilles Jeanmonod, Jacques Gasser avec la collaboration de Jean-François Dumoulin. Bibliothèque d'Histoire de la médecine et de la santé. Edition Georg éditeur, 46 chemin de la Mousse, CH-1225 Chêne-Bourg - Suisse. Volume de 512 pages, 64 francs suisses.

- "*Vision du rêve*" sous la direction de Vincent Barras, Jacques Gasser, Philippe Junod, Philippe Kaenel, Olivier Mottaz. Bibliothèque d'Histoire de la médecine et de la santé. Edition Georg éditeur, 46 chemin de la Mousse, CH-1225 Chêne-Bourg - Suisse. Volume de 256 pages, 45 francs suisses.

- "*Histoire du service de santé de la ville de Montréal (1865-1975)*". Par Benoît Gaumer, Georges Desrosiers et Othmar Keel. Collection Culture et Société. La Librairie du Québec (Paris).

- "*Vivre sans voir. Les aveugles dans la société française du Moyen-Age au siècle de Louis Braille*", par notre collègue Zina Weygand, préfacé par Alain Corbin. Editions Creaphis ; distribution le Seuil. Parution fin avril 2003, 350 pages, 25 euros.

- Sources relating to the history of émigré musicians 1933-1950. Edited by Horst Weber and Manuela Schwartz. 2003. University of southern California, regional history collection, department of special collection. Doheny Memorial Library, Los Angeles, CA 90089-0182.

7) Communications libres

- **Claude CHASTEL** : *Quand les momies égyptiennes nous parlent des infections qui les tourmentaient.*

L'étude microbiologique des momies a commencé en 1910 lorsque Sir M.A. Ruffer a utilisé pour la première fois les techniques histologiques pour l'examen des tissus momifiés et a découvert des œufs de *Schistosoma haematobium* dans les reins de momies égyptiennes de la XX^{ème} dynastie. Jusque dans les années 1990, ce sont les techniques morphologiques telles que la radiologie, le scanner, l'endoscopie, l'histologie et la microscopie électronique, couplées à la sérologie, qui ont constitué les outils de la paléopathologie. Elles ont permis d'identifier les bilharzioses, la dracunculose, la trichinose, l'ascaridiose et la tuberculose osseuse comme les maladies infectieuses les plus couramment rencontrées chez les anciens égyptiens. L'introduction récente des techniques de la biologie moléculaire, avec en particulier la PCR, a permis de confir-

mer la prévalence élevée des helminthoses et de la tuberculose parmi ces populations. Elle a permis aussi d'autres progrès comme la confirmation du caractère endémique du paludisme à *Plasmodium falciparum* et la mise en évidence éventuelle de septicémies bactériennes et de la diphtérie. Il existe encore de très nombreuses momies humaines et animales à étudier qui permettront probablement de découvrir d'autres infections virales ou zoonotiques qui ont sévi aux temps des pharaons.

Interventions : Dr Fabre, Pr Battin, Dr Jaulin.

- **Marie-Hélène MARGANNE** : *Apport de la papyrologie à l'histoire de la médecine.*

L'apport de la papyrologie à l'histoire de la médecine ne se limite pas aux papyrus médicaux stricto sensu. Parmi les découvertes récentes de la papyrologie littéraire, deux au moins peuvent être considérées comme exceptionnelles : d'une part, celle d'un papyrus grec abondamment illustré entre le 1er siècle avant notre ère et le premier siècle suivant, et, d'autre part celle du fameux papyrus de Milan (fin du IIIème siècle avant notre ère), contenant une centaine d'épigrammes attribuées à Posidippe de Pella. En dépit de leur caractère en apparence exclusivement artistique ou littéraire, ces deux pièces présentent cependant un intérêt certain pour l'histoire de la médecine antique : la première, parce qu'elle témoigne de l'activité des illustrateurs de livres y compris médicaux, dans l'Égypte gréco-romaine, et la seconde parce qu'elle contient une section consacrée aux épigrammes de guérison (*iamatika*). Le premier de ces poèmes en particulier apporte un témoignage nouveau sur les figurines et représentations antiques d'individus émaciés ou atteints de "consommation".

- **Jean GUÉNEL** : *La grippe "espagnole" en France en 1918-1919.*

La pandémie grippale de 1918-1919 fit dans le monde de 20 à 40 millions de morts. Elle tua en France environ 125 000 civils et plus de 30 000 militaires, chiffres approximatifs car les données épidémiologiques ont été incomplètement enregistrées du fait de la guerre. Le virus fut importé des États-Unis par le contingent américain débarqué en France et d'Extrême-Orient par les troupes indochinoises et les ouvriers chinois engagés dans les usines. L'évolution se fit en trois phases, la deuxième de septembre à novembre ayant été la plus meurtrière. Les sujets les plus touchés furent les adultes jeunes, tandis que la mortalité fut faible chez les personnes de plus de soixante ans. Les formes graves se manifestèrent surtout par des complications pulmonaires qui entraînaient souvent la mort en quelques jours. Les mesures prophylactiques inégalement appliquées se montrèrent peu efficaces et les traitements ne purent être que symptomatiques. Les réactions de l'opinion publique furent étonnamment discrètes. Des études sérologiques récentes ont précisé le sous-type du virus de 1918, sans pour autant expliquer sa particulière virulence.

Interventions : Pr Postel, Pr Vichard, Dr Régnier.

- **Christian RÉGNIER** : *Guerre bactériologique (1916-1933) : de l'anecdote à la grande peur.*

Des informations relevant du "bourrage de crâne", des rumeurs, des faits réels sont rapportés sur l'utilisation par les Allemands d'armes bactériologiques dès 1916. Outre les accusations d'empoisonner les puits et les sources d'eau, l'affaire de la légation bulgare de Bucarest (1916), les contaminations de chevaux français par la morve (1917),

les bombes au vibron cholérique du consulat d'Allemagne à Zürich (1918), les faits réels semblent peu nombreux et marginaux. Pour autant, la crainte d'un emploi d'armes bactériologiques à grande échelle hante les signataires des traités de paix et les délégués des différentes conférences sur le désarmement entre 1919 et 1933. Dans son ouvrage *Destin des maladies infectieuses* paru en 1933, Charles Nicolle consacra un chapitre complet à la "guerre microbienne" : *Ne craignons pas de répéter que la guerre microbienne, si jamais elle donnait des résultats, serait vite aussi dangereuse pour la nation qui l'emploierait que pour celles auxquelles elle chercherait à nuire. C'est la seule garantie que nous avons contre elle, avec les difficultés de la tâche. Elle est une consolation pour ceux qui s'attachent à l'étude des maladies infectieuses. Si les bienfaits que cette étude peut amener sont précaires, les maux qu'elle peut causer paraissent négligeables.* Le point de vue de Charles Nicolle était loin d'être partagé par quelques vétérinaires et médecins militaires.

La séance a pris fin à 18 heures.

La séance suivante se tiendra le *samedi 24 mai 2003 à 15 heures dans la salle du Conseil de l'Ancienne Faculté de Médecine, au 1er étage, 12 rue de l'Ecole de Médecine, 75006 Paris.*

Francis Trépardoux,
Secrétaire de séance

COMPTE RENDU DE LA SÉANCE DU SAMEDI 24 MAI 2003

Ouverture à 15 heures, sous la présidence du Docteur Alain Ségal, président de la Société française d'Histoire de la Médecine dans la salle du Conseil de l'Ancienne Faculté de Médecine, 12 rue de l'Ecole de Médecine, 75006 Paris.

Le Président donne la parole au Secrétaire de séance, Monsieur Francis Trépardoux, qui présente le procès-verbal de la séance du 26 avril 2003.

Après lecture, ce procès-verbal est adopté à l'unanimité.

Le Président donne ensuite la parole au Secrétaire Général, le docteur Jean-Jacques Ferrandis qui donne lecture des informations générales.

1) Excusés

Le Doyen Jean Flahaut, le Médecin Inspecteur Général Paul Doury, Mme Idelettes de Bures, les Drs Alain Lellouch et Etienne Weil, Mr Pierre-Jean Linon, président d'honneur de l'Association des officiers d'administration de réserve du Service de santé des armées.

2) Elections

Nous vous proposons les candidats suivants dont les candidatures vous ont été présentées lors de notre séance précédente.

- Mr Edward Jeanfils, docteur en sciences de l'environnement, licencié en sciences économiques, rue de l'Evêché, 10/33 - 4000 Liège, Belgique. Parrains : Mr Francis Trépardoux et Jean-Jacques Ferrandis.
- Dr Guillaume Fèvre, médecin principal des armées, anesthésiste-réanimateur, 13 rue des Plantes, 75014 Paris. Parrains : Mme Françoise Criquebec et le Dr Jean-Jacques Ferrandis.
- Dr Henri C. Silberman, docteur en sciences naturelles de l'Ecole Polytechnique de Zürich, ingénieur chimiste diplômé de l'Ecole polytechnique de l'Université de Lausanne. Il a fait sa carrière dans la recherche chimique et pharmaceutique en Europe et aux Etats-Unis ; il est l'auteur de nombreuses publications scientifiques et historiques, membre de sociétés savantes en France, Suisse, Italie, Benelux, Grande-Bretagne et Etats-Unis ; 27 route de Chêne, CH-1208 Genève. Parrains : Dr en pharmacie Francis Trépardoux et Dr Jean-Jacques Ferrandis.
- Pr Bernard Alliez, service de neurochirurgie, CHU Nord, 13015 Marseille. Parrains : Pr Guy Pallardy et Dr Alain Ségal.

Le président procède à l'élection : les candidats sont élus à l'unanimité.

3) Candidatures

Nous avons reçu les demandes suivantes de candidature à la Société et nous vous les soumettons en rappelant que conformément à nos statuts, ces candidats seront élus à l'issue du vote, lors de notre prochaine réunion.

- Dr Patrice Pinet, 3A avenue Georges Clémenceau, 51100 Reims. Parrains : Drs Alain Ségal et Jean-Jacques Ferrandis. Le docteur Pinet a soutenu un doctorat à la Sorbonne en 1993 dans le domaine de l'histoire de la philosophie de la biologie.
- Dr Jean-Paul Graftieux, 21 Grande Rue, 51500 Champfleury. Parrains : Dr Alain Ségal et Mr Francis Trépardoux.
- Mme Laurence Camous, directeur de la Bibliothèque de l'Académie de Médecine, rue Bonaparte à Paris, 62 rue Raymond du Temple, 94300 Vincennes, qui succède à Mme de Sainte-Marie. Parrains : Dr Ferrandis, Pr Richet et Mme Blatrix.

4) Publications annoncées : Tirés à part et newsletters, revues reçues, ouvrages reçus pour notre bibliothèque :

- La commémoration du 90ème anniversaire de la Fondation de la Société d'Histoire de la Pharmacie se tiendra le samedi 14 juin 2003 à 14 heures, salle des actes de la Faculté de Pharmacie René-Descartes sous la présidence du docteur Christian Warolin.
- L'exposition à l'Institut du monde arabe du 6 mai au 17 août 2003 "Icônes arabes, art chrétien du Levant".
- La parution de l'ouvrage préfacé par le professeur Jean-Marie Desmonts "Regard sur l'anesthésie d'hier" par Ernest Kern, Jean Lassner et Guy Vourc'h. Editions Glyphe et Biotem, 36,57 €.
- Le règlement pour l'attribution de la bourse d'études de l'Association pour l'histoire des chemins de fer en France.

- Le bulletin de janvier 2003 de l'Association des amis du Musée et du Centre historique Sainte-Anne avec un article des docteurs Bernard Chiche, médecin chef du service de chirurgie et Xavier Masson, psychiatre praticien hospitalier : "*Histoire de la chirurgie au service des malades psychiatriques*".

- La lettre d'information du syndicat national de la presse médicale et des professions de santé. Le grand prix 2002 a été remis par Monsieur le ministre de la santé au professeur Axel Kahn pour son article "*Humanisme et médecine*".

- La revue "*Pour la Science*" d'avril 2003 avec deux articles : "*La lutte contre l'ostéoporose*" par Clifford Rosen et "*De nouveaux gènes : les ARN non messagers*" par Jean-Pierre Bachellet et Jérôme Cavaillé.

- La revue "*Pour la Science*" de mai 2003, avec deux articles intéressants : "*Le vin des romains*" par Jean-Pierre Brun et "*Les défis des épidémies mondiales*" par Jean-Louis Vildé.

- Les cahiers *Syngof* du Syndicat national des gynécologues obstétriciens de France avec un article de notre ancien collègue Henri Stofft "*La césarienne de Fritz Frank en 1906 et sa critique par Pfannenstiel en 1909*".

- Les numéros 388, 389 et 390 de "*Population et sociétés*" avec les articles : "*La population de la France en 2002*" par Gilles Pison, "*Passé 60 ans : de plus en plus souvent en couple ?*" par Christiane Delbès et Joëlle Gaymu, "*Catholiques et protestants d'Irlande du nord, les enjeux du recensement de 2001*" par Youssef Courbage.

- Le numéro 1, 2003 de la revue *Verhandelingen. Koninklijke Academie voor geneeskunde van België*.

- Le catalogue général 2003 des Editions Honoré Champion.

- L'ouvrage "*Mélanges d'Histoire de la Médecine hébraïque*". Etudes choisies de la revue d'Histoire de la Médecine Hébraïque (1948-1985). Réunies par Gad Freundenthal et notre éminent collègue Samuel Kottek. Editions Brill, 591 p., 139 euros.

5) *Communications*

- **Jean-Pierre TRICOT** : "*Le voyage en 1547 à Stamboul du médecin naturaliste Pierre Belon du Mans*".

Né en 1517 près du Mans, Belon fut d'abord apothicaire au service de l'évêque de Clermont, puis en 1542 à Paris auprès du Cardinal de Tournon. Il suivit l'enseignement de botanique de Valerius Cordis à Wittemberg. Attaché à l'ambassade que François Ier envoya auprès du Grand-Turc, il quitta Paris en 1546, passant par Venise et Corfou pour enfin arriver à Stamboul en mai 1547. Il explora les boutiques de droguistes, examinant les produits officinaux, constituant en langue turque un glossaire de drogues. Egalement, il s'intéressa à l'hygiène et admira chez les Turcs l'organisation balnéaire, dénonça les méfaits de l'allaitement artificiel pratiqué en France, inconnu en Orient, et ne tarit pas d'éloges non seulement sur l'éducation à la dure des jeunes Turcs, mais aussi pour l'esprit de tolérance qui ne contraint personne à vivre à la manière turque dès lors que chacun s'acquitte de son tribut. En août 1547 Belon quitta la Sublime Porte pour continuer son grand périple oriental qui s'acheva en 1549. Ce n'est qu'en 1550 qu'il entreprit à la Faculté de Paris ses études de médecine, où après dix années

d'études il obtint en 1560 son diplôme de médecin. Violamment anti-huguenot, toujours au service du Roi, il mourut assassiné en 1565 dans le Bois de Boulogne près de Paris. Dès 1553 Belon consigna ses impressions de voyage dans un livre qui connut un franc succès et plusieurs éditions à Paris et à Anvers. Cet ouvrage original fut non seulement une mine de renseignements utiles mais constitua aussi la base d'un renouveau dans les relations entre les voyageurs Européens et le Moyen-Orient.

- **Henri C. SILBERMAN** : *“Les données du diagnostic médical et de la prescription pharmaceutique du médecin genevois Théodore Tronchin en 1763”*.

Plusieurs documents originaux provenant de la correspondance personnelle du célèbre Tronchin conservés à la Bibliothèque universitaire de Genève ont permis à l'auteur de reconstituer les consultations médicales qu'il donna à une princesse allemande de Saxe-Anhalt au sujet de troubles d'ordre génito-urinaire. Ce type de pratique souvent adopté par les personnes de qualité au XVIIIème siècle trouve ici un champ d'investigation particulièrement intéressant en raison du caractère sexuel de la maladie qu'il est possible d'assimiler à une syphilis. Tronchin a prescrit par voie générale l'absorption de calomel, de salsepareille et de squine qui étaient des drogues antisypilitiques classiques de cette époque. L'étude familiale des proches de la malade indiquerait qu'elle ne fut pas contaminée par son époux. Ce fait déductif issu de cette analyse apporte un élément original dans l'étude biographique de cette princesse que seul l'historien de la médecine est susceptible de distinguer.

- **Sylvie ARNAUD-LESOT** : *“Pratique médicale et pudeur féminine au XIXème siècle”*.

Dans cette étude réalisée à l'EPHE, son auteur aborde l'examen gynécologique non pas d'un point de vue technique, mais d'un point de vue relationnel. De fait, les gestes d'exploration des organes de la femme sont souvent à l'origine de difficultés relationnelles qui peuvent entraver toute pratique médicale sérieuse dans ce domaine. Au XIXème siècle, l'emploi du speculum amène un certain nombre de difficultés de cet ordre en raison de la position tout à fait particulière que doit adopter la patiente au cours de cet examen, allongée sur le dos et les cuisses écartées. A la répugnance de la femme à l'égard d'une exhibition forcée de ses organes sexuels sous des regards étrangers, s'ajoute la crainte de se voir pénétrée par des instruments de métal, froids et rigides lorsqu'il s'agit de speculum comme celui de Sims : la crainte d'une douleur semblable à celle du contact d'une arme, est constamment redoutée, provoquant des difficultés parfois insurmontables pour réussir ce type d'examen. Ces craintes peuvent expliquer pourquoi dans un grand nombre de cas, les femmes viennent consulter tardivement, sans pour cela accepter d'emblée des gestes pénétrants tels que le toucher vaginal ou rectal. Le médecin, au début du siècle les pratique en aveugle sous les vêtements ou sous un drap. Il doit aussi dans un but de conciliation et de mise en confiance, informer sa patiente dans le détail de ses gestes, et lui en expliquer l'approche médicale de façon raisonnée.

- **Claude RENNER** : *“A propos des palettes à saignées en étain”*.

A partir du XVIIème siècle la saignée codifie sa mesure au travers du nombre de palettes retirées. Les petites palettes du XVIIIème siècle recevant trois onces de sang

sont utilisées par groupe de trois pour définir une saignée selon Dionis. La prescription, d'abord exprimée en nombre de palettes, va ensuite se prescrire en onces pour corriger sa contenance variable. Au XIX^{ème} siècle sa mesure fait appel au système métrique et s'exprime en grammes, une habitude qui perdure au début du XX^{ème} siècle. Petites ou grandes leur fabrication appartient aux potiers d'étain et à ceux de Paris en priorité. Au fil du temps leur utilisation passe du barbier au chirurgien qui cède la main au médecin. Si le chirurgien des XVI^{ème}, XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles pratique la saignée, c'est toujours au médecin que revient de poser le diagnostic. Petites et grandes témoignent de la pratique professionnelle de nos prédécesseurs et de son évolution.

La séance a pris fin à 18 heures.

La réunion suivante se tiendra le *samedi 21 juin 2003 à 15 heures dans la salle du Conseil de l'Ancienne Faculté de Médecine de Paris, au 1^{er} étage, 12 rue de l'Ecole de Médecine, 75006 Paris.*

Francis Trépardoux,
Secrétaire de séance

COMPTE RENDU DE LA SÉANCE DU SAMEDI 21 JUIN 2003

Ouverture à 15 heures, sous la présidence de Madame le professeur Danielle Gourevitch, vice-président de la Société française d'Histoire de la Médecine, le Président participant à l'Assemblée générale de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine, dans la salle du Conseil de l'Ancienne Faculté de Médecine, 12 rue de l'Ecole de Médecine, 75006 Paris.

Le vice-président donne la parole au Secrétaire de séance, Monsieur Francis Trépardoux, pour la lecture du procès-verbal de la séance précédente du samedi 24 mai 2003. Procès-verbal adopté à l'unanimité.

Le vice-président donne ensuite la parole au Secrétaire Général, le docteur Jean-Jacques Ferrandis.

1) Excusés

Pr L.-P. Fischer retenu à l'Académie de Villefranche, Prs J. Postel et Ribardièrre, Drs Pouillard, M. Valentin, Mme le docteur de Bures, le Médecin Général Inspecteur Paul Doury, Mr Sébastien Pérolat.

2) Elections

- Dr Patrice Pinet, 3A Avenue Georges Clémenceau, 51100 Reims. Le docteur Pinet a soutenu un doctorat à la Sorbonne, en 1993, dans le domaine de l'histoire et de la philosophie de la biologie. Parrains : Drs Ségal et Ferrandis.
- Dr Jean-Paul Graftieaux, 21 Grande Rue, 51500 Champfleury. Parrains : Dr Ségal et Mr Francis Trépardoux.

- Mme Laurence Camous, directeur de la Bibliothèque de l'Académie de Médecine qui succède à Mme de Sainte-Marie, 62 rue Raymond du Temple, 94300 Vincennes. Parrains : Pr Richet, Mme Blatrix et Dr Ferrandis.

Le vice-président procède à l'élection : les candidats sont élus à l'unanimité.

3) Candidatures

Nous avons reçu les demandes suivantes de candidature à la Société et nous vous les soumettons, en rappelant que, conformément à nos statuts, ces candidats seront élus, à l'issue du vote, lors de notre prochaine réunion :

- Dr Clément Céline, docteur en chirurgie dentaire, 1 rue du joli cœur, 54000 Nancy. Parrains : Drs Pierre Baron, président de la Société Française de l'Art Dentaire et Xavier Riaud.
- Pr Patrick Barbet, professeur des universités, praticien hospitalier en histologie-embryologie-cytogénétique. Université Paris V, faculté de médecine Cochin-Port-Royal, 24 rue du faubourg Saint Jacques, 75014 Paris. E.mail : jp.barbet@teso.net. Parrains :

4) Informations diverses, manifestations à noter

- Afin de conserver la photographie des membres de notre Société, Madame le professeur Danielle Gourevitch demande, dorénavant aux nouveaux adhérents, de bien vouloir joindre celle-ci à leur candidature.

- La Société Internationale d'Histoire de la Médecine se réunit à Paris, à l'hôpital Saint-Louis, ce même jour, sous la présidence du professeur Jean-Pierre Tricot. Notre Société y est notamment représentée par notre président, le docteur Alain Ségal, Vice-Président de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine, nos collègues : Philippe Albou, secrétaire général et Christian Régnier, délégué de la France à la Société Internationale d'Histoire de la Médecine.

- Une exposition au musée basque d'histoire de la médecine et de la science "*Laboratoria Zientziaren atzekaldea*".

- Le programme 2003-2004 de l'O.I.E (Organisation mondiale de la santé animale).

5) Publications annoncées : Tirés à part et newsletters, revues reçues, ouvrages reçus pour notre bibliothèque :

- L'ouvrage "Regard sur l'anesthésie d'hier", préfacé par le professeur Jean-Marie Desmots, écrit par Ernest Kern, Jean Lassner et Guy Vourc'h. Aux éditions Glyphe et Biotem, dirigées par notre collègue le docteur Martini, 350 pages, 32 €.

- L'ouvrage "*Le bistouri et la plume*" les médecins écrivains par notre collègue membre du Conseil d'administration de notre société, le professeur Louis-Paul Fischer, aux éditions l'Harmattan, 450 pages, 36 €.

- Le numéro de juin 2003 du magazine "*Pour la Science*" avec deux articles intéressants : "*Premières traces de vie*" par Sarah Simpson. Les traces de vie les plus anciennes découvertes à ce jour sont remises en cause. Nous devons valider nos interprétations des signes de vie primitive sur la Terre, avant de les rechercher sur Mars. Le second article par Emmanuel Jamet "*Le néolithique, âge d'or de la trépanation*". Les

fouilles récentes et l'examen des perforations confirment que la trépanation était une pratique opératoire courante au néolithique. La technique est mieux connue que la raison chirurgicale des opérations.

- Le bulletin de mai 2003 de l'Association des Amis du Musée et du Centre Historique Sainte-Anne avec l'article du docteur Françoise Odier, élève d'Henry Hécaen de 1979 à 1983 : "*Henry Hécaen (1912-1983). De la neuropsychiatrie à la neuropsychologie : un pionnier*".

6) *Communications*

- **Marie-Véronique CLIN** : "*Les collections déposées au Musée d'Histoire de la Médecine à Paris*".

Depuis la création du Collège de chirurgie, l'actuel Musée d'Histoire de la médecine a connu au fil du temps plusieurs remaniements dans son implantation, ainsi que des extensions venant avec l'enrichissement de ses collections. Pièces anatomiques, peintures, instrumentation et numismatique en forment l'essentiel qui fut inventorié par Petit-Radet et Jacqueline Sonolet. L'auteur a esquissé la genèse de ces collections en précisant leur origine lorsque celle-ci était connue, notamment pour ce qui concerne celles provenant de notre société.

Interventions : Pr Gourevitch, Drs Thillaud et Ferrandis.

- **Jean-Christophe NEIDHART** : "*Le Musée d'Anatomie Testut-Latarjet de l'Université Claude Bernard - Lyon 1*".

Cet important musée trouve son origine avec les cabinets d'anatomie existant à Lyon au XVIIIème siècle, fondés sous l'impulsion de Marc-Antoine Petit, chirurgien major de l'Hôtel-Dieu. Au siècle suivant en 1863, le premier inventaire fait état de 1500 pièces, provenant en partie de legs privés. Ce sont les anatomistes Jean Testut (1849-1925) et André Latarjet (1877-1947) qui organiseront leur classement systématique. Le musée actuel a été rénové en 1992, offrant au public une large exposition allant des anatomies naturalisées selon la technique de Fragonard, jusqu'à l'histoire naturelle médicale, ainsi qu'à la paléanthropologie, la paléopathologie et l'anatomie comparée.

Interventions : Prs Gourevitch et Pallardy, Drs Thillaud et Ferrandis.

- **Flavien ZITOUN-FLORENTIN et Olivier GUEDEL** : "*Le Musée Léopold Ollier de chirurgie ostéo-articulaire des Vans en Ardèche*".

Les pièces rassemblées par le chirurgien lyonnais Léopold Ollier (1830-1900) furent à sa mort léguées à la Société nationale de médecine de Lyon qui les transféra au Musée d'anatomie de la Faculté. Constituées en grande partie de planches dessinées, de photos et de clichés radiographiques, une partie de ces collections a pu récemment constituer le Musée qui porte son nom dans son pays natal de Vans en Ardèche, ouvert en 2000. La collection Ollier évoque principalement les avancées médicales de la seconde moitié du XIXème siècle avec l'anesthésie, l'asepsie, l'antisepsie et la radiologie.

Interventions : Prs Rousset, Guivarc'h et Vichard.

- **Jean-Jacques FERRANDIS** : *“Les collections anatomiques réalisées durant la guerre de 1914-1918 au Musée du Service de santé des armées”*.

Après une rapide présentation de la réalisation d'un établissement spécifique et unique de mémoire des services de santé civils et militaires durant la guerre de 1914-1918, par la volonté de Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat, chargé du Service de santé, l'auteur a évoqué les spectaculaires progrès de la chirurgie de guerre obtenus durant ce conflit particulièrement meurtrier, en les illustrant par quelques collections anatomo-cliniques et leur documentation. Les photographies mais également les dessins, les aquarelles réalisées par des médecins dont les noms sont passés à la postérité. Par exemple : les médecins majors Sicard, Judet, Latarjet, Testut, Moure...

Interventions : Prs Guivarc'h et Vichard, Dr Vanderpooten et Mme Debrue Barazer.

La séance suivante aura lieu le *samedi 25 octobre 2003 à 15 heures, dans la salle du Conseil de l'Ancienne Faculté de Médecine, 12 rue de l'Ecole de Médecine, 75006 Paris.*

Après avoir souhaité de bonnes vacances estivales aux participants, Madame le professeur Danielle Gourevitch lève la séance à 18 heures.

Francis Trépardoux,
Secrétaire de séance

Paule Dumaître (1911 - 2002) *

par Alain SÉGAL ** et Janine SAMION-CONTET ***



C'est avec beaucoup d'émotion et une grande tristesse que nous avons appris l'été dernier le décès de Paule Dumaître survenu à Nouan-le-Fuzelier le 30 août 2002. Notre Société se devait de lui rendre un hommage en séance car son activité au sein de notre Société a été remarquable et remarqué avec pour une part des recherches tenaces et exceptionnelles. Paule Dumaître a été élue comme membre le 9 février 1963 le jour où le Docteur André Hahn quittant la présidence a été nommé membre d'honneur. En 1974, elle accède à un poste au Conseil d'administration avec 115 voix sur 126 votants. C'est dire qu'elle était vraiment appréciée et en 1976 nous la voyons remplir avec assiduité la tâche de secrétaire de séance qu'elle quittera au milieu de 1978 remplacée par notre regretté ami le professeur Roger Rullière. Elle ne quittera jamais notre Conseil puisqu'elle fut nommée en

octobre 1997 membre d'honneur rejoignant ainsi les sages de la Société. Ainsi, nous lui devons grandement ce devoir de mémoire sur son œuvre et son apport essentiel à notre Société française d'Histoire de la Médecine. Madame Janine Samion-Contet et moi-même avons décidé de nous partager la tâche. Le versant de son activité à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris revient à Mme Samion-Contet d'autant qu'elle fut sa collaboratrice (1) et je ferai en tant que président de la dite

* Comité de lecture du 22 mars 2003 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 38 bis rue de Courlancy - 51100 Reims.

*** 62 rue Boursault - 75017 Paris.

Société l'autre versant, celui de l'historienne méticuleuse et acharnée qui, tout en gardant une prédilection pour l'œuvre magistrale d'Ambroise Paré a su nous livrer d'autres études à partir du fonds unique de cette ancienne Faculté. Elle avait l'œil à tout et elle a su encore enrichir ce fonds ancien par des achats de pièces exceptionnelles.

Née le 28 avril 1911 à Tulle, en Corrèze, Paule Dumaître avait passé brillamment en 1934 le Diplôme technique de bibliothécaire (mention Bien), après avoir obtenu une licence ès lettres et un diplôme supérieur d'histoire et de géographie. Elle était alors nommée en 1937 bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Université de Lille, loin de sa famille et de ses amis parisiens. Aussi, l'exode de 1940 l'ayant forcée à quitter Lille, elle a profité de la possibilité qui lui était donnée d'obtenir à Paris le poste laissé libre par le décès de Monsieur Beaupin, bibliothécaire à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris. Bien que peu attirée par la médecine, mais trop heureuse de ne pas retourner à Lille où elle avait passé trois années, elle accepta sa nomination dans cet établissement où elle devait rester jusqu'à son départ à la retraite.

Mademoiselle Dumaître était alors chargée du service des périodiques et particulièrement du récolement numéro par numéro de tous les périodiques de la bibliothèque, aidée en cela par trois autres bibliothécaires, Germaine Le Noir, Huguette Laurent, Janine Samion. Tâche austère, dans des locaux à peine chauffés, tâche qui convenait bien à ces années de guerre, mais combien utile, puisque le résultat en fut des registres de dépouillement de périodiques et plus tard la publication de catalogues imprimés de périodiques.

Mais avec l'après guerre, la Bibliothèque reprenait vie peu à peu et l'édition médicale renaissait. Le directeur de la "Semaine des Hôpitaux" demanda au conservateur en chef de la bibliothèque, le docteur André Hahn, de lui donner à l'occasion du 25ème anniversaire de sa revue un article qui mettrait en valeur les richesses enfermées dans les murs de cette bibliothèque. Le docteur Hahn, qui savait si bien susciter chez ses collaborateurs des centres d'intérêt et leur permettre de donner la pleine mesure de leur valeur, désigna Paule Dumaître pour écrire cet article, pensant que ses études d'histoire la prédisposait à un tel travail et devinant en elle les qualités d'écrivain qu'elle devait montrer par la suite. Son premier article parut le 2 mai 1949 sous le titre "Les trésors artistiques de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris".

Devant l'intérêt qu'il suscita auprès des lecteurs de "La Semaine des Hôpitaux", son directeur décida de publier chaque année dans le numéro de Noël un article plus détaillé sur les beaux livres de la Bibliothèque.

Pour aider Paule Dumaître dans ce travail, le docteur Hahn désigna une autre bibliothécaire, Janine Samion, et ce fut le début d'une longue collaboration et le commencement d'une amitié que trente années ne devaient pas altérer.

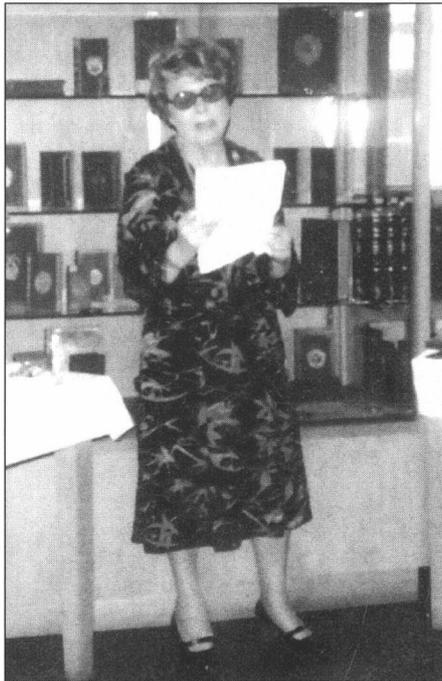
De 1949 à 1954 parut donc une série d'études très précises sur les ouvrages médicaux anciens depuis les incunables jusqu'au XIXème siècle. Il serait trop long de raconter ici toutes les difficultés rencontrées pour ce travail. Paule Dumaître en a fait elle-même la description dans un article intitulé "Un livre, une réserve" (paru dans la Revue française d'Histoire du livre, N° 15, 2ème trim. 1977).

Il n'existait pas alors de grande étude historique en langue française consacrée aux livres de médecine, aussi sembla-t-il intéressant de reprendre tous ces articles un par un

et de les approfondir pour en faire un livre. Et ce fut huit années de travail pour aboutir à ce livre que Paule Dumaître se plaisait à appeler avec humour “le livre du siècle” mais qui s’intitule en réalité *Histoire de la médecine et du livre médical à la lumière des collections de la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris* par Paule Dumaître, André Hahn, et Janine Samion-Contet, achevé d’imprimer le jour de la saint Cosme, le 27 septembre 1962, cet ouvrage édité par Olivier Perrin devait être couronné à la fois par l’Académie des sciences (prix Jansen 1963) et par l’Académie nationale de médecine (prix Binioux 1963). Ce livre avait sans doute donné à Paule Dumaître le goût d’écrire puisqu’elle faisait paraître de 1965 à 1971 trois ouvrages historiques pour la jeunesse, dans lesquels on retrouvait à côté de l’élégance de son style “le souci constant de la recherche des sources et d’une documentation qui permet de situer sûrement le texte et l’image”. Ce sont :

- La jeunesse d’une petite reine, Marie Stuart, chez G. P en 1965.
- La jeunesse d’Henri IV, chez Nathan en 1969.
- Louis XIV au temps des mousquetaires, Nathan 1971.

Nommée conservateur le 16 septembre 1957, Paule Dumaître était alors déchargée du service des périodiques et des collections pour s’occuper plus spécialement de la création puis du fonctionnement de la Réserve d’ouvrages anciens et de la section d’Histoire de la médecine.



Paule Dumaître dans la Réserve qu’elle créa en 1962.

En effet, la Bibliothèque s’agrandissait : vers 1958, la construction d’une nouvelle Faculté de médecine, 45 rue des Saints-Pères, réservée aux étudiants de première et de deuxième année, libérait une partie des locaux jouxtant la bibliothèque. Paule Dumaître obtint du docteur Hahn l’attribution d’une salle destinée à abriter les livres anciens les plus précieux. Environ 2000 livres, jusque là ignorés de tous, furent sortis de l’anonymat des rayons obscurs de la Bibliothèque pour être rangés par siècle dans de belles armoires de bois clair réparties tout autour de cette salle, la Réserve, inaugurée en 1962. Dans le même temps une section d’histoire de la médecine était créée réunissant dans le vestibule devant la salle de Réserve les ouvrages qui semblaient les plus utiles pour permettre aux chercheurs d’avoir un libre accès à des ouvrages et instruments de recherche bibliographique concernant la médecine. La création de classeurs de photographies de documents, sorte de photothèque faite d’après les livres anciens de cette biblio-

thèque, mettait aussi en valeur ce fonds unique dans lequel pouvaient désormais puiser historiens de la médecine et amateurs de livres rares.

Mais le temps passe...1970 est l'heure pour le docteur Hahn de partir à la retraite. Paule Dumaître est chargée de l'intérim (Décret du 13.07.1970) et nommée à partir du 1er août 1971 conservateur en chef de la Bibliothèque de l'ancienne Faculté de médecine de Paris et de la Bibliothèque annexe des Saints-Pères.

La période est incertaine. Mai 1968 est passé et ses répercussions commencent à se faire sentir. La Faculté de médecine de Paris a éclaté en dix facultés nouvelles. La Bibliothèque est regroupée sous le nom de Bibliothèque centrale de médecine de Paris, avec les bibliothèques de CHU récemment créées, la Bibliothèque scientifique Jussieu au sein de la Bibliothèque interuniversitaire C, organisme centralisateur rattaché administrativement à l'Université Paris VI qui alourdit et ralentit son bon fonctionnement. Les crédits de fonctionnement qui sont octroyés à la bibliothèque sont de plus en plus restreints rendant la gestion de cet établissement souvent difficile. Lors de son départ à la retraite (26 avril 1979) Paule Dumaître dira du reste : "Je me demande quelquefois si mon plus grand titre de gloire n'aura pas été de gérer la pénurie".

Cependant malgré tous les problèmes administratifs qui se posaient chaque jour, Paule Dumaître n'hésite pas à entreprendre des transformations pour adapter la bibliothèque aux besoins modernes de l'enseignement et de la recherche : faciliter l'accès des documents aux lecteurs en leur permettant d'obtenir trois ouvrages à la fois ; installation de machines à photocopier en libre service dans la salle de lecture, organisation du prêt inter-bibliothèques ; installation d'une salle de bibliographie dans la salle réservée.

Malgré des difficultés financières qui pourraient paraître insurmontables, Paule Dumaître décide la réédition du *Catalogue des périodiques français et étrangers depuis le XVIIème siècle*, instrument de travail indispensable aux chercheurs. Elle fait entreprendre, afin d'en assurer la conservation, la photocopie du fichier ancien du bureau des bibliothécaires de la salle de lecture, seul fichier qui permettait de renseigner les lecteurs pour la période antérieure à 1900.

Toutes ces réalisations et bien d'autres, associées aux lourdes charges de la direction de la bibliothèque et de celle de la rue des Saints-Pères, ne l'empêchent pas de continuer des travaux personnels puisqu'à côté de nombreux articles d'histoire de la médecine, elle publie chez Magnard en 1977 : *Médecine et médecins. La longue marche de la médecine, une histoire de la médecine à la portée de tous* et en 1982, en collaboration avec Janine Samion-Contet : *La curieuse destinée des planches anatomiques de Gérard de Lairese, peintre en Hollande* publié aux Pays-Bas chez Rodopi et présenté à Amsterdam.

Paule Dumaître aura été aussi le Conservateur en chef qui, à côté de ses collègues des autres grandes bibliothèques de Paris, a travaillé sans relâche pendant des années pour obtenir une nouvelle structuration des bibliothèques parisiennes. Le résultat en fut concrétisé par une convention entre les Universités Paris V, Paris VI, et Paris VII portant création, organisation et fonctionnement de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine (BIUM), administrativement rattachée à l'université Paris V et dont Paule Dumaître aura été le premier directeur depuis le 1er janvier 1979 jusqu'à son départ à la retraite le 28 avril 1979.

Ses compétences et ses travaux lui valent d'être promue en 1975 au grade de Commandeur des Palmes académiques (Décret du 19 août 1975) et en 1977 au grade d'Officier dans l'Ordre national du mérite (Décret du 29 novembre 1977).

Membre de la Société française d'Histoire de la Médecine depuis 1963 et de la Société internationale d'Histoire de la Médecine, Paule Dumaître devait écrire de très nombreux articles d'histoire de la médecine.

Mais l'ouvrage auquel son nom restera attaché et auquel elle consacra plus de dix ans de sa vie est sa magistrale étude sur *Ambroise Paré, chirurgien de quatre rois de France* (Fondation Singer-Polignac, Perrin, 1986 ; 2ème éd. 1990). Lauréat de la Fondation Singer-Polignac (1986), cet ouvrage a obtenu le prix Littré (1987), le Prix Jansen de l'Académie nationale de médecine (1987), le Prix général Muteau de l'Académie Française (1987).

Paule Dumaître aimait les livres et cela ne surprend personne dans cette salle mais si elle fut cette clé de voûte pour le renom de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris elle fut aussi une bibliophile avertie et aimait partager avec ses amis les immenses ressources de ses connaissances sur l'histoire du livre. Elle a réussi à mener à bien des achats exceptionnels pour enrichir le fonds dont elle avait la garde. Nous vous donnons un seul exemple. Alertée à temps, elle sut rapidement organiser l'achat et faire rentrer dans la réserve les rarissimes et tout à fait exceptionnelles planches grand in folio du peintre et graveur espagnol Chrysostome Martinez (Valence 1628-1694) ces "Nouvelles figures de proportion et d'anatomie du corps humain". Ces merveilles consistent en deux grandes planches qui furent publiées à Paris par l'auteur en 1689, rééditées à Paris en 1740 puis en 1780 toujours à très peu d'exemplaire avec un petit fascicule explicatif. Ce sont les seules planches qui sortirent des presses parmi les vingt prévues d'un atlas anatomique demeuré inédit. Cet achat nous vaut ensuite une magistrale étude en 1964 dans "Médecine de France" *Un anatomiste espagnol à Paris au XVIIème siècle. Chrysostome Martinez et ses rarissimes planches d'anatomie*. Nous aurions encore à relater d'autres achats fructueux de Paule Dumaître mais il nous faut poursuivre sur cette éminente bibliophile. Notre ancien président Théodore Vetter, membre d'honneur de notre Société, cultivait le don remarquable de réaliser pour ses amis leur ex-libris et parmi eux nous retrouvons tous ceux qui cultivaient l'amitié autour d'André Pecker. Que de souvenirs radieux avon-nous traversés en particulier lors de Congrès de la Société internationale où nous étions tous, et particulièrement Paule Dumaître très attentive à représenter dignement notre pays. Toujours est-il que certains bénéficièrent de l'imagination et du talent de Théodore Vetter et ce fut le cas de Paule Dumaître. En effet, Théodore Vetter lui réalisa un superbe Ex-libris en 1962 au moment de la sortie du fameux "*Histoire de la Médecine et du Livre médical*". Nous avons gardé une petite note de notre amie où elle nous indique ceci : "Vetter a mis en haut la couronne des chirurgiensest-ce un présage ?".



Ex-libris de Paule Dumaître
composé par le Dr Th. Vetter.

Théodore Vetter, homme d'une grande finesse, avait déjà deviné qu'il se tramait quelque chose dans l'esprit de Paule Dumaître qui restait discrète quant à l'orientation du début de certaines recherches. Ainsi fit-elle entrer par une grande porte l'élú de ses recherches : Maître Ambroise Paré. Les pages 166 à 172 de l'ouvrage cité ci-dessus nous montre déjà le niveau des connaissances de Paule Dumaître sur l'œuvre du cher Ambroise d'autant qu'elle était engagée depuis un bon moment dans l'élaboration de la réserve précieuse. Or, Paré dès qu'on le lit, malgré la rudesse de la chirurgie de son époque, est un charmeur irrésistible et il vous suffit de relire- véritable délectation- le début du dix-huitième Livre traitant *de la génération de l'homme recueilli des anciens et des modernes* pour tomber sous le charme du personnage. Et notre amie Paule -nous le soulignons- a succombé très tôt à tout ce qu'avait pu laisser le grand chirurgien. Après tout bien des originaux de Paré se trouvaient à porter de sa main. Nous pouvons dire, comme elle l'a écrit dans une préface, qu'elle a fini "par cerner le personnage autant qu'il se peut".

Cependant, malgré ses considérables recherches, nous ne savons toujours pas la date précise de sa naissance, ni son rôle exact dans les soins apportés lors de la blessure mortelle d'Henri II et bien d'autres faits encore. A juste titre, Paule Dumaître reconnaît bien des mérites à l'édition critique de 1840 des Oeuvres d'Ambroise Paré par J-F Malgaigne publiée par J-B Baillière mais elle y retrouve des erreurs. C'est cela qui va la conduire à sept années d'un dur labeur pratiquement consacré au seul Ambroise Paré et on peut dire que la bibliographie de son ouvrage sur *Ambroise Paré, chirurgien de quatre rois de France* ne contient aucune faille et que, depuis sa sortie, il n'existe pas d'autres nouveautés éclairant les zones obscures de la vie du grand chirurgien. Nous avons personnellement avec notre amie Paule Dumaître quelque divergence de vue quant à la religion de Paré. Elle écrit dans son ouvrage à la page 271 : "*On peut donc avec certitude affirmer que Paré vécut et mourut catholique*". J'aurais quant à moi terminé par *catholiquement* car je pense avec d'autres que Paré afficha des



Paule Dumaître, Th. Vetter et J. Théodoridès au Congrès des Sociétés savantes à Strasbourg en 1988.

marques bien visibles de son catholicisme comme des parrainages et des baptêmes pour ses enfants et c'était la meilleure façon de les mettre à l'abri des exactions inqualifiables des guerres de religion mais en fait, Paré pensait comme ceux de la Religion et d'ailleurs, Paule Dumaître l'écrit prudemment quelques lignes plus loin : "*Très probablement avait-il des sympathies huguenotes*". Ses meilleurs imprimeurs furent huguenots et certains durent s'enfuir à jamais et surtout, comme nous l'avons démontré lors du congrès de Bologne, l'influence intellectuelle de Pierre de la Ramée (Ramus) était chez lui évidente en particulier dans l'élaboration des tableaux dichotomiques (2). Peu nous importait

car nous tenions à partager dans l'amitié nos échanges et son *Paré en Italie* rédigé pour ce congrès (3) demeure un exemple de son érudition magnifiée par une plume alerte. C'est cela qui a marqué profondément le groupe lié au Docteur André Pecker avec Jean Théodoridès et quelques autres.

Cependant, notre amie Paule Dumaître nous a laissé un somptueux cadeau après la réédition de son ouvrage phare lors du Colloque de Laval commémorant le quadricentenaire de la mort de Paré (24/25 novembre 1990). Ce fut elle qui mena la forte délégation de la Société française d'Histoire de la Médecine et après les exposés d'un très haut niveau, la municipalité de Laval nous marqua une belle reconnaissance en remettant aux orateurs une très belle médaille sur Paré ce qui toucha énormément Paule Dumaître. Nous avons exprimé le terme de cadeau auparavant et en voici l'explication. Paule Dumaître, après sa somme sur Paré, aurait pu s'en tenir là. Il n'en fut rien et elle nous livra encore dix études sur et autour du personnage de Paré. Quand nous connaissons le renom qu'elle laisse autour de ses travaux sur le grand chirurgien, il va sans dire que notre revue bénéficiera longtemps d'être consultée car il n'y a que là, dans cette seule revue *Histoire des Sciences Médicales* que se trouvent de rares compléments d'érudition sur "son Paré". Nous disons bien "son Paré". Eh ! bien oui, ce qui devait arriver est survenu et notre érudite historienne lors de la remise justifiée de son prix Littré en 1987 a suffisamment laissé de trace de ce fait dans la revue *Tonus* où le (ou la) journaliste relate ceci : "Très féminine, la lauréate a confié au jury qu'elle avait aimé son sujet au point de s'en éprendre..."

Vous pensez peut-être que nous exagérons. Il n'en est rien et pour compléter nos révélations sentimentales nous vous donnons le contenu d'une petite carte de remerciement qu'elle nous adressa avec sa fine écriture le 20 septembre 1984.

Cher Ami,

J'ai vu hier le Docteur Pecker qui m'a fait part des démarches entreprises par votre intervention auprès des Laboratoires Boehringer. Quel qu'en soit le résultat je veux vous dire combien je suis touchée que vous n'oubliez pas Ambroise. Je lui ai consacré tant de temps, de peine et même d'amour que je serais bien déçue si cela ne se faisait pas, non seulement pour moi, mais pour lui.

Il faut espérer, disait Guillaume d'Orange. Espérons donc, surtout quand on a de si bons amis. Merci encore.



Paule Dumaître en 2001 devant le portrait de Richelieu à la Sorbonne.

Voilà, Chère Paule Dumaître, ce que nous souhaitons exprimer à nos collègues sur votre vie si bien remplie et si studieuse. Votre amitié nous manque déjà mais nous pensons souvent à vous surtout dès que l'on approche du grand chirurgien. Mais nous sommes rassurés car, vous connaissant bonne catholique, nous savons que, in adjutorio Altissimi, même si Ambroise fut peut-être de la Religion, l'Unique pour tous, dans son ineffable bonté et en raison de tous vos mérites vous aura installée auprès de celui que vous avez si bien servi, votre Ambroise.

Eloge lu lors de la séance du 22 mars 2003 par le Président, le Dr Alain Ségal, dans la Salle du Conseil de l'Ancienne Faculté de Médecine de Paris.

NOTES

- (1) Notes et documents provenant des archives de Madame Janine Samion-Contet.
- (2) SÉGAL Alain - L'influence en médecine de la présentation tabulaire proposée par Pierre de La Ramée (Ramus). *Actes du XXXIème Congrès de la Société internationale d'Histoire de la Médecine, Bologne (30 août-4 septembre 1988)*. Bologne, Monduzzi Editor, 1988.
- (3) DUMAÎTRE Paule - Ambroise Paré en Italie. *Actes du XXXIème Congrès de la Société internationale d'Histoire de la Médecine, Bologne (30 août-4 septembre 1988)*. Bologne, Monduzzi Editor, 1988.

Guillaume Dupuytren (1777-1835)

Heurs et malheurs d'un caractère *

par Pierre VAYRE **

Encore Dupuytren me direz-vous !

Oui parce que *“la véritable tradition dans les grandes choses n'est pas de refaire ce que les autres ont fait, mais de rechercher l'esprit qui a fait ces grandes choses et qui en ferait d'autres en d'autres temps”* (Paul Valéry).

Dans cette perspective je vais tenter de vous présenter les heurs et malheurs du caractère de mon compatriote limousin, personnage hors du commun aux confins du mythe et de la réalité du prestige selon un triptyque personnalisé : le professeur, le citoyen, l'homme.

Le professeur

Comme échappé d'une nouvelle de Balzac, au déclin de la tourmente révolutionnaire, plein de la fierté ambitieuse de l'époque, tel Rastignac, Guillaume Dupuytren arrive de son Limousin natal pour affronter les études médicales de la nouvelle Ecole de Santé devenant Ecole de médecine de Paris en 1794. D'origine financièrement modeste mais ayant hérité le tempérament volontaire des Lémovices, il exprime sa soif de connaissances par un enthousiasme effréné pour la fréquentation assidue des salles de dissection anatomique malgré quelque répugnance pour les mauvaises conditions de ces lieux comme l'a rappelé récemment M. Guivarc'h (9). L'acharnement à réussir qui sera le moteur de toute sa vie, explique qu'au concours de 1795 il fut nommé prosecteur. Il avait dix-huit ans à peine mais la voie de la conquête était ouverte et dans les vingt ans suivants il parvenait au sommet de la hiérarchie chirurgicale au pas de charge comme reflet de l'épopée napoléonienne. Contrairement aux aigles impériales qui au début des cent jours “venaient s'abattre épuisées sur les cheminées des Tuileries” celles de Guillaume Dupuytren prenaient en 1815 un envol magistral pour vingt ans ! A trente-huit ans il créa une école de chirurgie à sa mesure dont le prestige franchit les frontières et dont les multiples travaux ont éclairé d'un jour nouveau le monde de la chirurgie de

* Comité de lecture du 25 janvier 2003 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 3 rue Auguste Comte, 75006 Paris.

l'art vers la science. Son esprit de chef rythmait les avancées d'un grand service grâce à sa puissance de travail et sa volonté de réussir, ce que ne tardèrent pas à lui reprocher quelques collaborateurs chagrins invoquant la brutalité de sa discipline et une certaine aigreur à l'égard de jeunes talents dont on prétendait qu'il prenait ombrage. Qu'il soit permis de rappeler la rivalité avec X. Bichat, la mésentente avec Th. Laennec et l'ambiance quelquefois pénible à l'Hôtel-Dieu en raison du caractère rugueux sans artifice diplomatique du patron qui affrontait l'effervescence de la meute de jeunes tigres comme Thévenot de Saint-Blaise, Jacques Lisfranc de Saint-Martin, Achille Flaubert, René Marjolin. Les attaques venaient aussi à l'Académie de A. Richerand, l'élève de A. Boyer comme G. Dupuytren. Les sarcasmes de Geoffroy Saint-Hilaire fusèrent sans succès lors de la Campagne d'élection à l'Institut de France.

La nomination de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu souleva la passion qu'a exprimée E. Pariset dans son éloge en 1835 "quand on le vit paraître seul sur les ruines de Pelletan, sur les cendres de Bichat et de Desault, une surprise mêlée d'inquiétude s'empara des esprits" (13). Certes G. Dupuytren pour parvenir à ses fins de jeune loup en appétit n'avait pas hésité à solliciter le souffle du Père Elisée auprès du pouvoir, mais victoire acquise, il obtient que la rémunération soit versée à Pelletan sa vie durant ce qui fut fait jusqu'en 1829 ! Curieux paradoxe d'un général romain accordant la grâce au vaincu !

Il était psycho-rigide considérant que le bien et le bon ne pouvaient exister sans lui. Il ne savait pas empêcher le cours d'une certaine morgue soutenue par un tempérament rude sinon agressif. N'a-t-il pas répondu à Pelletan : "Je me suis trompé moins que les autres". Ce qui peut expliquer la sentence de I. Bourdon "esclave et martyr de son ambition et de sa vanité" (2).

La réalité incontestable de son prestige admiré hors Paris est attesté par l'accueil de Atsley Cooper à Londres en 1826, par les honneurs successifs en Italie en 1834 et la venue des USA des "Argonauts Medicals" exposé par G. Richet (14) ; cette notion réduit ses détracteurs à son entourage immédiat. Sa volonté farouche de prévaloir agaçait le microcosme d'alligators qui exprimait sa méchanceté jalouse par J.F. Malgaigne "il ne faut pas prétendre à la gloire quand on ne vise que la célébrité" (10).

Son intelligence affinée et sa volonté altière à une époque de déification du progrès l'ont contraint à une impétuosité de domination des autres et du temps. Il a réussi sa mission grâce aux qualités d'un caractère bien trempé mais son prestige ne devrait pas être terni par la réputation injustifiée de caractériel et ombrageux soldat de l'an II ! Il aurait pu faire sienne la devise de l'école de Saint-Cyr "S'instruire pour vaincre". Comme il aurait pu dire "ma maîtresse c'est le pouvoir". Il n'a jamais abdiqué son tempérament au point que la maxime de Chamfort lui convient bien : "La fortune pour parvenir à moi passera par les exigences de mon caractère".

Le citoyen

Enfant du Tiers-Etat provincial parvenu en une vingtaine d'années au plus haut grade du monde chirurgical de Paris, G. Dupuytren était à l'avant-scène en pleine lumière des projecteurs de la société de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. Il resplendissait sous l'avalanche des honneurs consacrant sa valeur novatrice, sa puissance

ce didactique et son honnêteté. C'est ainsi qu'il fut d'emblée élu membre de l'Académie Royale de médecine à sa création en 1820 dont il fut président en 1824. Honneur suprême il accéda le 4 avril 1825 au siège de P.F. Percy à l'Institut de France par 41 bulletins pour 59 votants. Le titre de baron concédé par Louis XVIII le 17 novembre 1821 lui plaisait particulièrement. Il l'utilisait couramment en preuve de satisfaction plus qu'en emblème de puissance comme si cela effaçait, à quarante-quatre ans, les morsures d'une adolescence étriquée et atténuait la toxicité du venin des critiques après le décès du duc de Berry. Il en fut de même lors de sa promotion au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur et lorsqu'en 1823 il fut nommé premier chirurgien de sa Majesté. A ce titre il assista à l'autopsie et à l'embaumement de Louis XVIII et il devint chirurgien de Charles X puis consultant de Louis-Philippe. Cette pérennité de situation donne à penser que la sérénité de son esprit s'ajoutait à son habileté technique pour inspirer confiance.

Ces honneurs, certes mérités, n'ont pas été sans quelque flatterie de l'impétrant ni sans information dirigée de la presse notamment le *Moniteur*, les *Débats* et le *Constitutionnel*, comme ce fut le cas lors du voyage à Londres en 1826 et en Italie en 1834. Ses relations privilégiées avec le pouvoir ont déchaîné la verve perfide des jaloux lors de la visite de Charles X en 1824 et de la duchesse d'Orléans en 1830 à l'Hôtel-Dieu. Il avait un "esprit cabot" car il avait la stature d'un tragédien de haut niveau et qui pourrait lui reprocher d'avoir appliqué la célèbre formule "savoir, savoir-faire, faire savoir".

Il a connu l'agacement des rumeurs calomnieuses des salons et des antichambres dans l'affaire Talma (6) qui justifia sa lettre à la rédaction du *Moniteur* le 24 octobre 1826 ou comme lors des allégations mensongères de "son avidité financière" malgré les démentis de Sainte-Beuve, du comte Claude Henri de Saint-Simon et les nombreux témoignages populaires de sa générosité envers les pauvres. Certes il avait accumulé beaucoup d'argent mais son train de vie était simple. Il recevait sans appareil expliquant au jeune russe Kazakov imposé par l'occupant "je ne suis pas restaurateur ; s'ils veulent venir chez moi ils n'ont qu'à manger mon pot-au-feu (6)". Il n'aimait pas le luxe s'éloignant même des plaisirs en vivant dans la sobriété vestimentaire et la frugalité alimentaire. Pourquoi lui fallait-il tirer le plus d'avantages possibles et arracher aux autres l'espoir de l'égaliser si ce n'est en souvenir de sa jeunesse indigente ! Phénomène qu'a évoqué Marcel Guivarc'h au sujet de Jobert de Lamballe (9) "on ne se sent pas honteux d'être riche quand on a connu la culpabilité d'être pauvre". Il en est de même de la confiance d'Antoine Louis à Desgenettes "je n'ai été heureux que dans ma jeunesse quand mes succès n'avaient pas encore éveillé l'envie". Il n'y avait ni avarice ni cupidité chez le baron Dupuytren dont la fortune avait été faite par gestion personnelle du banquier James de Rothschild. Dans son testament G. Dupuytren exprime le traditionnel concept du pater familias "ne jamais dépenser plus de la moitié de ses revenus et mettre chaque année l'autre moitié en réserve". Dans son éloge à l'Académie des sciences A. Gosset a dit "né pauvre, peut-être prenait-il trop de soucis pour ne plus l'être, et cependant il était généreux et désintéressé".

Bien que sa vie entière fût essentiellement consacrée à sa carrière, il avait conscience que son rôle de chirurgien l'impliquait dans les circonstances de la société. C'est ainsi qu'à la fin de la Campagne de France dans Paris assiégé malgré les risques encourus

sous les yeux des combattants stupéfaits, le 30 mars 1814 il partit de bon matin avec ses collaborateurs pour “installer ses quartiers entre les buttes de Chaumont et de Montmartre pour traiter près de 1200 blessés” selon le célèbre compte rendu de J. Cruveilhier.

Bien en cour sous Charles X il ne fut pas exclu par Louis-Philippe au temps de la Monarchie de Juillet malgré son attitude intransigeante contre le pouvoir lors des “Trois glorieuses” en 1830 et lors des obsèques du général Lamarque les 5 et 6 juin 1832. Il a éconduit le préfet Brisquet en ces termes “je ne connais pas d’insurgés dans mes salles, je n’y vois que des blessés dont je suis seul responsable”. Comme D. Larrey il était la préfiguration de la Croix-Rouge.

C’était bien l’illustration d’un caractère indépendant affirmant une éthique médicale forte qui méritait l’admiration de J. Cruveilhier “généreux soldat de la science et de l’humanité il se trouvait toujours au poste du devoir”.

Au sommet de sa magnificence après “Les Trois glorieuses” il fut tenté de se présenter aux élections législatives dans la quatrième collège de Saint-Yrieux-La Perche en Haute-Vienne, comme Joseph Gay-Lussac son contemporain (1778-1850) représentant la zone rurale de Limoges. Ni l’un ni l’autre ne furent élus députés car la science faisait peur en milieu rural et le titre de baron avec sa situation à Paris ne pouvait qu’agacer une population en mal de lutte sociale. Le journal de gauche le *Contribuable* tonnait “Monsieur Dupuytren député ? L’homme damné de la congrégation qui n’eut pas honte de se faire dévot”. Et il s’ensuivait un rappel de la chute du livre d’heures lors de la messe au château de Saint-Cloud. G. Dupuytren subit un cuisant échec (19 voix parmi 161 votants) à l’avantage du docteur G. Sulpicy, commandant de la garde nationale de Saint-Yrieux, connu pour son opposition aux Bourbons (4). Indigné, G. Dupuytren écrivit “je ne pouvais, je ne devais pas m’attendre à être aussi grossièrement injurié que je ne l’ai été dans mon pays natal. Voilà donc détruits à jamais les liens qui m’unissaient à mon pays, ce pays que j’aimais encore, bien qu’il ne m’ait jamais donné la plus légère marque d’intérêts” (1). C’était une nouvelle facette du drame psychologique permanent de ce citoyen voulant être utile mais qui, érigé en statue du commandeur, avait le génie de s’attirer l’inimitié ! Malgré sa déception en cette circonstance, G. Dupuytren usa de son pouvoir auprès de l’administration des ponts et chaussées pour la “mise en œuvre du Pont Neuf à Limoges” qui aurait dû porter le nom de Dupuytren !

Tel était ce citoyen étrange, fier de sa suprématie, renfermé sur lui-même, stoïque imperturbablement. Il gardait en toute circonstance une apparente indifférence comme s’il avait appris la hauteur aristocratique au contact des princes à moins que ce ne fût une résurgence de la sérénité millénaire et imperturbable de ses ancêtres lémovices, acquise en méditant au rythme lent de leurs bœufs. Il n’a jamais abdicé son tempérament altier sans orgueil ni mépris, respectueux du faible et du pauvre, justifiant la maxime de la Bruyère “la faveur des princes n’exclut pas le mérite et ne l’exige pas aussi”.

L’homme

Quel esprit animait la personnalité quelque peu ambiguë de Guillaume Dupuytren dans le sens de St Augustin ? “L’esprit n’est pas constitué de matière bien qu’il soit caché dans le sein secret de la nature. Il est constitué de relations pures”. Nous considérerons trois types de relations : la maladie, la mort, la femme.

La rencontre avec la maladie eut lieu le 16 novembre 1833 de bon matin sur le Pont Neuf où il perçut les premières manifestations d'un accident vasculaire cérébral. Fier Sicambre, selon J. Cruveilhier "il ne voulait livrer l'homme à la maladie que lorsque le professeur eut rempli ses devoirs jusqu'au bout". Sublimation digne de A. de Vigny "l'honneur est la poésie du devoir ?". Résultat de l'éducation de ses précepteurs jésuites ? Héritage génétique de ses ancêtres rudes hobereaux limousins ? Ultime coquetterie d'un grand tragédien ? Tous ces facteurs sont exprimés par le portrait peint par Horace Vernet à la villa Médicis en 1834, un an avant le décès.

Ayant conscience de l'aggravation de son état maladif, il écrivit du Tréport le 17 avril 1834 à son père une lettre (vendue à l'hôtel Drouot en 1928) expliquant son état d'âme "je m'étais toujours proposé de renoncer à soixante ans à cette vie dévorante, mais y renoncer avant ce temps, y renoncer par impuissance de la continuer, descendre de la première place acquise au prix de tant de peines et d'efforts, voilà qui est douloureux au-delà de toute expression". Quelques mois plus tard, il disait "que ferai-je de la vie ? La coupe a été si amère pour moi" et encore à J. Cruveilhier "oh le chien de métier !". Ces réflexions dans le contexte où elles ont été émises, traduisaient un constat désabusé mais sans regret d'une âme assumant son passé et abandonnant une lutte devenue inutile.

Il confia également à J. Cruveilhier "quoique disent les indévots, je veux mourir dans le sens d'une religion que je n'ai pas toujours pratiquée mais à laquelle j'ai toujours cru".

Lucide et apparemment serein jusqu'au terme il rédigea un testament précis dans les clauses familiales et divers legs. Il stipulait une autopsie confiée à Broussais et Cruveilhier, décrivant à l'avance les lésions anatomiques, ultime perspicacité du professeur ! Au début du mois de février 1835, il manda à son chevet A. Richerand, l'autre élève de A. Boyer, le grand calomniateur haineux, pour se réconcilier in extremis. Guillaume Dupuytren quittait la scène du théâtre chirurgical sans rancune !

Le baron Guillaume Dupuytren mourut le 8 février 1835 à 4 heures du matin, moment où il partait habituellement pour l'Hôtel-Dieu depuis vingt-cinq ans. Il s'éteignit dans la sérénité et la dignité en présence de son gendre le Comte de Beaumont et de sa fille Adeline dont il tenait la main serrée dans la sienne. Ce tableau familial de la mort peut expliquer en grande partie sa vie. Les feux de la rampe s'étaient éteints sous la protection de sa fille Adeline qui a été le seul être féminin capable d'apaiser cette âme en perpétuelle recherche de perfection sinon de sublime.

En effet dès sa naissance les relations féminines ont été défavorables à l'esprit du jeune Guillaume qui n'a jamais évoqué à quelque moment que ce soit le souvenir de sa mère décédée trois ans avant lui en 1832, qui ne s'était jamais occupée de lui.

Première relation de carence féminine !

Descendante de l'écuyer Echaupré, procureur aux finances à Limoges, elle eut neuf enfants dont Guillaume qui était le second. Selon la tradition de l'époque le nourrisson fut élevé par des métayers à Leycennes, puis à l'âge de deux ans il rejoignit la maison familiale fréquentant surtout la place du village où un jour de 1780 devant l'Hôtel des Trois Angles il fut enlevé par une mythomane anglaise en mal d'enfant mais le père parti à cheval rejoignit la diligence quelques kilomètres plus loin au lieu dit Saint-Georges, deuxième rencontre féminine intempestive.

La petite enfance de Guillaume Dupuytren se déroula sans chaleur familiale ; son éducation fut confiée à Gabriel Poumier, officier municipal et à l'abbé Pierre Ardant Du Pic. Puis en 1784, âgé de sept ans, il devint pensionnaire du collège de Magnac-Laval à l'autre bout du département de la Haute-Vienne. Mais révolté il s'évada et revint à pied chez ses parents à quelques soixante kilomètres. La mère n'apprécia pas son comportement rebelle et l'accueil paternel fut brutal. Après correction, le jeune Guillaume fut ramené en croupe au collège de Magnac-Laval ! Après quelques années sa mère sollicita l'entremise du lieutenant Kieffer, vétérinaire d'un groupement de cavalerie en pacage vers Condat-sur-Vienne pour l'emmener à Paris au Collège des colonies tenu par les Jésuites à la Montagne Sainte-Genève ayant quelques places pour boursiers limousins. C'était en 1789 et Guillaume avait douze ans ! Elevé sans la chaleur du foyer familial, privé trop tôt de ses racines "il ne connaissait pas l'amour du pays natal qui parle un langage si doux et si impérieux à la fois" (J. Cruveilhier). Il lui fut inculqué obéissance, ténacité, goût de la victoire, domination de soi et des autres. C'était l'apprentissage de la vie et de la mort du loup ! Une légende locale dit qu'il avait noté sur un cahier d'écolier "il est cuisant et sot d'être le plus faible". Il devait réussir par lui-même et a réussi au-delà de toute espérance.

Au Collège des colonies, il avait laissé le souvenir d'un garçon intelligent mais rebelle. Les humanités terminées âgé de dix-sept ans, il repartit à pied en Limousin, déclarant qu'il voulait être soldat. C'était l'excitation de l'An II ! Mais ses parents lui imposèrent de faire des études médicales en raison de trois générations d'ancêtres chirurgiens ! Après quelques mois passés à l'hôpital Saint-Alexis de Limoges, il fut expédié vers la nouvelle école de médecine à Paris en 1794 comme vu précédemment. Il mena la rude vie d'étudiant pauvre, il ne recevait pas de réponse de sa mère à ses appels de subsides ! Le commentaire d'Henri Mondor est révélateur "le refus sec et froid de celle-ci aurait été une blessure que rien ne devait guérir" (12). Il accepta sa misère songeant exclusivement devenir le premier à Paris, mais pendant ces privations une amertume profonde devait s'accumuler en gâtant déjà la douceur des premiers succès. Pour ce cœur blessé l'élimination des concurrents ne risquait-elle pas d'être le plaisir préféré ?

Le manque d'affection familiale a été aggravé par l'échec de l'homme de trente-trois ans demandant en mariage la fille aînée de son premier et fidèle maître A. Boyer. Adélaïde refusa ses avances malgré le consentement de son père. Guillaume Dupuytren écrivit plusieurs lettres précises à la fille et au père expliquant noblement l'impossibilité de l'union dans ces conditions. Il a été victime de la rouerie de la fille et de la candeur du père surtout lorsqu'il apprit le nom du rival vainqueur Ph. J. Roux l'autre élève d'A. Boyer. C'était la troisième relation féminine néfaste ! Mais très rapidement le 17 mars 1810, chirurgien adjoint de l'Hôtel-Dieu déjà notable il épousait Geneviève Eugène Lambert de Sainte-Olive née en 1794 sa cadette de dix-sept ans, ayant une dot de 80 000 francs... ce qui fit jaser le chœur des envieux !

Au début cette union fut heureuse et naquit Adeline, la fille unique et adorée. Cette quatrième aventure féminine allait-elle être favorable ? Hélas non puisque à partir de 1816 éclata la sinistre histoire de Madame de Lavalette (Louise de Beauharnais, nièce de l'impératrice Joséphine) susurrée d'abondance par le baron Ménéval entraînant l'écho de la presse équivoque. Aucune preuve d'idylle n'a jamais été donnée. L'arrivée

intempestive d'une cinquième femme importunait Madame Dupuytren. Blessé sans doute par cette nouvelle mésaventure, Guillaume Dupuytren muré dans le silence chassa son épouse 2 rue Joubert mais garda avec lui Adeline qui devait avoir environ sept ans sans la moindre récrimination ni action en justice de la mère ! La communion du père et de la fille fut totale et indéfectible. Les secrets d'alcôve ne furent jamais percés ni en 1832 lors du mariage d'Adeline avec l'énigmatique et pathétique lettre de la baronne Dupuytren laissée sans réponse ni en 1835 lors de l'ultime visite de l'épouse agenouillée près du lit mortuaire "il évita son regard et par douleur ou par orgueil il se mura dans le silence" (12). La baronne Dupuytren décéda le 20 juin 1866 à soixante-douze ans, rejoignant trente ans plus tard son époux dans leur tombeau du Père La Chaise, reliquaire de leur douloureux secret.

Les malencontreuses relations féminines expliquent la souffrance intime de Guillaume Dupuytren élevé sans amour dans un milieu rude où l'affection était considérée comme une faiblesse et où seule comptait l'ambition conquérante même au prix de la violence. Cet homme qui voulait bien faire ne savait ni donner, ni pardonner mais sous son apparente froideur, il cachait une sensibilité qui avait conquis la cohorte de ses patients pauvres et que Lacordaire a mis en exergue à propos de la vérité brutalement révélée au "curé de campagne". Il en fut de même pour Jean Cruveilhier qui dès le premier contact fut impressionné : Dupuytren s'agenouilla sur le tapis pour donner la première leçon d'ostéologie".

Mais l'âme du peuple de Paris a été fascinée comme le démontra la foule immense assemblée à l'église St-Eustache toutes couches sociales confondues y compris le personnel hospitalier. Ils avaient apprécié la droiture du chef, l'honnêteté du praticien et la sensibilité de l'homme face à la misère humaine. Comme pour A. Boyer deux ans plus tôt les élèves puis des hommes de toutes conditions, après avoir dételé les chevaux, poussèrent le corbillard jusqu'au cimetière du Père La Chaise. Cette reconnaissance devrait effacer les blessures de la vie qu'évoquait son élève H.L. Royer-Collard sur sa tombe "hélas sa carrière a été bien rude, puisse-t-il du moins obtenir après la mort cette justice bien veillante qu'on lui a trop souvent refusée de son vivant".

Le 3 janvier 1836, Honoré de Balzac inaugurait sa prise de possession de "la *Chronique de Paris*", en publiant "la messe de l'Athée" légende du célèbre chirurgien de l'Hôtel-Dieu mort l'an passé qui lui permettait d'exalter le thème du "surhomme" en proie à l'incompréhension du vulgaire mais triomphant par courage et ténacité, "assez fort pour grimper sur un sommet quelconque après avoir piétiné longtemps dans les marécages de la misère" ainsi à titre posthume Guillaume Dupuytren devenait la vedette d'une littérature engagée ! Les coups du sort ne s'arrêteront pas à la mort de Guillaume Dupuytren. Rappelons la magnifique statue inaugurée le 17 octobre 1869 sur la place centrale de Pierre Buffière qui fut enlevée en 1943 par l'occupant allemand pour récupération des métaux non ferreux... Deuxième rapt face à "l'hôtel des trois anges" soixante-deux ans après celui de la dame anglaise. Lors de l'inauguration du C.H.U. Guillaume Dupuytren de Limoges, 22 octobre 1977, à quelques heures de la cérémonie fut constatée la disparition de la plaque commémorative qui heureusement fut remplacée par une "simili plaque" ce qui ne perturba pas la manifestation. C'était un canular des Internes constitués en "comité Lisfranc" en souvenir des querelles du maître et de l'élève !

Au terme de l'analyse des heurs et malheurs de Guillaume Dupuytren, titulaire de la chaire d'anatomie et chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris de 1815 à 1835, peut-on partager l'avis d'Alain Ségal "chez ce persécuté à qui tout réussit pour réaliser ses idées de suprématie, le corollaire fut une vie d'homme solitaire et misérable ?".

Certes non, puisqu'il s'était défini dès l'adolescence un projet de vie qu'il a réalisé contre vents et marées ayant donné la priorité à sa réussite socioprofessionnelle. Mais son âme a été blessée dès l'enfance dans un contexte familial rude et sans affection. La sévérité d'une éducation extra-familiale l'a privé d'affabilité et sa lutte continuelle contre lui-même l'a renfermé dans l'incommunicabilité créant une adversité par incompréhension de cet éternel écorché vif incarnant le mythe de Sisyphe "Il supportait tout mais non sans souffrir" (12).

C'était la rançon de sa grandeur induite par un caractère complexe et inflexible mais qui était sans doute nécessaire à la réussite du pari qu'il s'était imposé. Il savait ce qu'il voulait se donnant les moyens nécessaires en souvenir de l'adage de Sénèque "Pour qui ne sait pas où est le port, il n'y a pas de vent favorable".

Conclusion

Né face à une église romane abritant un reliquaire de Saint Côme et Saint Damien et ayant avant lui trois générations de chirurgiens limousins, G. Dupuytren avait une carrière prédestinée ! Parce qu'il avait du caractère, il pouvait annoncer "Rien n'est plus à redouter pour l'homme que la médiocrité". Comme si Guillaume Dupuytren le lui avait révélé, le chroniqueur du *Journal des Débats* en février 1835 a parfaitement compris que "cet homme qui marchait le premier en tout souffrait plus de ses chagrins qu'il ne triomphait de sa gloire". N'était-il pas le clone de quelque héros romantique disant comme René de Chateaubriand, "en regardant les lumières des hommes je songeais que sous ces toits éclairés, je n'avais pas un ami". A moins que, en écho venu du grand siècle, le jugement de la Bruyère ne le confortât dans son flegme stoïcien en le sécurisant "Il y a un goût pour la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres".

NOTES

- (1) BARSKY H.K. - *Dupuytren, A surgeon in his place and time*. Vantage Presse, 1984.
- (2) BOURDON L. - *Dupuytren, Illustres médecins et naturalistes des temps modernes*. Paris, 1844, p. 405-433.
- (3) CHAMAUD R. et A. - *Histoire de Pierre Buffière*. Société historique et archéologique. Briance Breuilh-Ligoure. Slatkine Pierre-Buffière, 1995.
- (4) DELAGE F. et NUSSAC L. de - *Dupuytren et le collège électoral de Saint-Yrieix*. Ducourtieux et Gout. Edit. Limoges, 1909.
- (5) DELHOUME L. - *Cruveilhier*. Baillièere et fils édit., Paris, 1937.
- (6) DELHOUME L.. *Dupuytren*. Baillièere et fils édit., Paris, 1935.
- (7) *Dictionnaire des Sciences médicales*. 1886, p. 673-674.

- (8) DUFOUR A. - *Guillaume Dupuytren, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu (1777-1835)*. Bull Acad Nat Med, 1994, n° 9, p. 1039-1050.
- (9) GUIVARC'H M. - *Jobert de Lamballe*. Collections "contributions" Edit., Paris, 2001.
- (10) MALGAIGNE J.-F. - Dupuytren. *Moniteur des hôpitaux de Paris*, 1856, t. 4.
- (11) MÉNÉTRIER P. - Dupuytren. *Progrès médical*, 30 novembre 1927.
- (12) MONDOR H. - *Dupuytren*. Gallimard éditeur, 1945.
- (13) PARISET E. - Eloge du Baron Guillaume Dupuytren. *Académie Royale de médecine*, séance du 8 août 1835.
- (14) RICHTER G. - Les argonautes : médecins américains à Paris (1820-1870). *L'internat de Paris*, 1er trimestre 2000, p. 36-37.
- (15) SÉGAL A. - *La Médecine à Paris du XIIIème au XXème siècle*. Hervas Edit, 1990, p. 401.

INTERVENTION : Dr Alain SÉGAL.

Je ne souscris pas du tout à votre point de vue sur l'homme Dupuytren mais je me garde de juger ici des qualités du chirurgien dont les vertus sont un idéal pour l'époque où il n'y avait guère de sédation de la douleur. Il fallait du jugement, de la rapidité d'exécution et de la précision donc une maîtrise absolue de ses gestes. Ce caractère ombrageux à la trempe d'acier avait aussi des rivaux dont la maîtrise lui fut égale comme Dominique Larrey.

Jamais J-P. Roux ne fut son élève mais bien un rival de poids dont l'imagination chirurgicale et la maîtrise du geste furent réelles. Mon parrain dans cette Société Monsieur le professeur Pierre Hillemand nous a démontré autrefois les raisons de l'échec du projet de mariage imaginé par le père Boyer pour une de ses filles avec Guillaume Dupuytren : celle-ci aimait en réalité Roux et finit par l'épouser !

D'autre part, Dupuytren aurait dû être éliminé lors du concours de médecine opératoire en 1812, n'ayant en rien donné ses épreuves à temps ! Une preuve bibliophilique nous en est fournie par la présence de deux thèses sur le même sujet, certes innovateur sur le plan de l'anatomie opératoire plan par plan comme nous le montra à cette tribune le professeur Pierre Huard. Dans cette affaire, les agissements intéressés et occultes de l'éditeur Crochard sont ici manifestes.

Nous avons autrefois réalisé, je pense, un travail définitif sur ce concours avec le professeur Vander Elst démontrant la malhonnêteté de Dupuytren qui, par un faux certificat de l'imprimeur, a circonvenu le Jury du concours et une preuve irréfutable nous reste par la présence de deux thèses ! Un détail curieux : ce concours est le seul n'ayant plus de documents enregistrés dans les archives de l'ancienne Faculté ! Je vous ai apporté les preuves en apportant ces deux thèses témoins. Dupuytren a même réussi à envoyer par la suite au Docteur J-F Double, avec lequel il n'était pas au mieux, une incroyable dédicace que voici : "*À Mr Double M.D. comme un gage de la sincère estime de l'auteur, estime qui n'a pu être affaiblie par la constante injustice de Mr Double manifestée en tous lieux, en public et en particulier contre l'auteur*".

Nous pensons que dans sa vie personnelle cet homme fut loin d'être à l'image de ce qu'il fut dans sa profession. Jean Cruveilhier, qui savait prendre du recul et qui fut pourtant son élève a écrit à son sujet dans son éloge : "*La plupart des hommes à grande réputation se rapetissent à mesure qu'on les voit de plus près*".

BIBLIOGRAPHIE

- VANDER ELST Edouard. - A propos de la thèse de Dupuytren. Lithotomie (1812). *Hist. Scien. Méd.*, 1978, 12, n° 1, p. 55 à 60.
- SÉGAL Alain. - VANDER ELST Edouard. Quelle thèse soutint Dupuytren lors du concours pour la Chaire de Médecine opératoire de 1812 ? *La Presse Médicale*, 13-20 juillet 1985, 14, N° 28, p. 1488-1489.
- SÉGAL Alain, VANDER ELST Edouard. - Quelles thèses soutint Dupuytren au concours de 1812 pour la Chaire de Médecine opératoire ? *Nonnius (Anvers)* 1986/7, 4/5, p. 13 à 23 (Version très approfondie).

RÉSUMÉ

Guillaume Dupuytren (1777-1835). Heurs et malheurs d'un caractère

L'aspect psycho-sociologique de la vie de Guillaume Dupuytren a pour but de comprendre le comportement du professeur, du citoyen et de l'homme. Les conditions d'une enfance et d'une adolescence sans affection ont conduit ce tempérament d'exception à réaliser une œuvre novatrice. Son caractère abrupt, sans compromis sinon sans diplomatie en a fait un héros balzacien dont la manière forte était la cause essentielle de sa réussite socio-professionnelle. Après en avoir vécu la vie il a accepté "la mort du loup". Sous son apparente froideur il cachait une sensibilité profonde qui a fasciné l'âme du peuple de Paris et qui a forcé l'admiration de ses élèves tel Jean Cruveilhier, comme celle de son maître Alexis Boyer. Il a été défini en 1835 par le chroniqueur du Journal des Débats : "cet homme qui marchait le premier en tout souffrait plus de ses chagrins qu'il ne triomphait de sa gloire". Par son intelligente ténacité il a su faire évoluer son école de chirurgie de l'art à la science. Acteur forcené il a su quitter le théâtre chirurgical avec panache sinon sans remords.

SUMMARY

Guillaume Dupuytren 1777-1835

Dupuytren's behaviour as a professor, citizen and man can be understood through his psychoanalytical study. Account of a childhood and teenage years without love his exceptional temper led him to realize an innovative work. As a Balzac's hero he never used any compromise either diplomatic solution and his callousness was at the root of his success in life and his practise and he died in the same way as a real wolf.

In fact beyond his obvious coldness he concealed a great sensibility which fascinated Parisian people's soul and provoked the admiration of his master or his students. In the Journal des Débats the chronicler described him as "a man who was more suffering his grieves than proud of his glory".

Thanks to his clever stubbornness he succeeded in leading his surgery school from art to science. As a frenzied actor he left the surgical stage with panache if not without remorse.

Translation : C. Gaudiot

Les deux dents subversives : l'anatomiste Keith et le problème du premier peuplement humain de l'île de Malte *

par Georges BOULINIER[†]

En partie parce que cette communication traite d'un sujet fort éloigné de ceux de toutes mes communications précédentes, sans doute la plupart de nos collègues ont-ils été surpris par le titre que j'ai indiqué pour celle-ci. En effet, il s'agit d'un problème de paléontologie humaine et de préhistoire, dans lequel la paléopathologie va avoir un certain rôle à jouer. Aussi je me permets de préciser que ce domaine - dont je vais parler très librement - m'a été très familier, pendant un certain nombre d'années, même si, plus tard, j'allais orienter l'essentiel de mon activité vers d'autres disciplines.

En effet, passionné par l'anatomie comparée des Primates et par l'étude de l'origine et de l'évolution de l'Homme, cela avait été en tant que spécialiste d'anthropologie physique, que j'étais entré au CNRS, il y a 35 ans. J'avais alors été affecté au Laboratoire d'Anthropologie de la rue des Saints-Pères, à Paris (1), avec comme directeur de recherche le Pr Georges Olivier (1912-1996), professeur d'anatomie à la Faculté de Médecine et professeur d'anthropologie à la Faculté des Sciences (2).

Parallèlement, j'avais fait également des recherches en préhistoire, participant à la fouille de certains gisements et au traitement du matériel livré par certains autres. En outre, je m'étais spécialement intéressé, dans des publications, à l'émergence d'aptitudes et de préoccupations autres que purement techniques, chez les prédécesseurs de l'Homme moderne (3).

Ce rappel de mes anciennes orientations scientifiques étant fait, je reconnais que l'idée de cette communication m'avait déjà effleuré, en 1994 - à cause de Malte ! -, à l'occasion de la séance qui avait été consacrée à l'Ordre de Malte, et où le Pr Théodoridès avait ajouté un exposé sur la brucellose ou fièvre de Malte. Mais, comme mon propos aurait concerné des choses vraiment trop différentes, j'avais jugé plus opportun d'en différer la proposition, jusqu'à une séance de communications libres, telle que celle-ci.

* Comité de lecture du 25 janvier 2003 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

Plutôt que de traiter directement du problème paléontologique annoncé, je me propose de le présenter comme une illustration de remarques préalables concernant, d'une part, l'étude des fossiles, d'autre part, l'état d'esprit des chercheurs qui font profession de les découvrir.

I. Des fossiles et des hommes

1. *Etat de conservation*

Naturellement, il est assez rare que l'état de conservation des pièces exhumées soit suffisamment bon pour que l'on puisse en tirer des conclusions satisfaisantes. En général, elles ont subi de très sévères détériorations avant de parvenir jusqu'à nous.

2. *Intérêt anatomique*

De plus, nous ne disposons le plus souvent que d'éléments - ou de fragments d'éléments - anatomiques isolés, et les caractères sur lesquels ils nous renseignent peuvent être plus ou moins intéressants, suivant la nature de ces pièces. Heureusement, de simples dents, par exemple, peuvent parfois ne pas être sans valeur pour le paléontologue. Ainsi, c'est par des dents, trouvées sur l'étal de pharmacies chinoises, que le Sinanthrope avait d'abord été connu.

Une autre difficulté, pour les comparaisons, provient du fait que ce ne sont pas nécessairement les mêmes éléments du squelette, que le hasard procure dans chaque cas (même si certaines parties sont nettement plus résistantes que d'autres).

3. *Représentativité*

En outre, chaque fois que l'on se trouve en présence d'un fossile, il importe de se demander ce qu'il représente réellement.

a. *Age et sexe*

D'abord, les restes trouvés correspondent-ils à ceux d'un sujet adulte ? Ainsi, le premier crâne d'Australopithèque découvert en Afrique du Sud, en 1925 avait été celui d'un jeune enfant, dont il était naturellement impossible de prévoir ce qu'il aurait pu donner à l'âge adulte.

De même, le sexe peut jouer un rôle important. Ainsi, on a débattu, il y a quelques années, pour savoir si deux types d'Australopithèques correspondaient à deux espèces distinctes, ou aux deux sexes d'une même espèce, présentant un fort dimorphisme sexuel !

b. *Variabilité*

De toute façon, compte tenu de la variabilité biologique qui est propre à toute population, à une époque donnée (4), dans quelle mesure peut-on estimer qu'un individu est "typique", et de quoi ? En fait, il y a très loin de l'individu au groupe, et surtout au groupe subissant une évolution dans le temps (5).

c. *Pathologie*

Enfin, il y a toujours le risque que l'on tombe sur un sujet pathologique. Ainsi, lorsque, près de Düsseldorf, avait été découverte la calotte crânienne, dont on allait se

servir pour définir l'*Homo neanderthalensis*, l'anatomiste allemand Virchow avait affirmé catégoriquement qu'elle était pathologique, et donc qu'elle n'avait aucune signification.

Sans aller jusque-là, il est évident que presque tous les fossiles présentent une certaine pathologie. Songeons, par exemple, que le corps du fameux fémur de Java, grâce auquel le qualificatif d'*erectus* a pu être attribué au *Pithecanthropus*, comportait une énorme exostose (6). De même, l'Homme fossile que l'on désignait comme le "vieillard" de Cro-Magnon avait, entre autres, d'importantes lésions à la mandibule et au frontal.

Encore, dans ces deux cas, ces pathologies ne portaient-elles pas à conséquence pour nous. Cependant, dans le cas d'un Homme de Néandertal tel que celui de La Chapelle-aux-Saints, par exemple, il est évident que la perte presque complète de ses dents - de son vivant - rendait impossible toute comparaison à ce niveau.

II. Une "chasse au trésor"

Ces fossiles, parfois si frustrants, sont pourtant l'objet de toutes les convoitises, et leur recherche peut s'apparenter à une véritable chasse au trésor. La compétition qui en résulte entre les chercheurs ou les organismes peut même prendre un tour extrêmement violent. Ainsi, Keith, dont il va être question, allait-il jusqu'à parler, vers 1913, de "guerre à mort" entre le British Museum et le Collège Royal des Chirurgiens, auquel il appartenait (7).

Cette guerre va porter sur la quête du fossile, mais aussi sur son "exploitation". En effet, le fossile en lui-même n'est rien. Ce qui compte, c'est ce qu'on peut lui faire dire. Et là, notamment vis-à-vis du public, certains chercheurs, déjà à l'époque de Keith, ne reculaient pas devant les méthodes de "marketing" les plus éhontées.

En même temps, l'intérêt manifesté par le public peut être très stimulant pour la recherche. A ce propos, on peut rappeler que, vers 1910, on a pu assister à un formidable engouement pour les temps préhistoriques. Des écrivains eux-mêmes, tels que Rosny Aîné (8), qui, en 1911, a fait paraître *La Guerre du Feu*, et Arthur Conan Doyle, qui, en 1912, a publié *Le Monde perdu*, ont su exploiter ce filon.

Par ailleurs, un autre aspect du climat dans lequel s'effectuent les recherches - spécialement en paléontologie humaine - concerne les rivalités internationales qu'elles mettent en jeu. Or il se trouve que, toujours vers 1910, les savants britanniques faisaient grise mine. En effet, les fossiles retirés jusque-là du sol des îles britanniques n'avaient pas eu - de loin - le succès scientifique et médiatique remporté par ceux qu'avaient produits des pays tels que la France (9), l'Allemagne et même la Belgique... Ainsi, tout un pays était-il prêt à s'enthousiasmer pour les trouvailles que pourraient effectuer ses "champions" dans ce domaine !

Dans l'histoire, un tel chauvinisme n'a d'ailleurs pas été propre aux seuls Britanniques. Ainsi, pour prendre un exemple plus récent, emprunté à un domaine voisin de la paléontologie, puisqu'il concerne un animal que l'on a pu qualifier de "fossile vivant", lorsqu'en 1953, a été pêché aux îles Comores le 3ème cœlacanthe connu du monde scientifique (10), le Pr Jacques Millot, qui avait réussi à s'en emparer, a publié triomphalement un article portant ce titre indécent, malgré les guillemets : "*Notre Cœlacanthe* !

III. "L'orange de Malte" (11)

En tout cas, c'est dans un tel contexte, à la fois général et particulier à l'époque en Angleterre, qu'allait se produire l'épisode que je vais rapporter maintenant. Le "héros", si je puis dire, en a été Arthur Keith.



Arthur Keith en 1912.

Keith, né en 1866, était un brillant anatomiste, membre, comme je l'ai dit, du Collège Royal des Chirurgiens de Londres. Il avait publié, en particulier, divers ouvrages sur les "antiquités" de l'Homme, et, malgré les polémiques qui allaient exister, Vallois lui rendra un hommage très respectueux dans *L'Anthropologie*, après sa mort, qui surviendra en 1955.

1. L'antécédent de l'île de Jersey

La trouvaille maltaise, que Keith va avoir l'opportunité de monter en épingle, a été précédée d'un premier épisode, auquel elle est assez directement liée.

En 1911, dans l'île de Jersey, dans un gisement moustérien - donc correspondant culturellement à l'Homme de Néandertal, dont on sait qu'il a vécu, pendant une période froide, en Europe occidentale, jusqu'à ce qu'il en soit éliminé, il y a quelque 30.000 ans, par des *Homo sapiens* de type moderne - a été exhumée une série de neuf dents humaines.

Keith, qui a examiné ces dents, a relevé, sur les quatre molaires du lot, un caractère qu'en 1913, il a appelé le *taurodontisme*. Cette particularité morphologique de la dent consistait en un agrandissement très marqué de la cavité pulpaire, celle-ci pouvant s'étendre jusque dans les racines.

Cette conformation avait été observée surtout, jusque-là, sur les Néandertaliens du gisement de Krapina, en Croatie. Elle était souvent associée à une fusion des racines de la molaire.

En tout cas, en se fondant sur les seules dents de Jersey, Keith, au grand étonnement de la plupart de ses collègues, décida de créer pour leur propriétaire une espèce nouvelle, dont il affirma qu'elle constituait une forme précoce de l'Homme de Néandertal, et qu'elle apportait des lumières essentielles sur l'évolution de ce dernier.

2. Les molaires maltaises

Par ailleurs, en 1918, un archéologue britannique du nom de Despott, qui fouillait un gisement néolithique de l'île de Malte (12), a fait connaître le résultat de ses fouilles de 1917, dans lequel il attirait l'attention sur une molaire humaine, "plus grande que la moyenne des molaires modernes", et dans laquelle les racines avaient fusionné. Son article était illustré par une photographie, sur laquelle figuraient cette dent bizarre, ainsi qu'une autre, incomplète, mais paraissant présenter la même morphologie.

Sur ce cliché, malheureusement très petit, et supportant mal l'agrandissement, on voit que la dent complète a effectivement la forme d'une sorte de "pavé", ses racines n'étant pas du tout individualisées.

Bien que ces dents aient été trouvées dans un gisement néolithique, Keith, faisant l'hypothèse qu'elles avaient dû être déplacées hors de leur véritable contexte archéologique, a alors adressé à la revue *Nature* un article, qui a été publié le 25 juillet 1918, sous le titre péremptoire et sensationnel : "*Discovery of Neanderthal Man in Malta*" !

Les implications de cette annonce étaient évidemment d'une tout autre portée que celles concernant les restes de l'île de Jersey, où l'on savait que l'Homme avait pu se rendre à pied sec, à certaines époques, depuis le continent.

En ce qui concerne Malte, c'était bien dans une île, distante de plus de 80 km de la côte sicilienne, que l'Homme avait dû se rendre. Or cette thèse n'était soutenue que par ces maigres restes, associés à une industrie qui n'avait rien à voir avec cette prétendue ancienneté...

Keith va poursuivre sa brillante carrière. En particulier, en 1921, il va être anobli par Sa Majesté britannique, pour ses immenses services rendus à la science de son pays. Désormais, il va donc être Sir Arthur Keith.

En 1924, il reviendra sur le sujet de Malte, en insistant à nouveau sur le taurodontisme. Il annexera alors à son propre article un texte signé par un de ses cousins, et prenant en compte les variations du niveau marin, ainsi que les échanges de faune qu'ils avaient permis, en des temps anciens, dans la zone séparant la Tunisie et la Sicile.

Cependant, dans cet article, il sera obligé de reconnaître que l'on n'avait toujours pas trouvé à Malte d'autres restes pouvant être attribués à l'Homme de Néandertal, et qu'à l'époque où vivait ce dernier, Malte n'avait pas cessé d'être une île... Mais la fermeté de ses affirmations n'en paraîtront pas amoindrie pour autant !



Une des deux molaires taurodentes de Malte.

IV. L'avenir d'une illusion

Venons-en à ce qu'il est advenu de ces affirmations de Keith concernant aussi bien le taurodontisme que le peuplement ancien de l'île de Malte.

1. *Quid du taurodontisme ?*

Aujourd'hui, n'importe quel étudiant en anthropologie est obligé de savoir ce que c'est que le taurodontisme. En particulier, Olivier le mentionnait dans son *Anatomie anthropologique*.

Piveteau, tout en s'abstenant de faire figurer le mot taurodontisme dans l'index de son *Traité de Paléontologie*, rappelait, à propos des dents de Jersey, la position de Keith au sujet de cette notion (1957, p. 482). Il y revenait plus longuement à propos des Néandertaliens de Krapina, chez lesquels, écrivait-il, "il y a non seulement taurodontisme, mais hypertaurodontisme" (ibid., pp. 539-540).

Cependant, pour lui, comme pour tous les auteurs, comme cette anomalie n'est pas constante chez les Hommes de Néandertal, et peut en revanche se retrouver chez

d'autres populations humaines - y compris actuelles -, il n'y a pas lieu d'en faire un caractère spécifique.

C'était déjà l'opinion de Marcellin Boule (1861-1942), qui était le maître de la paléontologie humaine, en France, avant la 2ème Guerre mondiale, et qui avait fait observer, notamment, que les Néandertaliens de La Ferrassie, en Dordogne, n'étaient nullement taurodontes.

2. Malgré tout, un Homme fossile très ancien à Malte ?

D'une manière générale, Boule a critiqué divers travaux de Keith, portant sur des Hommes fossiles n'ayant pas, selon lui, un "état civil en règle", sur le plan géologique et archéologique.

En particulier, dans un article de 1915, le Français est allé jusqu'à dénoncer les opinions *a priori* du Britannique, et son "ingénuité en matière géologique et paléontologique".

Pourtant, à l'égard de la possibilité de la présence d'un Homme fossile très ancien à Malte, Boule avait commencé par ne se montrer que prudent, faisant observer que "les faits apportés par le Dr Keith n'étaient pas suffisants", et devaient donc être confirmés.

Mais comme Boule a intitulé deux de ses comptes rendus parus dans *L'Anthropologie*, en 1919 et 1924 : "L'Homme de Néanderthal à Malte" (sans mettre de point d'interrogation), on peut se tromper sur leur sens, si on se contente d'en lire le titre...

En tout cas, dans la partie "Royaume-Uni" du *Catalogue des Hommes fossiles*, dont la rédaction lui a été confiée, en 1952, le Britannique Oakley n'a pas osé omettre de mentionner ces deux dents taurodontes de Malte. Cependant, il les a fait figurer sous la rubrique "Restes d'antiquité douteuse", avec ce commentaire : "Leur référence par Keith à l'Homme de Néandertal était basée sur la morphologie. Cette évidence seule est maintenant regardée comme non probante (13)". Et plus loin, il rappelait : "Aucune trace de culture paléolithique n'a été trouvée, ni dans la grotte en question, ni ailleurs, à Malte".

Ainsi, les confirmations éventuelles attendues n'étant jamais arrivées, la thèse de Keith, fragile dès son origine, a fini par sombrer dans l'oubli... ces deux fameuses dents - parmi les 2 250 dents récoltées dans le gisement - semblant plutôt relever d'une pathologie individuelle, et ne prouvant rien.

3. Malte et les navigations préhistoriques

Evidemment, en relation avec le problème de cette présence de l'Homme de Néandertal à Malte, c'était celui de l'aptitude de cet Homme au franchissement d'un espace maritime assez important qui était posé.

A ce propos, on a des preuves de franchissements extrêmement anciens, dans des mers tropicales d'Extrême-Orient. Qu'en a-t-il été en Méditerranée ? C'est un sujet qui a particulièrement intéressé le Pr Gabriel Camps (1927-2002), qui y a consacré de nombreux travaux, que je cite en bibliographie (14).

Je me bornerai à rappeler qu'il a établi récemment (Bonifay, 1998) que l'Homme de Néandertal avait réussi à atteindre la Corse, pendant la glaciation du Würm et la régres-

sion marine correspondante. Cette performance peut s'expliquer par le fait qu'apercevant les montagnes de l'île à partir de la presqu'île englobant alors l'île d'Elbe, des hommes, disposant de flotteurs rudimentaires, ont pu être motivés pour rejoindre cette terre...

Au contraire, dans le cas des toutes petites îles de Malte et de Gozo, invisibles de la côte sicilienne, il fallait, pour les découvrir, être capables de *naviguer* au sens propre, dans n'importe quelle direction, avec des réserves de nourriture suffisantes, et en pouvant envisager d'effectuer au hasard des traversées beaucoup plus longues.

Il n'est donc pas très étonnant que Malte ne paraisse avoir été atteinte par l'Homme qu'au Néolithique ancien, environ 5.000 ans avant notre ère (Renfrew, 1972) (15).

Conclusion

En conclusion, on peut dire que Keith, entraîné par son enthousiasme et par sa volonté de démontrer quelque chose, s'est trompé - sans doute de bonne foi -, en prétendant attribuer à un Homme de Néandertal les deux dents taurodontes exhumées à Malte.

Peut-être estimera-t-on qu'un tel exemple d'erreur, en paléontologie humaine, est caricatural, à cause :

- des données idéologiques sous-jacentes ;
- de l'extrême modicité des restes disponibles ;
- du non-respect du contexte archéologique, récusé avec beaucoup de légèreté ;
- et surtout de la référence imprudente à un caractère supposé "typique".

Malgré tout, je pense que ce cas, que j'ai choisi de présenter, a, si l'on peut dire, une valeur exemplaire, l'histoire de cette science ayant fourmillé, jusqu'à aujourd'hui, de situations très analogues.

Pour terminer, je voudrais dire un mot de la relation éventuelle, que pourrait avoir eue Keith avec la supercherie de Piltdown.

On sait qu'en 1912, un archéologue amateur britannique, Charles Dawson, avait été présenté par de hautes autorités scientifiques comme ayant trouvé, dans le Kent, des parties d'une mandibule et d'un crâne, paraissant appartenir à un même individu et correspondre par leur association à une sorte de "chaînon manquant" entre le Singe et l'Homme.

Tout le monde n'a pas été convaincu, mais il a fallu attendre 1953 pour que des datations physicochimiques prouvent qu'il s'agissait d'un faux, réunissant un crâne d'Homme et une mandibule de Grand Singe, tous deux d'époques récentes, mais chimiquement colorés et "vieillis", et où les dents de la mandibule, notamment, avaient été limées pour faire croire à une usure de type humain.

Je signale que, dans son livre, paru il y a quelques mois, et renfermant une foule d'informations sur cette prétendue découverte et sur les 40 ans d'incertitude qui l'ont suivie, le paléontologue Herbert Thomas rapporte que certains chercheurs actuels estiment que c'est Keith qui a été l'auteur de cette fraude scientifique.

Pour ma part, je veux seulement préciser que, si Keith peut faire figure de suspect tout à fait valable, par suite de ses compétences anatomiques, sa responsabilité n'est absolument pas prouvée dans cette affaire.

NOTES

- (1) Avant de passer avec le laboratoire à la Faculté des Sciences et à la nouvelle Université Paris VII.
- (2) J'avais eu, en outre, comme parrains de recherche le Pr Jean Piveteau (1899-1991), auteur du grand traité de paléontologie et président de l'Académie des Sciences, et le Pr André Delmas (1910-1999), professeur d'anatomie à la Faculté de Médecine, dont notre collègue le Pr Saban a rappelé l'intérêt très marqué qu'il avait manifesté pour l'anthropologie.
- (3) Cette double compétence d'anthropologue et de préhistorien avait fait, par exemple, qu'après le colloque du centenaire de la découverte de l'Homme de Cro-Magnon, qui s'était tenu aux Eyzies, en 1968, le Pr Vallois (1889-1981) m'avait demandé d'en rédiger une synthèse pour *L'Anthropologie*.
- (4) Variabilité qui est le matériau à partir duquel a pu jouer statistiquement l'évolution, comme l'a compris Darwin, en observant les distributions de son cousin Galton.
- (5) Ainsi, dans un film diffusé récemment sous le titre *L'Odyssée de l'espèce*, nous avons pu assister à la concentration sur un individu, non seulement de l'ensemble d'une espèce ou d'un genre, mais encore d'une large phase évolutive (la "descente de l'arbre"), témoignant d'une incompréhension totale des phénomènes évolutifs. En réalité, ces derniers ont nécessité, pour se produire, la juxtaposition d'une multitude de petites variations statistiques dans les dispositions anatomiques et dans les aptitudes comportementales, échelonnées sur une durée extrêmement longue.
- (6) Particularité que l'on a proposé d'expliquer, il y a une trentaine d'années, par une alimentation trop riche en fluor.
- (7) Cité par H. Thomas (2002, p. 188).
- (8) Pseudonyme de Joseph-Henri Boex (1856-1940), qui était d'ailleurs né à Bruxelles l'année même de la découverte de l'Homme de Néandertal.
- (9) La France, où était "née" la préhistoire avec les découvertes de Boucher de Perthes, avait encore été particulièrement gâtée par la suite.
- (10) En 1938, le premier coelacanthé était censé avoir été pêché sur la côte d'Afrique du Sud. Le Sud-Africain Smith, qui l'avait fait connaître, avait diffusé le signalement de ce poisson, et, averti, était venu chercher le second aux Comores, en 1952.
- (11) Titre que je me permets d'emprunter à Stendhal, qui avait envisagé de le donner, pour une raison esthétique, à son roman posthume, *Lucien Leuwen*.
- (12) Malte était alors britannique. Elle le sera jusqu'en 1962.
- (13) "*This evidence alone is now regarded as inconclusive*".
- (14) G. Camps avait été avec G. Olivier, en 1968, le co-organisateur du colloque des Eyzies mentionné plus haut. Décédé il y a quelques mois, il a été inhumé dans cette "capitale de la préhistoire", non loin de l'abri de Cro-Magnon.
- (15) D'ailleurs, même atteinte par l'homme, l'île devait rester assez isolée pour être dotée d'une culture originale, caractérisée, en particulier, par des représentations féminines aux formes extrêmement rebondies (Zammit, 1924), et par d'impressionnantes constructions mégalithiques, qui ne sont pas sans rappeler celles de Mycènes, mais sont beaucoup plus anciennes.

BIBLIOGRAPHIE

- ALIMEN M.-H. - Les "isthmes" hispano-marocain et siculo-tunisien aux temps acheuléens. *L'Anthropologie*, 1975, 79 (3), 399-436.
- Anonyme - Neanderthal Man in Malta. *Nature*, 1924, 113 (15 mars), 405.
- BONIFAY E. - La grotte de la Coscia (Cap Corse) et le problème du peuplement des îles de la Méditerranée occidentale par l'Homme de Néandertal. In : G. CAMPS (éd.), *L'Homme préhistorique et la mer*, 133-140. CTHS (120e Congr., Aix-en-Provence, 1995), Paris, 1998, 446 p.
- BOULE M. - Découverte de dents humaines paléolithiques dans l'île de Jersey. *L'Anthropologie*, 1911, 22, 370-371 et 674-677.
- BOULE M. - La paléontologie humaine en Angleterre. *L'Anthropologie*, 1915, 26 (1-2), 1-67.
- BOULE M. - L'Homme de Néandertal à Malte. *L'Anthropologie*, 1918-1919, 29 (1-2), 180-181.
- BOULE M. - *Les Hommes fossiles : éléments de paléontologie humaine*. Masson, Paris, 1921, 1ère éd., XI-491 p.
- BOULE M. - L'Homme de Néandertal à Malte. *L'Anthropologie*, 1924, 34 (1-2), 180-181.
- BOULE M. et VALLOIS H.V. - *Les Hommes fossiles : éléments de paléontologie humaine*. Masson, Paris, 1952, 4e éd., X-583 p.
- BOULINIER G. - Compte rendu de : *La carrière scientifique de Pierre Teilhard de Chardin*, de Louis BARJON et Pierre LEROY. *Le Monde*, 3 septembre 1964, p. 9.
- BOULINIER G. - Le temps, l'espace et l'embryon : comment l'embryon humain "escamote" le passé. *Sciences et Avenir*, 1964, 213 (décembre), 836-839 et 876.
- BOULINIER G. - Compte rendu de : *L'Evolution et l'Homme*, de Georges OLIVIER. *Le Monde*, 28 octobre 1965, p. 13.
- BOULINIER G. - Le cerveau et le langage. *Rééducation Orthophonique*, 1965, 11, 35-42.
- BOULINIER G. - Paléontologie du langage. *Rééducation Orthophonique*, 1965, 14-15, 107-114.
- BOULINIER G. - Le Colloque du centenaire de la découverte de l'Homme de Cro-Magnon (Les Eyzies, 15-17 juillet 1968). *L'Anthropologie*, 1968, 72 (5-6), 622-624, et *Libyca*, 1968, 16, 261-262.
- BOULINIER G. - Analyse de quelques associations stratigraphiques dans la grotte de l'Hortus (faune, industrie, restes humains). In : H. de LUMLEY (éd.), *La Grotte de l'Hortus (Valflaunès, Hérault). Les chasseurs néandertaliens et leur milieu de vie*, 519-526. Université de Provence, Marseille, 1972, 668 p.
- BOULINIER G. - Les plus récentes découvertes de Pithécantropes à Java. *Asie du Sud-Est et Monde Insulindien*, 1973, 4 (3), VII-XI.
- BOULINIER G. - Aspects du problème anthropologique polynésien. *Journal de la Société des Océanistes*, 1973, 29 (38), 7-22.
- BOULINIER G. - Biométrie et analyse factorielle des correspondances. *L'Anthropologie*, 1974, 78 (3), 623-626.
- BOULINIER G. - Importance des premières utilisations paléolithiques de matières colorantes pour une paléontologie des symboles : place par rapport aux autres témoins esthétiques. In : *98ème Congrès National des Sociétés Savantes* (Archéologie, Saint-Etienne, 1973), 1975, 419-430.
- BOULINIER G. - La faune comme indice de l'activité humaine : de l'utilisation des dénombrements stratigraphiques. In : *20ème Congrès Préhistorique de France* (Martigues, 1974), 1977, 43-47.
- BOULINIER G. - La "mécanique" et les paliers de l'évolution. *L'Anthropologie*, 1978, 82 (1), 122-130.

- BOULINIER G. - Préhistoire de l'usage des matières colorantes : à la source du symbolisme. In : S. TORNAY (éd.), *Voir et nommer les couleurs*, 465-476. Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative, Nanterre, 1978, 680 p.
- BOULINIER G. - A propos du colloque des Eyzies. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 1981, 78 (7), 202-203.
- BOULINIER G. - Les mathématiques de la datation des os par la racémisation des acides aminés. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 1982, 79 (2), 40-43.
- BOULINIER G. - Teilhard de Chardin et le Sinanthrope. *Archéologia*, 1982, 168 (juillet), 14-19.
- BOULINIER G. - Les leçons du tatou : d'Orbigny et Darwin en Amérique du Sud. In : Y. LAISSUS (éd.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud*, 277-290. CTHS (118e Congr., Pau, 1993), Paris, 1995, 461 p.
- BOULINIER G. et CHABEUF M. - Les squelettes "romains" et paléochrétiens du Musée d'Alger. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1971, 12e s., 7 (1), 7-43.
- BOULINIER G. et DUCROS A. - La microévolution et sa mesure. *L'Anthropologie*, 1972, 76 (3-4), 265-278.
- BOULINIER G. et DUCROS A. - Données sur la diversité des populations pyrénéennes et pré-pyrénéennes. *Cahiers d'Anthropologie et d'Ecologie Humaine*, 1974, 2 (3-4), 137-147.
- CAMPS G. - La question des navigations préhistoriques. In : *20ème Congrès Préhistorique de France* (Martigues, 1974), 1977, 53-62.
- CAMPS G. - Les premiers navigateurs méditerranéens. *L'Histoire*, 1979, 13 (juin), 6-13.
- CAMPS G. - *Préhistoire d'une île : les origines de la Corse*. Errance, Paris, 1988, 284 p.
- CAMPS G. - Les relations entre l'Europe et l'Afrique du Nord pendant le Néolithique et le Chalcolithique. In : J.-L. MIEGE (éd.), *Navigations et migrations en Méditerranée, de la préhistoire à nos jours*, 137-159. CNRS, Paris, 1990, 422 p.
- CAMPS G. - Peuplement des îles et navigations préhistoriques. In : G. CAMPS (éd.), *L'Homme préhistorique et la mer*, 129-132. CTHS (120e Congr., Aix-en-Provence, 1995), Paris, 1998, 446 p.
- CAMPS G. et ANNA A. d' - Recherches sur les navigations préhistoriques en Méditerranée occidentale. In : *Navigation et gens de mer en Méditerranée de la préhistoire à nos jours*, 1-7. CNRS ("Cahiers du GIS sur l'Aire Méditerranéenne", 3), Paris, 1980, 139 p.
- CAMPS G. et OLIVIER G. (éd.) - 1868-1968, *L'Homme de Cro-Magnon : anthropologie et archéologie*. Arts et Métiers Graphiques, Paris, 1970, 218 p.
- DESPOTT G. - Excavations conducted at Ghar Dalam (Malta) in the summer of 1917. *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 1918, 48, 214-221 et pl. XVII-XIX.
- DUCROS A. et BOULINIER G. - Mesure de la saillie des arcades sus-orbitaires des crânes du Paléolithique Supérieur de Moravie. *Anthropologie* (Brno), 1973, 11 (1-2), 89-90.
- DUCROS A., DUCROS J. et BOULINIER G. - Mesure de la saillie des arcades sus-orbitaires : applications. *L'Anthropologie*, 1973, 77 (3-4), 281-294.
- GUILAINE J. - Les mégalithes de Malte. *La Recherche*, 1981, 125 (septembre), 962-971.
- KEITH A. - Discovery of the teeth of Palæolithic Man in Jersey. *Nature*, 1911, 86 (25 mai), 414.
- KEITH A. - Problems relating to the teeth of the earlier forms of Prehistoric Man. *Proceedings of the Royal Society of Medicine*, 1913, 6 (3, Odont. Section), 103-119.
- KEITH A. - Discovery of Neanderthal Man in Malta. *Nature*, 1918, 101 (25 juillet), 404-405.

- KEITH A. - Neanderthal Man in Malta. With an account of the survey of Dalam Cave (Ghar Dalam) by G. SINCLAIR. *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 1924, 54, 251-275 et pl. XXXIII-XXXIV.
- KEITH A. - *An autobiography*. Watts, Londres, 1950, 721 p.
- KEITH A. et KNOWLES F.H.S. - A description of teeth of Palæolithic Man from Jersey. *Journal of Anatomy and Physiology*, 1911, 46 (1), 12-27.
- KING W. - The reputed Fossil Man of the Neanderthal. *Quarterly Journal of Science*, 1864, 1, 88-97.
- MILLOT J. - "Notre" Cœlacanthe. *Revue de Madagascar*, 1953, 17, 18-20.
- MILLOT J. - *Le troisième Cœlacanthe*. Le Naturaliste Malgache, Tananarive, 1954, 26 p. et L pl.
- OAKLEY K.P. - Royaume-Uni. In : H.V. VALLOIS et H.L. MOVIUS (éd.), *Catalogue des Hommes fossiles*, 137-158. XIXe Congrès Géologique International, Alger, 1952, 320 p.
- OLIVIER G. - *Anatomie anthropologique*. Vigot, Paris, 1965, 488 p.
- OLIVIER G. et BOULINIER G. - Les types morphologiques. In : *Kinésithérapie, rééducation fonctionnelle*, 26007, A 10. Encyclopédie Médico-Chirurgicale, Paris, 1970.
- PALES L. - *Etat actuel de la Paléopathologie*. Thèse Méd. Bordeaux (n° 76), 1929-1930, 369 p. et LXI pl. (éditée chez Masson en 1930).
- PERLES C. - Des navigations méditerranéennes, il y a 10 000 ans. *La Recherche*, 1979, 98 (janvier), 82-83.
- PIVETEAU J. - *Traité de Paléontologie*, t. VII : *Primates, Paléontologie humaine*. Masson, Paris, 1957, 674 p.
- RENFREW C. - Malta and the calibrated radiocarbon chronology. *Antiquity*, 1972, 46 (182), 141-144.
- SABAN R. - André Delmas (1910-1999). *Histoires des Sciences Médicales*, 2000, 34 (2), 187-188.
- SENYÜREK M.S. - Pulp cavities of molars in Primates. *American Journal of Physical Anthropology*, 1939, 25, 119-130 et pl. 1.
- THALER L. - Nanisme et gigantisme insulaires. *La Recherche*, 1973, 37 (septembre), 741-750.
- THOMAS H. - *Le mystère de l'homme de Piltdown*. Belin / Pour la Science, Paris, 2002, 288 p.
- TOBIAS P.V. - Piltdown : an appraisal of the case against Sir Arthur Keith. *Current Anthropology*, 1992, 33 (3), 243-293.
- TRINKAUS E. et SHIPMAN P. - *Les Hommes de Neandertal*. Seuil, Paris, 1996, 429 p.
- VALLOIS H.V. - Marcellin Boule. *L'Anthropologie*, 1946, 50 (1-2), 203-210.
- VALLOIS H.V. - Nécrologie : Arthur Keith. *L'Anthropologie*, 1955, 59 (5-6), 554-555.
- VALLOIS H.V. et MOVIUS H.L. (éd.) - *Catalogue des Hommes fossiles*. XIXe Congrès Géologique International, Alger, 1952, 320 p.
- VAUFFREY R. - Les éléphants nains des îles méditerranéennes et la question des isthmes pléistocènes. *Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine*, 1929, Mémoire 6, 220 p. et 9 pl.
- VIRCHOW R. - Untersuchung des Neanderthal-Schädels. *Zeitschrift für Ethnologie*, 1872, 4, 157-165.
- ZAMMIT T. - Neolithic representations of the human form from the islands of Malta and Gozo. *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 1924, 54, 67-100 et pl. V-XX.

RÉSUMÉ

Les deux dents subversives : l'anatomiste Keith et le problème du 1er peuplement humain de l'île de Malte.

L'auteur, ancien anthropologue, se propose d'évoquer, à propos d'un exemple historique, les problèmes que peut poser, en paléontologie humaine, l'examen de pièces trop peu nombreuses et fragmentaires, pouvant éventuellement être pathologiques.

En 1917, au cours de fouilles effectuées dans un gisement néolithique de l'île de Malte, furent mises au jour, parmi une quantité de restes humains n'offrant pas une telle caractéristique, deux molaires humaines tout à fait exceptionnelles. En effet, ces molaires présentaient une très grande extension de la cavité pulpaire, ainsi qu'une fusion de leurs racines.

Quelques années auparavant, l'anatomiste britannique Arthur Keith (1866-1955) avait proposé d'appeler "taurodontisme" une telle particularité dentaire, qu'il avait observée chez des Hommes de Néandertal de l'île de Jersey, et dont il avait affirmé qu'elle était caractéristique de ce type humain.

Dans cette logique, Keith, supposant que ces dents ne se trouvaient pas dans leur contexte archéologique d'origine, et non rebuté par la distance de plus de 80 km séparant Malte de la côte sicilienne, pensa pouvoir en conclure que l'Homme de Néandertal avait vécu dans cette île.

Une telle théorie ne devait jamais recevoir, depuis, de confirmation, le "taurodontisme" n'étant pas aussi caractéristique des Néandertaliens que l'avait cru Keith, et devant plutôt relever, dans le cas de ces dents maltaises, d'une pathologie individuelle. L'île de Malte, peuplée tardivement, ne paraît pas avoir reçu d'occupation humaine avant 5000 ans environ avant notre ère.

SUMMARY

Arthur Keith and the First Settlement of Human Beings in Malta. Two Subversive Teeth.

The paper aims to give a historical example of errors to which the examination of two fragmentary - and probably pathological - fossil remains can lead in the field of human palaeontology.

In 1917, two very special human molars with a wide extension of their pulp cavity and fused fang were found in Neolithic excavations in Malta. As he had observed such a dental morphology of Neanderthal man in Jersey Arthur Keith (1866-1955) called that taurodontism and claimed it was a characteristic of this human type. Despite the neolithic context and the distance of more than 80 kilometres between Malta and the Italian coasts he asserted that Neanderthal Man had lived in Malta.

The theory has never been corroborated and taurodontism is not so characteristic as supposed by Keith. Furthermore it might be an individual pathological feature. Up to now there is no proof of human beings in Malta before about 5,000 BC.

Translation : C. Gaudiot

Le docteur Zamenhof (1859-1917) : un médecin “qui espère” ! (I) *

par Alain LELLOUCH **

En Lituanie, dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, un médecin ophtalmologiste polonais d'origine juive, du nom de Zamenhof (1859-1917), forgea une langue universelle. Cette langue, qu'il voulait “anationale”, il l'appela “espéranto”. Formé *a posteriori* des racines de langues principalement indo-européennes préexistantes, l'espéranto représentait, pour Zamenhof, l'outil indispensable, la première étape d'un projet qui voulait abolir tous les préjugés humains. Ces préjugés, Zamenhof les pensait liés à la diversité des ethnies, des nationalités et des religions humaines : cette disparition accomplie, pourrait alors s'instaurer une fraternité universelle qu'il appelait de tous ses vœux.

A partir de sources papier et électroniques, celles-ci consultables notamment sur le site *esperanto.org*, ce travail analyse la vie et l'œuvre de Louis-Lazare Zamenhof. Une prochaine étude resituera, elle, la démarche universaliste du “*Dr Espéranto*” dans le cadre idéologique de son époque.

Les sources documentaires

Parmi les sources consultées, on mentionnera :

- les lettres de Zamenhof à ses proches espérantistes ainsi que les discours qu'il prononça lors des congrès espérantistes ;
- le livre de René Centassi (ancien rédacteur en chef de l'Agence France-Presse) et de Henri Masson (2). Cet ouvrage de 408 p., intitulé “*L'homme qui a défié Babel*”, a été réédité chez l'Harmattan et contient une biographie détaillée de Zamenhof ;
- le n° 1 511 de la collection “*Que sais-je ?*” a pour titre “*l'Espéranto*”. Cet opuscule, signé par Pierre Janton (4), un agrégé d'anglais, professeur d'espéranto à l'Université de Clermont-Ferrand a été réédité quatre fois ;
- A signaler encore le livre de l'ancien traducteur Claude Piron (6), intitulé, “*Le défi des langues - Du gâchis au bon sens*”, paru aussi à l'Harmattan. Quelques titres

* Comité de lecture du 25 Janvier 2003 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 92 Bd des Batignolles, 75017 Paris.

bibliographiques (1, 3) ont également été obtenus à la Bibliothèque Inter-universitaire de Médecine de Paris, rue de l'École de Médecine.

Enfin, une série de textes sur Zamenhof et sur l'histoire de l'espéranto sont consultables, soit directement sur le site internet www.esperanto-France.org, soit par l'intermédiaire du moteur de recherche Google.

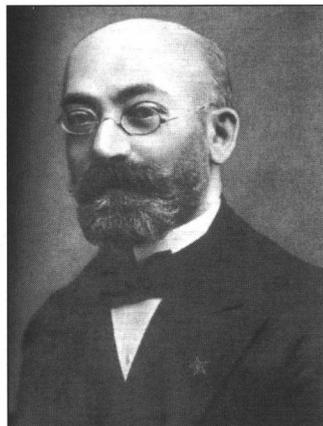
Enfance, famille et traditions

Ludwik-Lejzer (Louis-Lazare) Zamenhof naît le 15 décembre 1859, à Bialystok, une ville de trente mille habitants.

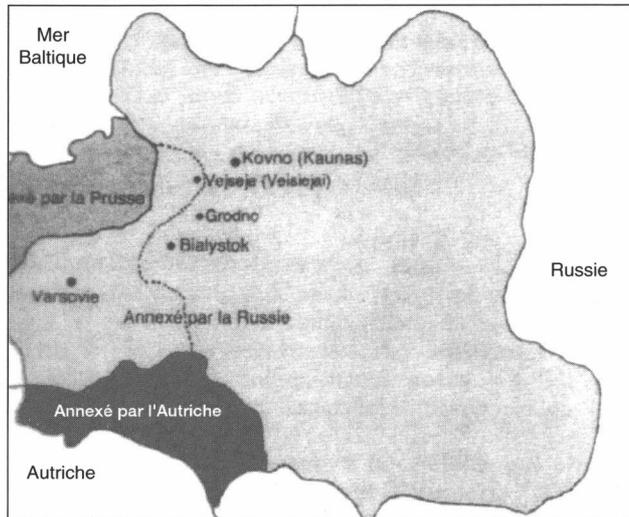
Aujourd'hui, ce chef-lieu de Voïvodie, est situé en Pologne orientale. Mais aux XVIIIème et XIXème siècles, la Pologne n'existait plus, partagée qu'elle était entre l'Autriche, la Prusse et la Russie. La province balte de Lituanie faisait partie intégrante, au XIXème siècle, de l'empire russe. Bialystok, située à un confluent d'ethnies et d'influences voyait se cotoyer et s'affronter plusieurs communautés :

la bourgeoisie polonaise, l'administration russe, les officiers allemands, les paysans lithuaniens et les commerçants juifs. Toutes ces communautés parlaient différents langages et s'avéraient incapables de se comprendre mutuellement.

Dans une lettre à Borovko de 1895, Zamenhof, alors âgé de trente-six ans, aimait rappeler l'importance qu'avait revêtu, pour lui, Bialystok : *"Ce lieu de ma naissance et de mes jeunes années imprima leur première direction à toutes mes idées futures. A Bialystok, la population se compose de quatre éléments différents : Russes, Polonais, Allemands et Juifs ; chacun d'eux parle une langue à part et entretient des rapports hostiles avec les autres. Dans une ville de ce genre, plus qu'ailleurs, une nature sensible souffre sous le poids du malheur causé par la diversité des langues et se persuade à chaque pas que cette diversité*



Le Dr Ludwik Lejzer Zamenhof, quinquagénaire.



La "Pologne" n'existe pas en tant que nation, en 1859, coincée entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, Bialystok, la ville natale de Zamenhof. Ses lieux de résidence et d'exercice professionnel en Médecine Générale et en Ophtalmologie : Viečiejai (dans la province de Kaunas), Grodno et Varsovie.

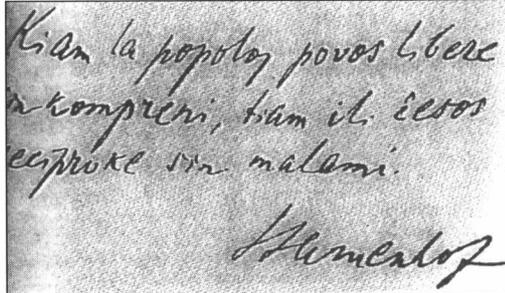
est, sinon la seule, du moins la principale source de dissension au sein de la famille humaine ainsi divisée en clans ennemis". Zamenhof mentionnait encore l'éducation idéaliste qu'il avait reçue et le décalage qui existait entre celle-ci et la triste réalité quotidienne : *"On m'éleva en idéaliste ; on m'enseigna que tous les hommes sont frères ; et cependant, dans la rue, dans les maisons, à chaque pas, tout me donnait le sentiment que l'humanité n'existe pas : il n'existait que des Russes, des Polonais, des Allemands, des Juifs etc. Cette pensée tortura mon esprit d'enfant. Beaucoup souriront peut-être de rencontrer ce douloureux sentiment dans une âme d'enfant. Comme il me sembla alors que les adultes possédaient une force toute puissante, je me répétais sans cesse que, lorsque je serai grand, rien ne m'empêcherait d'éliminer ce mal"*.

Louis-Lazare était l'aîné d'une famille de trois frères et quatre sœurs, appartenant à la classe moyenne judéo-polonaise. La mère, Rosalia Sofer, décrite comme sensible marqua fortement le caractère très "affectif" de l'enfant. Le père, Markus Zamenhof, était professeur de français et d'allemand au Collège professionnel. Il fit baigner son fils dans une ambiance culturelle qui favorisa l'invention de l'espéranto. Markus Zamenhof fut à la fois un hébraïste compétent (qui enseigna l'hébreu à son fils) et un adepte convaincu de la "Haskala", ce mouvement rationaliste des Lumières qui prônait l'émancipation des Juifs, hors du "ghetto" et leur appropriation de la culture universelle. Markus enseignait le français et l'apprit à son fils. L'oncle Josef compta aussi pour le jeune Lazare : il était son confident qui l'encouragea à mettre en forme ce projet fou d'une "langue universelle" pour toute la terre. A la maison, on parlait russe ; dans la rue, le polonais servait d'outil de communication. Lazare fut envoyé, en 1869, au collège de Bialystok. En 1873, la famille rejoint Varsovie où le père avait été nommé professeur au lycée. Markus devint bientôt aussi le censeur impérial de tous les ouvrages hébraïques publiés sur le territoire polonais. A Varsovie, Lazare, en poursuivant ses études, s'imprégna largement d'"humanités" gréco-latines et de langues modernes étrangères (allemand, anglais). En plus du français, il parlait aussi en famille, le yiddish, (langue dans laquelle, il avait rédigé, à vingt ans, une grammaire) et même un peu le lituanien...

Dans une lettre du 21 février 1905, à l'espérantiste français Michaux, Zamenhof, âgé de quarante-six ans, insistait sur sa condition primitive de *"juif du ghetto"* qui l'avait fait, très tôt, se préoccuper du problème des langues :

"Si je n'étais pas un juif du ghetto, l'idée d'unir l'humanité ne m'aurait jamais effleuré l'esprit, ou bien ne m'aurait pas obsédé si obstinément pendant toute ma vie. Personne ne peut ressentir autant qu'un juif du ghetto le malheur de la division humaine. Personne ne peut ressentir la nécessité d'une langue humainement neutre et anationale aussi forte qu'un juif qui est obligé de prier Dieu dans une langue morte depuis qu'il reçoit son éducation et son instruction dans la langue d'un peuple qui le rejette, et qui a des compagnons de souffrance sur toute la terre, avec lesquels il ne peut se comprendre... Ma judaïcité a été la cause principale pour laquelle, dès la plus tendre enfance, je me suis voué à une idée et à un rêve essentiel - un rêve d'unir l'humanité".

Cette démarche de réconciliation visait à donner à chacun un outil pour communiquer. Elle voulait aussi comprendre l'autre, sans l'assujettir culturellement, au-delà de ses différences ethniques, culturelles, religieuses et politiques. Cette utopie fraternelle au sens étymologique d'un *"lieu de nulle part"*, Zamenhof la réalisa plus tard avec l'espéranto. Cette langue universelle *"de nulle part"*, construite a posteriori de racines



Texte autographe de L-L Zamenhof : “Quand les peuples pourront se comprendre, ils cesseront de se détester”.

communes à plusieurs langues pré-existantes, Zamenhof voulait l'utiliser comme passerelle linguistique. Il fallait lisser les différences inter-humaines car, selon lui : “La différence des langues est l'essence même de la différence et de l'hostilité réciproque entre les peuples”.

L'espéranto, “Lingwe Universala” et œuvre de jeunesse

En 1878, Zamenhof a seulement dix-neuf ans quand il élabore son premier projet de “langue universelle”. Le 17 décembre 1878, en présence de ses frères, sœurs et camarades, chacun entonne, un verre à la main, l'Hymne à la Fraternité, composé par Zamenhof : “Que l'inimitié des nations Tombe, tombe, il est grand temps. L'humanité toute entière en une seule famille Doit s'unir”. Le lendemain, Ludwig écrivait à Josef : “Mon cher oncle, la lingwe uniwersala est née. C'est arrivé hier, en fêtant mon dix-neuvième anniversaire... Et moi aussi j'ai l'impression d'être né pour la deuxième fois d'une manière consciente... Ce fut quelque chose de très beau (...et quand mes camarades furent partis), maman m'a embrassé et m'a tenu ainsi, longtemps, sans rien dire. Nous regardions par la fenêtre de la cuisine la rue blanche qui se perdait dans le noir, mais, là-bas, tout au fond, tremblante entre les flocons de neige, on voyait une étoile” (3).

En 1878, Zamenhof a seulement dix-neuf ans quand il élabore son premier projet de “langue universelle”.

Seul opposant au projet : Markus Zamenhof. Le père avait brûlé les papiers, notes, traductions, cahiers et tableaux que lui avait confiés son fils quand il partit étudier à Moscou la médecine. Le censeur impérial de la presse juive savait en effet combien l'autorité tsariste s'inquiéterait d'une langue secrète, bien compromettante puisqu'elle voulait unir tous les peuples de la terre. En 1879, obéissant à la volonté de son père, Louis-Lazare quitte Varsovie pour entreprendre, à Moscou, des études de médecine.

En 1880, deux ans après le projet de “Lingwe Universala”, était créé le “Volapük”. Le mot était constitué de deux syllabes : “vol”, de l'anglais “world” : “monde” et “pük” ou “speak” : “parler”). Comme son nom l'indiquait, le “Volapük” ambitionnait d'être parlé dans le monde entier. L'auteur de ce langage nouveau était un prêtre catholique de Bade, du nom de Schleyer (4). Cette publication désespéra Zamenhof parce qu'elle le devançait, mettant au jour un projet concurrent ; mais, en même temps, la naissance du “Volapük” lui redonna espoir et détermination pour mener à bien son projet de “Lingwe Universala”, devenu d'autant plus fondé.

A Moscou, Zamenhof se lia avec un groupe de juifs sionistes. Il est partagé entre son ancien idéal enfantin de fraternisation universelle et cette aspiration nouvelle des “Amoureux de Sion” vers Jérusalem et ce que les Juifs d'alors appellent la terre de “Palestine”. Zamenhof milita ainsi, un temps, de 1882 à 1887, (entre 23 et 28 ans) pour cette cause de la “Palestine”. Il entendait, par ce geste, rester solidaire de ses frères juifs, de leur oppression et de leurs souffrances : “Si je n'étais pas juif, écrivait-il, je pourrais me donner tout entier à mon rêve, mais comme j'appartiens à un peuple qui a

tant souffert et souffre encore beaucoup dans sa majorité, surtout en Russie où les gémissements incessants de ces malheureux opprimés et calomniés m'empoisonnent la vie, c'est pour moi une cause de tourment de songer que je n'ai moralement pas le droit de travailler à des idéaux proprement humains alors que ma race est injustement persécutée et compte, pour la défendre, si peu de combattants". Mais, à la différence de son contemporain Ben Yehouda, qui fit revivre l'hébreu, en "Palestine", la foi universaliste profonde de Zamenhof en une "langue internationale" lui fit "rejeter" l'idée sioniste : *"Je compris que cette idée ne pouvait conduire à rien et je la rejetai, bien qu'elle demeurât pour moi un rêve très cher et agréable, mais irréalisable"*.

En 1885 (à 26 ans), Zamenhof obtint sa thèse de médecine. Sitôt diplômé, il s'installa dans un petit village lituanien (Veisiejai), au nord de Bialystok, dans la province de Kovno (Kaunas) ; il y souffrit de l'antisémitisme ambiant et eut du mal à s'habituer à la misère des malades qui lui préféraient des guérisseurs. Après quatre mois d'un exercice médical mal vécu, Zamenhof décida de rejoindre Varsovie puis Vienne, pour entreprendre, en 1886, une spécialisation d'ophtalmologie. Dès 1885, le concept de "langue universelle" ("*lingwe universala*") est abandonnée au profit de celui de "langue internationale" ("*lingvo internacia*"). En effet, poursuivait Zamenhof, *"elle ne veut supplanter aucune langue nationale, mais seulement être une langue que les nations emploieront dans leurs relations internationales"* (2).

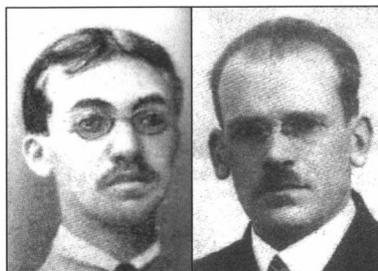
En 1887 (Zamenhof est âgé de 28 ans) deux événements importants surviennent : son mariage avec Clara Zilbernick, fille d'un commerçant de Kovno et la publication de la fameuse brochure sur la "langue internationale". L'argent nécessaire à l'impression provenait d'une avance sur la dote de Clara. Le 14 juillet, Zamenhof, enfin autorisé par la censure, veille anxieusement à l'impression, d'abord en russe puis, en polonais, français, allemand et anglais, de cette fameuse brochure. Son titre est : "*Doktoro Esperanto, Lingvo internacia*". "*J'ai acquis la conviction*, écrivait le jeune médecin, *qu'une langue internationale ne peut être qu'une langue neutre et non celle d'une nation*". Le pseudonyme qui signait ce texte anonyme était : "*Doktoro Esperanto*". La forme grammaticale utilisée était le gérondif, notre participe présent "*Doktoro esperanto*", c'est le "docteur espérant", "le médecin qui espère". Très vite, le nouveau terme de Zamenhof, "*esperanto*" servira à désigner la nouvelle langue, construite a posteriori, à partir de racines principalement indo-européennes (et notamment gréco-latines). La structure de ce langage était telle qu'elle s'avérait très comparable à celle de la nomenclature médicale, d'étymologie souvent grecque. Pour Boirac, philosophe et recteur de l'Université de Dijon, "*l'Esperanto sera le latin de la Démocratie*". En effet, la nouvelle "langue internationale" pouvait fournir aux contemporains les mêmes facilités qu'assurait, dans le passé, le latin, langue de l'Eglise "catholique", "katholikos", signifiant aussi "universel". Mais à la différence du latin, langue morte, l'Esperanto se voulait langage vivant, avec ses revues, ses romanciers, ses poètes, ses essayistes et sa multitude d'œuvres littéraires, originales ou traduites. Dès 1889, paraissait, à Nuremberg, le premier numéro d'une revue mensuelle que Zamenhof intitula *La Esperantisto*.

Dans l'Esperanto, collection "Que sais-je", Pierre Janton (4) écrit : "*Ce qui caractérisera toujours Zamenhof parmi les auteurs d'interlangues, c'est l'expérience directe de la souffrance (juive) engendrée par les heurts entre groupes sociaux. Ce n'est pas un linguiste de cabinet. Il ressent, au plus tendre de sa sensibilité, cette division de*

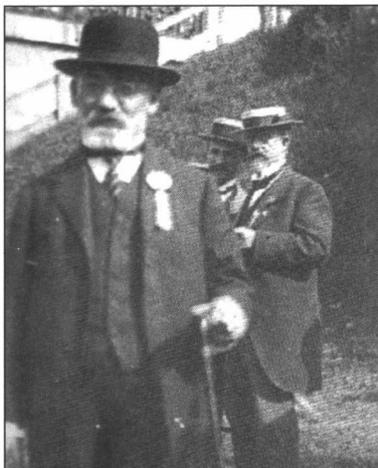
l'humanité que la pluralité des langues exacerbe. La création d'une langue internationale est donc pour lui le premier pas d'une démarche de réconciliation qui en comprend bien d'autres : démarche désintéressée et altruiste, foncièrement idéaliste, au profit non d'une vanité personnelle ni d'un chauvinisme national comme certaines langues minimales, mais au profit de tous ceux qui souffrent effectivement de ne pas comprendre et de ne pas être compris".

Zamenhof, ophtalmologiste et "espérantiste"

Dans la capitale polonaise, Zamenhof mène une vie de médecin spécialiste sans histoire. Il exerce à Varsovie jusque vers 1915. Parmi les nombreux médecins avec qui il entretient une correspondance espérantiste assidue, il faut signaler son coreligionnaire, le célèbre ophtalmologiste français Javal (1), à l'origine de l'appareil de mesure oculaire qui porte son nom, l'ophtalmomètre de Javal. Bientôt, Zamenhof quitte Varsovie pour s'installer dans les quartiers très pauvres de Kherson, près de la Mer Noire, tandis



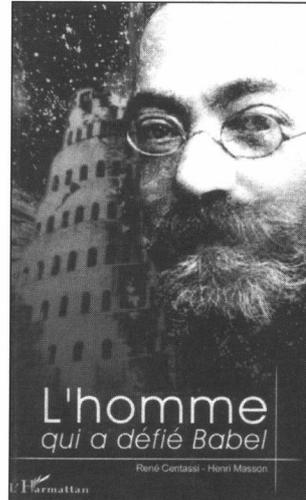
L-L Zamenhof à 16 ans et son fils Adam Zamenhof, fusillé par les nazis en 1940.



L-L Zamenhof et son fils Adam, à Berne, en 1913.

que sa femme et son jeune fils Adam, âgé d'un an, rejoignent ses beaux-parents, à Kovno. Après Kherson, c'est Grodno, en Lituanie, puis Varsovie rejointe, en 1896. Grâce à l'aide matérielle de son beau-père, Zamenhof ouvre un petit cabinet médical dans l'un des quartiers les plus pauvres de la capitale, 9 rue Dzika. Il y reçoit, chaque jour, 30 à 40 patients qui lui assurent des ressources à peine suffisantes. Le jour, Zamenhof exerce son métier de médecin ; la nuit, il écrit ou traduit en espéranto. Peu à peu, des avis favorables se manifestent en faveur de la "langue universelle". En 1888, dans la préface de son *Deuxième livre de la langue internationale*, Zamenhof écrit, très optimiste : "Les nombreuses promesses que j'ai reçues pour la plupart signées sans condition, les lettres d'encouragement ou de conseil, tout cela me montre que ma profonde croyance en l'humanité ne m'a pas trompé". En 1889, Max Müller, un éminent linguiste de l'American Philosophical Society appuie Zamenhof. Henry Philips, le secrétaire général de cette même Société, fondée en 1743 par B. Franklin pour la promotion des Sciences, écrivait : "Le Dr Z. est très modeste dans sa démarche et soumet sa langue à la critique du public pour la durée d'une année avant de lui donner sa forme définitive. Après une ultime révision, il se propose de présenter la langue à l'emploi de tous". Pour Zamenhof qui publie, cette même année 1889, le *Supplément au deuxième livre*, le développement futur de l'espéranto, la "cause aimée" ne doit plus dépendre d'un seul

homme mais de “*chacun des amis de l'idée sacrée*”. En 1894, c'est au tour du fameux romancier russe Léon Tolstoï, de soutenir l'espéranto. Mais pour Zamenhof, le projet ne doit pas rester confiné dans le cabinet d'un linguiste spécialiste ; il faut qu'il vive et se développe, telle une authentique “*langue universelle*”, parlée et écrite par l'humanité toute entière. En 1889, une première liste de mille adresses de locuteurs espérantistes est publiée ; ils deviendront plus de 5 000 en 1900 et plus de 10 000, en 1905. Des sociétés d'espéranto seront également fondées : on en compte près de 45 en 1902 et plus de 300, en 1905. C'est pendant toutes ces années d'exercice médical, dans la quasi pauvreté, que Zamenhof produit le plus. En 1894, paraît le “*Dictionnaire Universel*” (dans lequel les mots espérantos sont traduits en cinq langues) puis, le “*Recueil d'exercices*” et, en 1903, grâce à un contrat signé avec Hachette, les “*Fundamenta Krestomacio*”. Cette publication est suivie, en 1905, du “*Fundamento de Esperanto*” : avec l'exposé grammatical de ses seize règles, le canon de la nouvelle langue construite est désormais fixé. Puis viendra l'époque des congrès internationaux. Ce destin ultérieur de Zamenhof et de l'espéranto, analysé dans le cadre idéologique de l'époque, fera l'objet d'une prochaine étude.



“*L'homme qui a défié Babel*”
de René Centassi et Henri
Masson.

NOTES

- (1) ALBAUT A. - Esperanto en Medicina ? L'Unesco honore le Docteur Zamenhof, initiateur de l'espéranto. *Presse méd.*, 1960, 68, 56 (17 décembre), p. 2211-2215.
- (2) CENTASSI R., MASSON H. - *L'homme qui a défié Babel*. Paris, l'Harmattan, rééd., 2001, 408 pp.
- (3) GANIÈRE P. - *Ils étaient aussi médecins*. Paris, 1968, Librairie acad. Perrin : Lazare-Louis Zamenhof, un médecin inventeur de l'espéranto, pp. 339-355.
- (4) JANTON. P. - *L'espéranto*. Paris, coll. “Que sais-je”, imp. P.U.F., 1973, 4ème éd., 1994, 128 pp.
- (5) PIRON C. - *Le défi des langues - Du gâchis au bon sens*. Paris, 1994, l'Harmattan, 336 p.

RÉSUMÉ

Le Docteur Zamenhof (1859-1917) : un médecin “qui espère” ! (I)

En Lituanie, dans la seconde moitié du XIXème siècle, un médecin ophtalmologiste polonais d'origine juive, du nom de Zamenhof (1859-1917), forgea une langue universelle. Cette langue, qu'il voulait “anationale”, il l'appela “espéranto”. Formé a posteriori des racines de langues principalement indo-européennes préexistantes, l'espéranto représentait, pour Zamenhof, l'outil

indispensable, la première étape d'un projet qui voulait abolir tous les préjugés humains. Ces préjugés, Zamenhof les croyait liés à la diversité des ethnies, des nationalités et des religions humaines : avec cette disparition, pourrait s'instaurer une fraternité universelle qu'il appelait de tous ses vœux.

A partir de sources papier et électroniques, celles-ci consultables notamment sur le site esperanto.org, ce travail analyse la vie et l'œuvre de Louis-Lazare Zamenhof. Une prochaine étude resituera, elle, la démarche universaliste du "Dr. Espéranto" dans le cadre idéologique de son époque.

SUMMARY

Doctor Zamenhof (1859-1917) : A physican "who hopes" ! (1).

In Lituania, during the second mid-nineteenth century, a Polish and Jewish ophtalmologist, doctor Zamenhof (1859-1917) created an universal and non-national language, he called "esperanto". This "a posteriori" language, constituted from various indo-european existing roots, was the essential tool, the first step to abolish the differences between human ethnies, nationalities and religions. This project aimed to instaure universal fraternity, Zamenhof strongly wished.

Using paper and electronic (available on esperanto.org website) sources, the paper analyzes what were Zamenhof's life and works. In a next study, his universal approach will be put back in the ideological context of the period.

Un militant de la lutte contre les maladies professionnelles : Guy Hausser (1912-1942) *

par Joseph BIEDER **

Guy Hausser est né le 8 septembre 1912 à Rouen, fils de Georges Hausser et Rosine Frey, nés respectivement le 20 mai 1879 à Paris et le 16 mars 1887 à Asnières, domiciliés à Rouen au 56 rue Beauvoisine et exploitant un commerce de fourrure, 52 rue du Gros Horloge. D'après le formulaire rempli pour l'inscription à l'Ordre des Médecins, sous l'Occupation, on apprend que ses parents et tous ses grands-parents étaient français à titre originaire, ainsi que son épouse, Colette, Anne, Caroline, Bernheim-Deennery, fille de colonel et petite-fille de général. J'ai pu consulter son dossier au Conseil de la Ville de Paris, (14, rue Euler), il porte le numéro 2116 et une inscription au crayon bleu, un J majuscule ; on trouve qu'il a demandé son inscription le 9/10/1941, qu'il a obtenu l'autorisation d'exercer 5, Boulevard St-Michel le 29/10/1941, enregistrée au greffe du tribunal le 12/12/1941. L'attestation d'autorisation a disparu avec l'ensemble des biens lors du pillage de l'appartement en 1943.

Guy Hausser a passé son enfance dans sa ville natale où sa soeur cadette, Huguette, est née le 25 mai 1918. Il a terminé ses études secondaires à Rouen en obtenant le baccalauréat D mathématiques le 29 octobre 1929 (Faculté des Sciences de Caen), le certificat d'études physiques, chimiques et naturelles (P.C.N.) le 21 juin 1930 à l'Ecole préparatoire à l'enseignement supérieur des Sciences et des Lettres à Rouen ; il valide 12 inscriptions entre le 8 novembre 1930 et le 3 juillet 1933 à Caen, puis à Rennes (Dossier universitaire 6301D, Centre des Archives contemporaines à Fontainebleau). Puis il se rend à Paris auprès de Balthazard pour étudier la médecine légale et en même temps il suit les conférences de Sézary, un dermatologue, il assiste aux présentations de Claude et Cellier à Sainte-Anne, il fréquente le service de Brideau, un obstétricien (l'un des derniers articles d'Hausser concerne la nouvelle loi sur l'avortement). Il obtient le Diplôme de Médecine Légale et de Psychiatrie Criminelle de la Faculté de Médecine de Paris, le Diplôme de Police Scientifique de l'Institut de Criminologie, un Certificat de

* Comité de lecture du 22 février 2003 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 15 place de la République, 59130 Lambersart.

Chimie Générale à la Faculté des Sciences et deux Certificats de licence de droit. Ainsi Hausser avait balisé le terrain qu'il entendait explorer en complétant systématiquement ses compétences dans ce domaine.

Après avoir passé les "Cliniques" entre le 16 octobre et le 27 novembre 1935, il soutient le 3 avril 1936 sa thèse (médaille d'argent, prix de thèse) (13) sur les accidents du travail devant un jury présidé par le Professeur Balthazard, assisté de Piedelièvre et Duvoir, agrégés. Il s'agit de la révision, possible pendant 3 ans, des lésions, des douleurs et du préjudice esthétique causés par un accident, en prouvant la filiation entre l'accident et l'aggravation, même si l'accident a occasionnellement aggravé ou révélé une tare physiologique, et, sans diminuer l'indemnisation si le blessé a bénéficié d'une réadaptation ou s'il a refusé une intervention chirurgicale, fût-elle bénigne, susceptible de réduire l'incapacité. Dans cette thèse médico-légale mais où le côté légal, juridique, jurisprudentiel domine, le problème de l'imputabilité de l'accident dans l'évolution est la partie la plus médicale. L'intérêt de cette thèse est confirmé par les analyses qu'en ont données Ravina dans "*La Presse médicale*" et Balthazard dans les "*Annales de Médecine légale*". Dès 1935, avant sa thèse et jusqu'à la fin, il s'est intéressé au problème de l'alcool au volant, préconisant la mesure du taux d'alcool dans le sang des conducteurs et aussi des victimes et il a proposé d'y associer des mesures psychotechniques destinées à évaluer le style des réactions en fonction des types, flegmatique et coléreux (14). En 1940 encore, il insistait sur l'influence inattendue des petites doses et faisait connaître les travaux américains sur le dosage d'alcool dans l'air expiré.

Comme préparateur du cours de Médecine légale, Hausser a étudié les problèmes classiques de cette discipline avec un intérêt particulier pour les accidents du travail (13, 22, 29) et les maladies professionnelles (1, 9, 19, 21, 28, 30, 31, 32, 35, 37, 46), il a participé à quelques communications sur ces sujets. Il s'agissait souvent de questions de balistique (8, 43, 44), du repérage du trajet d'un projectile d'après les orifices d'entrée et de sortie (parfois difficiles à retrouver), de l'examen des lésions entre les deux et de la compatibilité des observations avec un acte suicidaire. C'est l'un des problèmes principaux de la médecine légale judiciaire. Il a signé avec L. Derobert, un ouvrage très important, préfacé par le doyen Balthazard, "*La Pratique Médico-Légale*" (5) paru chez Doin en 1938. C'est un livre très clair, très pratique, qui a servi à des générations de médecins légistes et même à des praticiens non spécialisés qui peuvent être requis à tout instant. De plus, il a imaginé des instruments pour faciliter les autopsies, un appareil pour la contention crânienne et un appareil pour la section des reins (24). Non seulement il observe et se documente mais il imagine et il agit, c'est un véritable créateur, qualité confirmée par ses entreprises et ses réalisations de l'année 1938, probablement la plus féconde de sa trop courte carrière. En 1938 il crée l'"Institut d'étude et de prévention des maladies professionnelles", il fonde une revue, "*les Archives des maladies professionnelles*" et, lui qui a soutenu sa thèse il y a peu d'années, il inspire quelques thèses sur les maladies professionnelles, la médecine du travail et la réadaptation (Dervaux (6),-J-CI. Lévy, Benguigui (3), Pozzi (46), Leroux (40)...). Ses collaborateurs, Arnoldson et Molitor (36, 37, 38) obtiennent le diplôme de l'Institut d'Hygiène professionnelle et de Médecine du travail de la Faculté de Paris, aux rangs 1 et 24.

L'Institut d'Etude et de Prévention des maladies professionnelles est installé au 6 de la rue de la Douane, dans le 10^{ème} arrondissement, devenue rue Léon-Jouhaux. Au numéro 6 de cette rue rien n'indique extérieurement qu'il y ait eu, un jour, un Institut médical. A plusieurs reprises, Balthazard insiste sur les liens de Hausser avec les syndicats. Cela n'empêchait pas Hausser de reprocher aux syndicats de s'intéresser plus aux conflits sociaux qu'aux conditions sanitaires du travail. Néanmoins, il a été, comme l'écrit Balthazard (1, 2), "largement subventionné par la C.G.T.". L'Institut comprenait un dispensaire de consultations, un laboratoire et une bibliothèque rassemblant une documentation considérable. A la fermeture c'est l'Institut de médecine légale qui a "hérité du matériel et des documents". Dans les "*Archives des maladies professionnelles*" Hausser signale que toutes les revues et tous les livres analysés peuvent être consultés à l'Institut. Ces documents sont très variés, avec les revues généralistes (le JAMA par exemple) et, surtout, dans le domaine spécifique de l'Institut, on peut citer : "*Le Journal des Usines, Droit ouvrier, L'Usine, La Médecine du Travail, Le Médecin d'Usine, Hygiène sociale, Public Health ...*". Le caractère pragmatique de Hausser l'incite à évaluer rapidement les résultats obtenus à l'Institut, en particulier dans le dépistage des deux grands fléaux pour la région parisienne, le benzolisme (11, 31, 38) et le saturnisme (42) (en banlieue dans la construction automobile). C'est dans cet Institut qu'ont été élaborées certaines thèses, inspirées et surveillées par Hausser, ainsi que la rédaction d'un petit livre, format de poche, intitulé "*Les maladies professionnelles, conseils pratiques, législation et barème d'évaluation*" (2 f 50, en vente à l'Institut) (26). Le succès de ce petit livre est prouvé par la liquidation de la première édition, épuisée en quelques semaines. J'ai pu consulter la 2^{ème} édition, 1939 (20^{ème} mille). Le chapitre VI a été écrit en collaboration avec Henri Desoille, ce n'était pas leur premier travail en commun.

En 1938, donc, il fonde les "*Archives des maladies professionnelles, d'hygiène et de toxicologie industrielles*" dont il sera le secrétaire général, autant dire le rédacteur en chef. Son nom sera chassé de la 2^{ème} page de couverture, en 1941, par l'application zélée des lois anti-juives de Vichy et remplacé par "Balthazard, rédacteur en chef" dans le mouvement d'"aryanisation" de la presse médicale imposée par le Commissariat Général aux Questions Juives. Dans son intervention lors du professorat de Duvoir, Balthazard cite quelques collaborateurs, Hausser n'est pas mentionné, pas plus que dans la réponse de Duvoir (13 octobre 1941). C'est Hausser qui avait eu l'idée de cette revue et qui en a le plus supporté le poids, il en a été le "fondateur" et l'"animateur". Il n'avait pas encore eu d'expérience éditoriale, mais il avait parfaitement compris que pour être vivace et satisfaire largement la curiosité de lecteurs, une revue doit rassembler des papiers, mémoires et communications de valeur sur les sujets de son champ de compétence, mais aussi informer sur ce qui se fait ailleurs, collecter la plus grande quantité d'informations sous le plus petit volume par des analyses d'articles et de livres. Malheureusement l'analyse n'est parfois que la pièce d'état-civil annonçant la parution et la paternité d'un article. Les analyses de Hausser étaient denses, substantielles, elles pouvaient presque dispenser de la lecture de l'original. La richesse de ses analyses témoigne de son désir de disséminer les connaissances. Hausser n'était pas seulement un clinicien, un homme de laboratoire et de bibliothèque, il était aussi un homme de communication, favorisé par son charme personnel, un organisateur, un animateur. Ainsi il avait été secrétaire général des *Journées internationales de pathologie et*

d'organisation du travail, en juin 1937 et en mai 1939, à Paris, qui connurent un grand succès. Et, déjà en 1938, il avait été membre du Comité français pour le Congrès de Francfort-sur-le-Main (26-30 septembre 1938), secrétaire chargé de la coordination et de la correspondance, après avoir assisté du 29 août au 10 septembre, en tant qu'observateur à la 2^{ème} *Conférence internationale de la silicose* à Genève. Non seulement il veille au bon déroulement des réunions, mais il apporte sa contribution, ainsi, en 1939, il publie avec Assouly sur les lésions cutanées du duralumin et avec Assouly et Bernard, sur les renseignements fournis par les statistiques de déclarations des maladies professionnelles. L'essentiel de son effort est centré sur la prévention de la pathologie du travail, mais il n'oublie pas les loisirs et il publie une étude sur l'hygiène sportive (15). Lui, qui analysait rarement des textes allemands, il fait appel, ici, au volume des rapports et communications du 2^{ème} *Congrès international des médecins du sport*, tenu à Berlin en 1936, préludant aux Jeux Olympiques. Il faut rappeler qu'à l'époque, le gouvernement de Front Populaire avait créé un Ministère des Loisirs et des Sports, occupé par Léo Lagrange, ministre socialiste (tué à l'ennemi en 1940), la dénomination "loisirs" avait fait dénigrer ceux qui pensent plus aux droits qu'aux devoirs et plus aux loisirs qu'au travail ; c'est un thème toujours vivace dans certains milieux. Hausser, lui-même vrai "bourreau" de travail ne méprisait pas les loisirs et les sports (15) comme plaisirs et pour l'entretien de la santé et non comme compétition. Les maladies professionnelles qu'il avait étudiées étaient essentiellement contractées en milieu industriel, mais, comme toujours, Hausser, après avoir approfondi un domaine, étend progressivement ses investigations et, dans sa séance du 9 décembre 1941, l'Académie nationale de médecine lui décerne le prix Fournier (partagé avec Melle Aldou-Lemaire et Heim de Balzac) pour une étude sur "*La pathologie du travail et les professions agricoles*". Dans ce travail il reprend et complète les données qu'il avait apportées pour la thèse de Dervaux (6). Le texte est conservé à la Bibliothèque de l'Académie de Médecine (34). Il faut saluer le courage des membres de l'Académie de Médecine qui ont osé distinguer et récompenser le travail de Hausser en pleine Occupation. Si l'on survole le panorama de la carrière d'Hausser, on constate qu'il a été clinicien, médecin légiste, spécialiste de santé publique (20) et juriste. Il faut ajouter que, dans ce domaine, il a été fortement aidé par son épouse (4), avocate, très érudite en droit et jurisprudence du travail. A 27 ans, il a, déjà, derrière lui, une liste respectable de travaux, tout semble lui sourire, mais vint la guerre.

En 1940, Hausser est mobilisé comme médecin-auxiliaire, puis il est nommé médecin-chef des groupements de travailleurs étrangers du front des Flandres, en mai. En 1940, beaucoup de travailleurs volontaires ont été tués ou blessés. Quand la tenaille s'est refermée sur Dunkerque, certains ont été évacués avec leur médecin ; Hausser, sollicité dans ce sens, aurait pu les accompagner, mais il a refusé ce qu'il considérait comme une désertion, il est resté avec les blessés intransportables et a été capturé le 4 juin. La Croix de Guerre et une citation lui ont été décernées. Le 16 octobre il est mis en congé provisoire et il reprend ses activités de chef de laboratoire à la Faculté. Compte tenu du statut des Juifs promulgué par Vichy le 3 octobre 1940, dont l'article 2 leur interdit les fonctions de Professeurs, Chefs de travaux..., des dérogations (art. 8) sont nécessaires pour continuer les activités, elles sont conférées pour des services rendus exceptionnels ou des décorations (Croix de guerre...). Le 22 mars 1942 "il fut arrêté -écrit Balthazard- sans autre raison que sa qualité d'israélite et ses relations avec les

syndicats ouvriers” (1) (2). Hausser était juif, il était proche des syndicats, et aussi des politiques. Il faisait partie de la “*Commission d’Hygiène industrielle*” au Ministère du Travail. Ce Ministère lui avait confié diverses missions en URSS en 1936, au B.I.T. à Genève en 1938, en Angleterre en 1939. Il se savait en danger, ses amis étaient inquiets et s’efforçaient de le convaincre de rejoindre les forces françaises de l’extérieur. Dans sa leçon inaugurale (7), en 1949, Henri Desoille qui avait également été déporté, écrit, parlant de Balthazard : “*Vraiment, vos élèves étaient à une fière école : Derobert, Szumlanski, Mellisinos et notre pauvre Hausser. Nous savions ce dernier particulièrement menacé, je le suppliais de rejoindre les Forces Françaises Libres, il répondait qu’il ne voulait pas paraître déserteur. Je l’ai conduit chez vous ; vous étiez un des rares auquel nous osions nous confier. Vous vous rappelez cette conversation dramatique. Certes, parfois le devoir est avant tout de vivre pour continuer la lutte. Réserver l’avenir en préparant la revanche n’est pas déserteur – on en pourrait donner des exemples célèbres –. Vous aviez fini par le convaincre. Hélas, la liaison avec Londres fut, à ce moment-là, coupée*”. Quelques jours après, le 23 mars 1942, il fut arrêté, en plein travail, par des policiers français et remis aux Allemands. Il a fait partie du convoi du 27 mars 1942, le premier convoi parti de France. Entre son arrestation et sa déportation 4 jours après, il aurait été, d’après certains témoignages, interné à Compiègne, le “camp de la mort lente” selon l’expression de Jean-Jacques Bernard, un fils de Tristan, qui y fut détenu un certain temps, ou, d’après d’autres, directement dirigé sur Drancy d’où ce convoi est parti. Sur la liste des décès, ce convoi est intitulé “convoi parti de Compiègne-Drancy”. Le convoi de 1112 personnes démarre de la gare du Bourget-Drancy le 27 mars 1942 à 17 heures. Il est essentiellement composé par des gens raflés au cours des “actions” du 20 août et du 11 décembre 1941. L’arrestation de Hausser était une expédition “ad hominem”. Toutes ces opérations ont été accomplies par la police française. Ce convoi a plusieurs particularités. D’abord, il n’y a que des hommes adultes, le plus jeune n’a pas tout à fait 18 ans, il n’y a ni femmes, ni enfants. Les partants pouvaient donc supposer qu’on les envoyait derrière le front de l’Est pour travailler et Guy Hausser, ancien médecin des groupements de travailleurs sur le front des Flandres, pouvait, plus que tout autre, formuler cette hypothèse. Une autre caractéristique, c’est que le convoi était formé par des wagons de voyageurs de 3ème classe, donc avec une place assise pour chacun, un espace personnel et, surtout, la possibilité d’accès aux sanitaires. Alors que tous les convois suivants seront formés par quelques wagons de voyageurs pour la troupe et les chiens et de wagons à bestiaux pour les déportés, sans paille, avec deux seaux, l’un contenant de l’eau, l’autre destiné à recevoir les déjections et qui, rapidement, devenaient insuffisants. Théoriquement, les évasions auraient pu être plus faciles, mais les gardes avaient menacé de fusiller tout le compartiment en cas de tentatives, pourtant une évasion a réussi sans dommage pour personne. Paradoxalement il y a eu plus d’évasions réussies à partir des wagons plombés. Le premier convoi, commandé par le SS-Hauptsturmführer Theodor Dannecker, bien connu à Drancy, est arrivé à Auschwitz environ 3 jours après, c’était le délai moyen de la plupart des transports. Autre particularité, il n’y a pas eu de “sélection” à l’entrée. Tous ceux qui étaient vivants sont entrés dans le camp et ils ont reçu les matricules 27.533 à 28.644, Guy Hausser était le matricule 28.380. Dans les 5 premiers mois, 91,6 % des déportés avaient péri, Hausser a tenu 3 mois, presque. On ne connaît pas avec certitude les circonstances de sa mort. D’abord la date : d’après l’extrait d’acte de naissance,

Hausser a été déclaré mort en septembre 1943, par jugement du Tribunal Civil de la Seine, en date du 23 décembre 1948. D'après un témoignage recueilli par Balthazard (2), de la bouche de Lévine, seul rescapé des 15 médecins du convoi, Hausser aurait été assassiné en août 1942. L'ennui c'est qu'il n'y a pas, sur la liste des partants de Lévine (avec un "e") susceptible d'avoir été médecin, le seul qui figure ainsi orthographié était né en 1923, il avait 19 ans ; il y a un Levin (sans "e") plus âgé, mais il ne figure pas sur la liste des survivants. Par chance, grâce au Centre de Documentation Juive Contemporaine et à son archiviste, Mme Sarah Mimoun (que je remercie), j'ai pu voir une liste de partants sur laquelle figure Guy Hausser. Il n'y a pas de doute, sa date de naissance y figure, de même que son adresse à Paris, au moment de son arrestation, 5 Boulevard Saint-Michel. Or, Hausser avait été reçu comme membre associé parisien de la Société de Médecine légale et comme la plupart des revues de Sociétés, les "*Annales de Médecine légale*" publiaient, une fois par an, la liste des membres avec leur adresse, dans le cas particulier le 5 Boulevard Saint-Michel, nous avons même le numéro de téléphone (Odéon 42-65). Toujours grâce au Centre de Documentation Juive Contemporaine, j'ai vu des fragments du registre des décès édités par le Musée d'Etat d'Auschwitz-Birkenau. On y trouve la mention du décès de Hausser (avec un seul "s") Guy Israel. Le 2ème prénom ne figure pas sur l'extrait de naissance, mais ce n'est qu'un extrait, d'autre part, quand le nom et/ou le prénom ne sonnaient pas assez "juifs", les Allemands ajoutaient Israel. Peu importe, c'est sûrement de lui qu'il s'agit parce que la date de naissance est bien la sienne. D'après ce document, il est mort le 21-6-42. Son père Georges, né le 20-05-1879 à Paris et sa soeur Huguette, née le 25-05-1918 à Rouen, déportés dans le convoi n° 48 du 13 février 1943, n'ont pas survécu. D'après un témoignage transmis par Balthazard qui le tenait d'un camarade de captivité, Hausser, atteint d'une suppuration au pied et inapte à tout travail, a été envoyé à la chambre à gaz.

Au moment où les survivants et les témoins sont de plus en plus rares, il m'a paru nécessaire que ceux qui le peuvent essayent d'ériger un tombeau au moins à l'un de ceux qui, perdus dans la nuit et le brouillard, n'ont pas eu de sépulture. C'était aussi, pour tous, le projet de la Faculté de Médecine de Paris en fixant, près de l'entrée du grand amphithéâtre, une plaque commémorative sur laquelle figure le nom de Guy Hausser.

NOTES

Abréviations

AMP : Archives des Maladies Professionnelles

AML: Annales de Médecine Légale

PM : La Presse Médicale

(1) BALTHAZARD V. - Nécrologie de Guy Hausser. *AMP*, t. VI, 1944-1945, n° 7, pp. 349-350.

(2) BALTHAZARD V. - Mort du Docteur Guy Hausser. *AML*, 1945, p. 134.

(3) BENGUIGUI M. - Le travail dans les cimetières. Essai sur la pathologie des fossoyeurs. *Thèse, Paris*, 1939, n° 155.

- (4) BERNHEIM-HAUSSE C. - HAUSSE G.- Réparation des MP, non indemnisées par la Loi de 1919. *AML*, 1939, p. 251.
- (5) DEROBERT L., HAUSSE G. - *La pratique médico-légale*. Doin, 1938.
- (6) DERVAUX René. - La pathologie professionnelle des travailleurs agricoles. Revue générale et essai bibliographique. *Thèse, Paris*, 1939, n° 348.
- (7) DESOILLE Henri. - Leçon inaugurale. *La Semaine des Hôpitaux*, 25ème année, n° 34, 6 mai 1949.
- (8) DESOILLE H. HAUSSE G. - Sens de pénétration d'une balle déterminé par l'examen d'une côte. *AML*, 1939,486.
- (9) DUVOIR M., HAUSSE G. - Céramique et ciments. *AMP*, 1939, t. 2, mars-avril 1939, p. 117.
- (10) DUVOIR M, HAUSSE G. - La législation nouvelle de l'avortement. *PM*, 1940, p. 995.
- (11) DUVOIR M., HAUSSE G. - Le dépistage de l'intoxication benzolique. *PM*, 1941, p. 1258.
- (12) HAUSSE G. - Les prises de sang chez les automobilistes ayant participé à un accident. *PM*, 11/12/1935, p. 2017.
- (13) HAUSSE G. - Le Médecin-Expert et la révision en matière d'accidents du travail (Loi du 9 avril 1919). Impr. Wolf, 13 rue de la Pie, Rouen. *Thèse, Paris*, 1936, n° 240.
- (14) HAUSSE G. - Les dosages d'alcool éthylique dans le sang. *PM*, 1937, p. 522.
- (15) HAUSSE G. - La médecine et les sports. *PM*, 1937, p. 849.
- (16) HAUSSE G. - L'élimination industrielle de l'oxyde de carbone du gaz de ville. *AML*, 1937, p. 1139.
- (17) HAUSSE G. - Présentation d'un appareil de contention crânienne pour les autopsies. *AML*, 1937,p.228.
- (18) HAUSSE G. - L'ingestion d'alcool et la conduite des automobiles. *PM*, 1937, p. 1350.
- (19) HAUSSE G. - La lutte contre les maladies professionnelles. Résultats d'un trimestre à l'Institut d'étude et de prévention des MP. *AML*, 1938, p. 312.
- (20) HAUSSE G. - La distribution de lait peut-elle prévenir les maladies professionnelles. *AMP*, 1938, t. 1, p. 34.
- (21) HAUSSE G. - La protection médicale du travail en France. *Rass. Méd. Industr.*, t. 9, n° 2, juin 1938, pp. 187-194.
- (22) HAUSSE G. - Les médecins et la nouvelle loi sur les accidents du travail. *Le Concours Médical*, n° 40, 2-10-1938.
- (23) HAUSSE G. - La loi du 1er juillet 1938. *Supplément à PM*, 31/12/1938.
- (24) HAUSSE G. - Présentation d'un appareil pour section des reins au cours d'autopsies. *AML*, 1938, p.671.
- (25) HAUSSE G. - Les dermatoses professionnelles dues aux huiles de graissage. *PM*, 1938, 2951.
- (26) HAUSSE G. - *Les maladies professionnelles*. 2ème éd., 1939.
- (27) HAUSSE G. - Les dermatoses professionnelles aux USA. *PM*, 1939, p. 1401.
- (28) HAUSSE G. - Distinction entre accidents du travail et maladies professionnelles dans le cadre de la Loi de 1898 et 1919. *AML*, 1939, p. 183.
- (29) HAUSSE G. - La Loi du 1er juillet 1938 sur les accidents du travail. *AML*, 1939, p. 185, 325, 403,473.
- (30) HAUSSE G. - Les risques professionnels au cours de la fabrication des gaz de combat. *PM*, 1940, p. 22.
- (31) HAUSSE G. - Prévention des intoxications par les benzols. *PM*, 1940, 228.
- (32) HAUSSE G. - Les intoxications professionnelles par la mélinite. *PM*, 1940, p. 663.
- (33) HAUSSE G. - Histoire de pendus. *PM*, 1940, p. 1060.

- (34) HAUSSER G. - La pathologie du travail et les professions agricoles. Bibliothèque de l'Académie Nationale de Médecine, 1941, dact., 104 p.
- (35) HAUSSER G., BERNARD P. - Législation des MP en France, G.B., Allemagne. *AMP*, n° 6, déc. 1938.
- (36) HAUSSER G., MOLITOR P., ARNOLDSON M. - Note relative aux intoxications causées par l'emploi des solvants industriels. Résultats de 482 examens médicaux. *AMP*, n° 6, déc. 1938.
- (37) HAUSSER G., MOLITOR P. - Intoxication professionnelle par le toluène et le xylol dans leur emploi comme solvants. *AMP*, n° 6, déc. 1938.
- (38) HAUSSER G., MOLITOR P., ARNOLDSON M. - le dépistage du benzénisme professionnel, principalement dans l'héliogravure. *AMP*, n° 6, déc. 1938.
- (39) HAUSSER G., TRUFFERT L. - Influence de l'alcool éthylique ingéré. *PM*, 1940, p. 1067.
- (40) LEROUX Paul. - Les lésions cutanées des hydrocarbures et de leurs principaux dérivés. *Thèse, Paris*, 1939, n° 347.
- (41) MOLITOR Paulette-Anne. - Le reclassement social des tuberculeux par leur réadaptation au travail. *Thèse, Paris*, n° 653.
- (42) MOLITOR P., ARNOLDSON M., HAUSSER G. - Le dépistage du saturnisme dans une usine de construction d'automobiles. *AMP*, t. 1, n° 2, mai-juin 1938.
- (43) PIEDELIEVRE R., DESOILLE Henri, HAUSSER G. - Sur un orifice de sortie d'une balle de browning. *AML*, 1936, p. 582.
- (44) PIEDELIEVRE R., DESOILLE H., HAUSSER G. - Orifice d'entrée dentaire d'un projectile. *AML*, 1938, p. 557.
- (45) PIEDELIEVRE R., DESOILLE H., HAUSSER G. - Suicide par éviscération. *AML*, 1937, p. 975.
- (46) POZZI Nevill. - Les maladies professionnelles des arco-soudeurs. *Thèse, Paris*, 1938, n° 668.
- (47) TRUFFERT L. - L'intoxication alcoolique aiguë. *AML*, 1941, t. 1, p. 73.
- (48) TRUFFERT L., HAUSSER G. - L'intoxication alcoolique aiguë. *AML*, 1940.

RÉSUMÉ

Un militant de la lutte contre les maladies professionnelles : Guy Hausser (1912-1942)

Assassiné à Auschwitz à l'âge de 30 ans, Guy Hausser a déjà accompli une œuvre importante dans le domaine de la médecine légale, des maladies professionnelles et de l'hygiène publique. On retrace sa carrière médicale et la fin tragique de sa vie.

SUMMARY

A Militant of the Struggle Against Occupational Diseases.

The author calls back the medical career and the tragic end of Hausser's brief life in Auschwitz at the age of 30 years. Beforehand Guy Hausser had achieved a significant work in the fields of forensic medicine, occupational diseases and public health.

Translation : C. Gaudiot.

Quelques écrivains-médecins français de la première moitié du XXème siècle Romanciers, essayistes, critiques d'art et littéraires, philosophes de 1900 à 1950 *

par Louis-Paul FISCHER **

Nous nous arrêtons à 1950 et donc nous ne citons pas certains grands écrivains comme le très grand Jean Reverzy, prix Renaudot pour *Le Passage* (auteur de *Place des Angoisses*, *Le Corridor* et *Œuvres complètes* (Flammarion et Actes-Sud) et heureusement célèbre à Lyon par un square qui porte son nom à l'endroit où il a exercé toute sa vie une excellente médecine auprès de son épouse, médecin elle aussi.

I. Il est impossible de citer tous les écrivains médecins. Nous nous limiterons d'abord aux principaux écrivains cités dans les dictionnaires "Petit Robert et Larousse des Noms Propres" en leur adjoignant quelques auteurs qui, pour nous, mériteraient ce même honneur. Le Petit Robert (sauf oubli de notre part) se contente de citer pour cette période quinze écrivains médecins qui sont par ordre alphabétique :

1. BINET Léon, 1891-1971 est cité pour son œuvre de physiologiste, ses travaux sur les procédés de réanimation (transfusions, sérum, etc.) et comme membre de l'Académie des Sciences en 1942. Il est avec Pierre VALLERY-RADOT l'auteur d'un intéressant livre *Médecine et littérature* (Expansion Scientifique, 1965) : (voir note 2).
2. CARREL Alexis, 1873-1944, prix Nobel de Médecine 1912 ; chirurgien vasculaire exceptionnel (premières sutures des petits vaisseaux) ; chirurgie des greffes et cultures cellulaires. Auteur du célèbre *L'homme, cet inconnu* (1930), "ouvrage spiritua-
liste célèbre" selon la définition du Petit Robert. La plupart des livres de Carrel sont posthumes avec, semble-t-il, la main de son épouse : *Réflexions sur la conduite de la vie, jour après jour (1893-1944)* édité chez Plon en 1956 ; *Le Voyage de Lourdes* (Plon, 1958).

* Comité de lecture du 22 février 2003 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Chirurgie orthopédique - Laboratoire d'Anatomie de la Faculté de Médecine Grange Blanche, 8 avenue Rockefeller, 69373 Lyon Cedex 02.

3. CÉLINE Louis Ferdinand DESTOUCHES dit, 1894-1961, célèbre surtout pour son *Voyage au bout de la nuit* (1932), prix Renaudot, et *Mort à crédit* (1936). Après un pamphlet anti-communiste *Mea culpa* (1936), deux pamphlets anti-sémites *Bagatelles pour un massacre* (1937), *l'Ecole des Cadavres* (1938), après son exil en Allemagne et son incarcération au Danemark, il reprend avec le même "lyrisme hale-tant" des romans : *D'un Château l'autre* (1957), *Nord* (1954), *Normance*, le *Pont de Londres*, posthume (1964).
4. CHARCOT Jean, 1867-1936 est connu en littérature pour ses relations d'expéditions dans l'Antarctique et sa carte des régions australes (de l'Archipel Palmer à l'île qui porte son nom) : *Le Pourquoi-Pas ? dans l'Antarctique* (1910) ; *Autour du pôle sud* (1912) ; *La mer du Groenland, croisières du Pourquoi-pas ?* (1929). Alain Ségal et Michel Valentin lui ont consacré une étude passionnante en 2000 : *Une émouvante évocation photographique de Jean Charcot sur les bateaux-pièges de la guerre 1914 -1918* (Hist. des Sc. Méd. 2000, 377-388).
5. CLEMENCEAU Georges, 1841-1929. Après sa thèse de médecine *De la génération des éléments anatomiques* (Baillière, 1865), il exerce la médecine à Montmartre. Chef de la gauche radicale, surnommé le tombeur des ministères. Il est partisan de Dreyfus, fondateur de plusieurs journaux dont *L'homme libre* (1913). Il prend en 1917 la direction du gouvernement et le "tigre" devient le "père de la victoire". Homme de lettres (membre de l'Académie française en 1918) il a écrit sur son ami le peintre Claude Monet, un *Voyage au Sinâï*, un remarquable *Démosthène* (1926), *Au soir de la pensée* (1927), *Grandeurs et misères d'une victoire* (posthume, 1930) et une pièce de théâtre en un acte *Le voile du bonheur* (Editions de la Sirène, 1919) qui se déroule à Pékin avec trois mandarins, Clemenceau étant resté toujours passionné à la fois par la Mésopotamie, la Chine, et surtout la Grèce.
6. CLÉRAMBAULT Gaëtan, Gatien de, 1872-1934. Le célèbre psychiatre qui a été pour Lacan "son seul maître en psychiatrie dans l'observation des maladies" était "un génie nomade sur de multiples attentes et d'infinis devenirs" (Elisabeth Renard dans sa thèse de 1942). Le syndrome de Clérambault ou érotomanie est l'illusion délirante d'être aimé : *Erotomanie* (1921) ; *Recherches technologiques sur le Drapé arabe* (1931). Le Petit Robert retient surtout qu'il a formulé la thèse de l'automatisme mental, 1922 dans lequel il voit "la conséquence d'une irritation nerveuse toxique ou infectieuse, provoquant une idéation autonome et automatique, sur laquelle se greffe le délire proprement dit".
7. DUHAMEL Georges, 1884-1966, avec *La vie des Martyrs 1914-1916* (1917) ; *Civilisation* (prix Goncourt, 1918) ; nombreux romans et essais consécutifs : *Vie et aventures de Salavin* (1920-1932) ; *Chronique des Pasquier* (10 volumes, 1933-1945). Membre de l'Académie Française. Bien qu'ayant abandonné la médecine, Duhamel participe à de nombreux congrès, écrit de nombreuses préfaces de livres médicaux et écrit le livre : *Paroles de médecin*.
8. FAURE Elie, 1873-1937, médecin praticien, consulte et monte les étages à Montmartre. Il est aussi embaumeur. Il est le frère du célèbre chirurgien gynécologue, Jean-Louis Faure, cité lui aussi dans le Petit Robert pour ses œuvres chirurgicales : à noter que Jean-Louis Faure a été lui-même un peu écrivain, en particulier en écrivant des livres sur les qualités nécessaires au chirurgien et "l'honneur d'être chi-

urgien”. Ce même Jean-Louis Faure n’était pas ennemi de la publicité puisqu’un bon nombre de ses opérations ont été filmées pour le grand public. (voir note 2). Elie Faure est un homme de gauche, et fait des conférences dans des Universités Libres de quartier. Il est surtout célèbre pour son *Histoire de l’Art* qui est constamment rééditée dans différentes langues. Il a souffert de la première guerre mondiale dont est issu son roman de guerre célèbre : *La Sainte Face*. Il est l’auteur de nombreux essais et en dehors de *Découverte de l’Archipel*, on peut noter plus de quarante titres parmi lesquels nous nous contentons de noter : *La Roue* ; *La Danse sur le feu et l’eau* ; *L’arbre d’Eden* ; *Montaigne et ses trois premiers nés* ; des livres d’art dont : *Vélasquez* et *Corot*. Il fait le tour du monde en 1931 et 1932 avec un livre *Mon périple* avec des chapitres sur les Etats-Unis, le Mexique, le Japon, la Chine, l’Indochine, l’Inde, la Palestine.

9. GHÉON Henri-Léon VANGEON dit Henri, 1875-1944, un des fondateurs de la *Nouvelle Revue Française*, dramaturge : *Le Pauvre sous l’escalier* (1921) ; *Le Noël sur la place* (1935) ; *Le Mystère de la Messe* (1936) ; roman : *La vieille dame des rues* (1930). Les dictionnaires oublient d’indiquer qu’il était médecin, et que la médecine de campagne en Seine-et-Oise l’avait lassé très vite, surtout après sa rencontre avec André Gide avec qui il visite l’Italie en devenant plus immoraliste que Gide lui-même.
10. MONDOR Henri, 1885-1962, célèbre chirurgien parisien, il est l’auteur d’un livre de chirurgie qui fut la bible des chirurgiens : *Traité des diagnostics urgents* (1930) avec le livre *Avortements mortels* (1935). En dehors d’ouvrages remarquables d’histoire de la médecine et de chirurgie, il est cité pour ses œuvres de critique littéraire sur Verlaine, Mallarmé, Valéry, Alain : *Vie de Mallarmé* (1941), *Rimbaud ou le génie impatient* (1953) *Précocité de Valéry* (1957). Il est membre de l’Académie de médecine et de l’Académie Française en 1945 et 1946 (à noter qu’en 1946 trois médecins au moins étaient membres de l’Académie Française : Duhamel, Pasteur Vallery-Radot et Mondor). Il est toujours cité dans les revues de chirurgie pour son *Discours au congrès de chirurgie* (1938) en réponse à celui de Paul Valéry, poète et président de la séance inaugurale. (Voir note 1 et note 2).
11. NICOLLE Charles, 1866-1936, (prix Nobel 1928, Académie des Sciences, 1929) est cité comme collaborateur de Pasteur et directeur de l’Institut Pasteur de Tunis (1903-1936) et pour ses recherches sur la fièvre de Malte et le typhus exanthématique : *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses*. Il faut ajouter *Biologie de l’invention* et *Nouvelles, Contes et Poèmes*.
12. PASTEUR VALLERY-RADOT Louis, 1886-1970. Petit fils de Pasteur, médecin de l’hôpital Broussais, il défend l’humanisme dans la médecine. Il a été médecin sur le front en 1914-18 : *La colline de Lorette 1914-1915* (Plon, 1919). Il a écrit sur Pasteur, sur Roux, Calmette, Charles Nicolle et Vidal et aussi sur *Claude Debussy, souvenirs* ; *Science et humanisme* (1956) avec Léon Bérard, chirurgien cancérologue de Lyon et *Mémoires d’un non-conformiste* (membre de l’Académie de Médecine, 1936 et de l’Académie française, 1944).
13. RICHTER Charles 1850-1935. Physiologiste sur le système nerveux et la chaleur animale ; découverte avec Portier de l’anaphylaxie (1904-1913) ; prix Nobel de Médecine, 1913 et membre de l’Académie des Sciences (1914). “Il s’intéressa par

ailleurs à l'étude des phénomènes occultes et à la métaphysique (phénomènes supra-normaux)" (Petit Robert). Littérature : *Circé*, et *Pour la paix*. Nous reparlons de lui dans le paragraphe IV des écrivains de science-fiction.

14. SCHWEITZER Albert, 1874-1951, théologien puis médecin avec la thèse de médecine sur "*La personnalité de Jésus*" (1913). Devenu médecin au Gabon à Lambaréné, il écrit : *Les grands penseurs de l'Inde* (1936) – *Jean-Sébastien Bach, le musicien poète* (1905) – *Culture et Ethique*. Prix Nobel de la paix, 1952.
15. SEGALÉN Victor, 1879-1919. Thèse de Médecine, 1902 sur un sujet littéraire : *Les cliniciens ès-lettres*. Devenu médecin de marine, il écrit à propos de Tahiti *Les immémoriaux* (1907) désormais ouvrage culte pour Tahiti. – *Stèles* (1912), *Peintures* (1916), *René Leys* et un drame mystique pour Debussy *Orphée-Roi* (posthume). – Œuvre par ailleurs abondante en littérature et en poésie et archéologie.

II. Autres médecins écrivains autour de 1945-1950.

Nous aurions pu ajouter aux quinze médecins-écrivains des dictionnaires Petit Robert et Larousse, des écrivains médecins cités mais à cheval sur 1950, à savoir Jean Delay, André Soubiran et René Leriche (dont les œuvres littéraires ont été publiées surtout après 1950).

Le neurologue Jean DELAY (1907-1987) en dehors d'ouvrages de médecine a écrit les deux tomes de la *Jeunesse d'André Gide* (1956-1957). Je n'ai pas pu retrouver ses livres écrits sous le pseudonyme de Jean Faurel concernant l'hôpital de la Salpêtrière : *Les Hommes sans nom* et *La Cité grise* (Flammarion) et je ne peux donc pas préciser leur date.

De même André SOUBIRAN (1910-1999) a eu un énorme succès après 1950 pour *Les Hommes en Blanc* (quatre volumes de 1949 à 1958). Néanmoins Soubiran doit être présenté à cheval sur ce milieu du XXème siècle : en 1935 sa thèse de médecine est littéraire et porte sur le médecin Avicenne. Chirurgien à la guerre de 1940, il rédige en 1943 *J'étais médecin avec les chars* (préfacé par Georges Duhamel) qui reçoit le prix Renaudot en 1943. (voir note 2).

René LERICHE (1870-1953) de Roanne, formé comme Carrel à l'école d'Antonin Poncet à l'hôtel-Dieu de Lyon, chirurgien "itinérant" entre Lyon, Strasbourg, puis de nouveau Lyon et enfin Paris, est un des médecins à l'origine de l'Ordre des Médecins en 1942 (Ordre réformé après la Libération). Grand chirurgien vasculaire, spécialiste du système nerveux sympathique et de la chirurgie de la douleur *Chirurgie de la douleur* (1937), il a laissé des livres philosophiques et de souvenirs (un peu comme A. Gosset dans *Chirurgie, chirurgiens*, Gallimard, Nrf) qui eurent un immense succès vers 1945-1950 : *Souvenirs de ma vie morte* et *Philosophie de la Chirurgie* (1953). (voir note 2).

III. Nous avons cité et analysé un peu d'autres romanciers ou essayistes, dans notre livre "*Le Bistouri et la Plume*" :

1. ABRAM Paul né en 1883 à Aix-en-Provence avec des romans condamnés pour "mauvaises mœurs" : *L'évolution du mariage* ; *Une femme et des hommes* ; *la Faute de Psyché*.

2. ALLENDY René, 1889-1942, médecin homéopathe, il est un des premiers psychanalystes français : après sa thèse de médecine sur *l'Alchimie et la Médecine* (avec une étude sur Paracelse), il écrit une vingtaine de livres dont *le Symbolisme des Nombres* (1921), *La Table d'Emeraude* (1921), *Capitalisme et Sexualité* (1927), *Le Problème sexuel à l'école* (1942), *Paracelse* et surtout le fameux *Journal d'un médecin malade* (Denoël, 1944) dans les mois précédant sa mort.
3. BABINSKI Joseph, 1857-1932, célèbre neurologue, élève de Charcot. Il a participé à l'élaboration de la pièce de théâtre *Les Détraquées*. Il a eu comme interne suppléant André Breton.
4. CABANES Augustin, 1862-1928. *Légendes et curiosités de l'Histoire - Mœurs intimes du passé - Dans les coulisses de l'histoire - L'hygiène sexuelle ; Les Evadés de la Médecine*. Ce médecin érudit, amateur des maladies ayant touché des personnalités célèbres (Beethoven, Mme Récamier, etc.) offre des ouvrages d'histoire et souvent d'histoire de la médecine illustrés.
5. CAILLEUX Roland né en 1908 à Paris. Ses premières œuvres publiées paraissent après 1939 : *Genès ou la Vie Brève* (1943) ; *Une Lecture* (1948) ; *Les Esprits animaux*. Mais il participa tout en exerçant la médecine, au mouvement surréaliste avec Breton et Crevel.
6. COUVREUR André né en 1865 est un des spécialistes de romans sur la syphilis : *Le Mal nécessaire* (1900) ; *La Source Fatale* (1903) ; *La Force du sang* (1903) ; *Les Mancenilles*.
7. DESANGES Paul DESCHAMPS dit : *Vie de Jaurès* (1924) ; *Elie Faure. Regards sur la vie*. Critique dans la revue *La Forge*.
8. DESCHAVANNES Carlos : *Filles d'Ouessant* ; *Eloge de la Luxure*.
9. DOMINIQUE Pierre, né en 1891 : *Contes désobligeants* (rêves sadiques) ; *Notre Dame de la Sagesse* (hallucinations d'un aliéné).
10. DUPLESSIS DE POUZILHAC Paul, 1882-1958, de Narbonne, thèse de médecine à Montpellier *Les Goncourt et la médecine*. Il a été bien analysé dans notre revue par Etienne Bouday (Hist. des Sciences Méd. 1997, XXXI, n° 3-4, 277-280). Il est l'auteur de romans "d'imagination" : *Les heures tristes* (1910) ; *Les enjôlées* (1911) , deux romans de guerre, *Les Mouettes aux Croix Rouges* (1916) et *L'aile blanche* (1917). Dans *Sigma* (1921) et *La Poignante Agonie* (1924) sont abordés des thèmes médicaux, tandis que le dernier (et le dixième) de ses romans *La cathédrale hantée* (1953) est consacré au Moyen Age de mystère. Médecin à Narbonne, il est l'ami du grand Paul Voivenel de Toulouse (voir paragraphe VI). Dans sa propre revue *Septimanie* qu'il crée en 1923 (et que éditeur-directeur, poète, journaliste, il maintient jusqu'au numéro 192, daté de Noël 1943-avril 1944), il publie de nombreux textes et illustrations.
11. DURTAİN Luc, 1884-1966 (pseudonyme de l'ORL André NEPVEU) : avec des romans *L'Etape nécessaire* (1907) ; *Pégase* (1908) ; *Lise, quarantième étage* (1924) ; et théâtre : *Le donneur de sang* (1928).
12. FIOLE Jean, de Marseille. Il publie : *La crise de l'Humanisme* en 1937, *Journal intime d'un chirurgien* en 1951 et plusieurs autres livres après 1950, dont un remarquable avec sa femme Monique sur l'anesthésie. Nous apprenons par notre ami

Christian Régnier qu'il était le frère de Paul Fiolle, un des écrivains-médecins sur le Front de bataille 1914-1918 : Paul Fiolle a été tué sur ce front, avec un ouvrage posthume : *La Marsouille* (1917) où il raconte les combats meurtriers du 20 août au 7 septembre 1914.

13. LACASSAGNE Alexandre, 1843-1924 de Cahors, ami de Gambetta à Cahors, ancien médecin militaire, professeur de médecine légale à Lyon, membre de la Société Française d'Histoire de la Médecine en 1902 où il est désigné directeur des "*Archives d'anthropologie criminelle*". Il est l'auteur de biographies sur Marat, Robespierre, Dostoïevski. Il mérite de rester en littérature pour son important essai *La verte vieillesse* paru peu avant sa mort, ayant écrit des essais, des nouvelles teintées de philosophie sous le pseudonyme de Djaël.
14. LEVEL Maurice, 1875-1936. Romans et contes : *Les Morts étranges* ; *L'Ombre* ; *Lady Harrington* ; *Mado ou les mille joies du ménage* et théâtre : *Le manteau d'Arlequin*.
15. LOCARD Edmond, 1877-1966, élève à Lyon de Lacassagne, il est également membre de notre Société d'Histoire de la Médecine à sa création en 1902 et il a alors seulement 25 ans ! Il a écrit un *Traité de criminalistique* (1932) en six volumes. Il crée le fameux Musée de Criminologie de Saint-Cyr au Mont d'Or près de Lyon. Président de l'Académie du Merle Blanc il écrit des romans et des nouvelles : *Mystères de Lyon* ; *La malle sanglante de Millery* et surtout *Des contes policiers, Adèle, Contes Apaches*.
16. MÉNÉTRIER P., 1859-1935, auteur de nombreux ouvrages. Il admire beaucoup Paul Valéry. Il est l'auteur d'un *Mon Socrate*. Il paraît avoir été un membre très actif de notre Société.
17. MIREUR Hippolyte, 1841-1914. Théâtre, traduction de *Sophocle*, d'*Œdipe à Colone* et auteur du fameux *Dictionnaire des ventes d'art du XVIIème et XVIIIème siècles* (1911).
18. O'FOLLOWELL Ludovic. *Bicyclette et organes génitaux* (Baillière, 1900) ; *Le Corset* (1907) ; *Le médecin de théâtre* (1923) et surtout *Déshabillez-vous ou soixante ans de la vie d'un médecin* (couronné par l'Académie de Médecine et l'Académie Française, en 1951) ; membre de l'Académie de l'humour avec ses amis Pierre Benoît, Curnonsky et Jean Giraudoux.
19. PETIOT (Marcel), Auxerre 1893-1946 (Médecin assassin). Thèse de médecine à Paris en 1921 : *Contribution à l'étude de la paralysie ascendante aiguë*. En prison, avant son exécution, il écrit *Le Hasard vaincu* (1946) ou comment dominer le hasard en s'affranchissant des règles de la morale.
20. RÉJA (Dr Paul MEUNIER dit Marcel), 1873-1957. *L'art chez les fous. Le Dessin, la Prose, la Poésie* (Mercure de France, 1907). Marcel Réja paraît être le premier à avoir considéré sous un angle artistique les peintures et dessins d'aliénés avant le célèbre aliéniste allemand Prinzhorn dont *l'Art chez les fous* est souvent indiqué à tort comme étant le premier sur ce thème, et qui est l'ouvrage de référence de l'art des aliénés, livre étudié par de nombreux grands artistes comme Max Ernst, Paul Klee, Alfred Kubin. A Villejuif, avec son médecin chef, il a contribué à créer un musée de l'art des aliénés. Il était l'ami du peintre norvégien Edvard Munch et a écrit l'avant-propos pour *Inferno* de Strindberg lors de sa création en France.

21. ROBIN Gil : *Grandeur et servitude médicale ; Hôpital* (1924).
22. ROTHSCHILD Baron Henri de, docteur en médecine, philanthrope et auteur dramatique, soit sous son nom (*La Rampe*) soit sous des pseudonymes dont celui de Charles DESFONTAINES pour les pièces de théâtre *L'Ornière* et *Crésus*. C'est surtout sous le pseudonyme d'André PASCAL qu'Henri de Rothschild a une importante œuvre de théâtre dont essentiellement *Le Caducée* en 1909 et 1910 à l'Odéon (paru en 1921 dans *la Petite Illustration*).
23. VALET (Paul) (pseudonyme de Georges SCHWARTZ) né à Moscou en 1905 et mort à Vitry en 1987 avec des livres de poèmes dont le plus fameux *Les Poings sur les I* (paru en 1955). Il a été un résistant pendant la guerre en Haute Loire...
24. VALLERY-RADOT (Pierre). Voir paragraphe I à Léon BINET.
25. VOIVENEL Paul. Voir paragraphe VI et voir note 2.

IV. Les médecins-écrivains auteurs de livres de science- fiction.

Trois auteurs déjà cités (Duhamel, Luc Durtain et Charles Richet sous le pseudonyme de Charles Epeyre) ont écrit des romans de science-fiction.

Nous pouvons ajouter quelques autres écrivains médecins, mais nous en oublions certainement :

1. BERGER Eugène dit Cyrille BERGER, 1875-1925 : *L'adversaire inconnu* (1922).
2. DROUIN Henri, chercheur à l'hôpital Broca : *L'île des vertus* (1925) ; *L'ascension de Diafoirus*.
3. GREEF Etienne de, dit Stéphane HAUTEM, auteur belge : *Journal d'un Homo Citroënsis K 228 bis*.
4. MARCERON M. : *Tréponème* (1931).
5. RODIER Antoine : *L'Avion sous-marin* (1928).
6. VIGUIER (L.) : *L'extraordinaire prophétie du moine Hermann*.
7. ROCHARD : *La guerre microbienne*.
8. GRAUX Lucien : *Rincarné* (1920).
9. LEPRINCE Albert : *Le secret de Bouddha* (1943).

Il est certain que la science fiction, intéresse un grand nombre de médecins : il suffit d'évoquer le président du G.E.M. (Groupement des Ecrivains Médecins) le chirurgien Jean-Pierre Goirand, qui en littérature sous le pseudonyme de Jean-Pierre Garen a écrit plus de vingt romans de science-fiction dont une douzaine sont disponibles actuellement dans la collection Fleuve Noir.

V. Les grands critiques littéraires médecins.

Nous ajoutons à ces romanciers ou essayistes au moins quatre grands critiques littéraires (autres que Delay avec André Gide et Mondor avec Mallarmé). Ce sont Armingaud, Dumesnil, Martineau et Witkowski.

ARMINGAUD est indiqué comme “le spécialiste de Montaigne” : *Montaigne pamphlétaire ; L'énigme de Contr'un* (1910).

DUMESNIL René, spécialiste de Flaubert et de Maupassant, est l'auteur de nombreux livres sur Mozart, Richard Wagner et de livres importants : *Histoire du théâtre lyrique ; Histoire de la Musique ; et Histoire de la Médecine* (éditions Plon, la plupart parus avant 1950).

MARTINEAU Henri est l'auteur de plusieurs livres sur Stendhal.

WITKOWSKI (Docteur) est intéressant pour *Les médecins au théâtre : de l'Antiquité au XVIIIème siècle* (Maloine éditeur, 1905, 566 p.).

VI. Des romans ou récits de médecins ont été suscités par la guerre 1914 - 1918.

Nous voulons parler du livre unique (plus rarement deux livres) que plusieurs médecins engagés sur le Front de Bataille ont écrit pendant la guerre 1914-1918, ou un peu plus tard, livres bien analysés par S. Deleporte : *Le Corps des Morts dans le témoignage médical*, dans la revue de *Médecine des Armées* en 1999 : ce sont L. Barois, Max Deauville, P. Delaunay, Maurice Lucien Laby, Emile Poiteau, Gaston Top, E. Tulasme – et pour le front d'Orient J. Vassal (*Dardanelles, Serbie, Salonique* - Plon 1916).

Parmi les auteurs déjà cités, il y a Céline, Elie Faure (*La Sainte Face*), Louis Pasteur Vallery-Radot (*La colline de Lorette* - Plon 1919), et Paul Fiolle *La Marsouille*, (1917) (voir à Jean Fiolle), et Duplessis de Pouzilhac (*Les Mouettes aux Croix Rouges*, 1916 et *L'Aile blanche*, 1917).

Il faut ajouter VOIVENEL (Paul), né en 1880, bien analysé dans notre revue par Cécile Lestrade et L.F. Gayral en 2000 (p. 343-348) : Voivenel a analysé les répercussions psychiatriques sur des blessés de cette grande guerre de 14-18.

VII. Parmi les médecins écrivains d'origine étrangère ayant séjourné en France, certains ont écrit dans leur langue natale et parfois en français,

Nous pouvons citer au moins trois médecins : Axel Munthe, Ernst Weiss, et Max Nordau.

Axel MUNTHE (1857-1949) a été à Paris l'élève de Jean-Martin Charcot, puis a eu une clientèle fortunée à Paris. Il a suscité la colère d'écrivains français avec *Le livre de San Michele* (1929) où, dans la première édition, il dénonce l'attitude d'amuseur et “d'illusionniste” de Jean-Martin Charcot. Dans *Croix Rouge et Croix de Fer* (1916) ce Suédois devenu “le médecin chic de Paris” de 1880 à 1890, se montre anti-germanique.

Ernst WEISS (1882-1940), surnommé quelquefois le “Dostoïevski allemand”, avec le fameux *Le témoin oculaire* (sur Hitler, blessé en 1914-18 et *aveugle psychique*) est l'auteur de livres majeurs *Georg Letham, médecin et meurtrier ; L'épreuve du feu*. Ernst Weiss qui avait quitté l'Allemagne dès les premiers jours des proclamations nazies s'est suicidé dans une chambre d'hôtel à Paris. Le premier roman de ce chirurgien qui, selon Thomas Mann écrivait “avec soin comme il disséquait et opérait”, *La Galère* (1911) n'est toujours pas traduit en français. *La Galère* est analysée par Kafka dans son *Journal* le 9 décembre 1913. *La Galère* décrit un radiologue meurtrier et artiste...

Max NORDAU (pseudonyme de Max Simon SÜDFELD) médecin hongrois, a prolongé les théories des psychiatres français sur la dégénérescence au XIX^{ème} siècle, avec notamment le livre *Dégénérescence*. Il est l'auteur de nombreux livres et de *Contes pour enfants (Contes pour Maxa)* apparemment écrits en français et publiés à Paris dans le quartier du Marais. Max Nordau, fils de rabbin hongrois, apatride en 1914-18, se réfugia en Espagne puis eut une fin triste et tragique à Londres et à Paris.

VIII. N'oublions pas de citer pour cette période de 1900 – 1950, quelques anciens étudiants en médecine devenus grands écrivains.

Ce sont Paul Bourget, Léon Daudet, Louis Aragon et André Breton, Armand Salacrou.

Paul BOURGET, 1852-1935 avec *Un divorce* (1934), *Nos actes nous suivent* (1927).

Léon DAUDET (1867-1942) avec *Les Morticoles* (1894), mais la plupart de ses livres parus après 1900 : *La lutte* ; *Roman d'une guérison* (1907) ; *L'Hérédé, Souvenirs de 1880 à 1905* (4 séries), avec la description de nombreux médecins.

Louis ARAGON et André BRETON sont les créateurs du mouvement surréaliste en 1924. André Breton, ancien interne suppléant du grand neurologue Babinski, dans *Nadja*, a dit tout le mal qu'il pensait de certains établissements psychiatriques pour les pauvres, pour ceux qui ne pouvaient pas s'offrir des Maisons de Santé pour riches comparables à celles des fameux docteurs Blanche au XIX^{ème} siècle.

Armand SALACROU (1889-1989), externe des hôpitaux de Paris, abandonne la médecine pour réussir une licence de littérature, puis se consacrer au théâtre, œuvre souvent pessimiste : *Une femme libre* (1930), (avec un énorme succès) ; *L'inconnue d'Arras* (1935), *Les Frénétiques* (1935) ; *Les Invités du Bon Dieu* (1953).

IX. Sur le plan des distinctions littéraires pour cette période :

Nous ne pouvons pas toutes les citer. Quatre écrivains médecins sont membres de l'Académie Française : Georges Duhamel, Louis Pasteur Vallery-Radot, Henri Mondor et Jean Delay. Nous pouvons ajouter un cinquième Académicien, Etienne Wolff (1904-1996) biologiste et auteur d'ouvrages de tératologie et de cancérologie : *La Science des Monstres* est un livre scientifique intéressant qui peut être classé parmi les livres susceptibles d'intéresser un grand public éclairé.

Le prix Goncourt 1918 est décerné à Georges Duhamel pour *Civilisation* (2).

Le prix Renaudot 1932 est décerné à Céline pour *Voyage au bout de la nuit* alors que Céline espérait bien obtenir le Goncourt. André Soubiran, en 1943, a le même prix Renaudot pour *J'étais médecin avec les chars*, (Prix qu'obtiendra après 1950 le grand écrivain lyonnais Jean Reverzy pour *Le Passage*).

Nous ne pouvons pas citer toutes ces distinctions, mais nous ne résistons pas au plaisir de citer le Docteur Ludovic O'Followell, prix de l'Académie Française, pour son œuvre abondante et son livre au titre évocateur : *Déshabillez-vous ou soixante ans de la vie d'un médecin*.

X. Le médecin peut-il devenir un véritable homme de lettres ?

Martin WINCKLER (docteur Marc ZAFFRAN dit), auteur de livres remarquables : *La Vacation*, 1989 ; *La maladie de Sachs* (prix Inter, 1998) écrit dans *En soignant, en écrivant* (Indigène éditeurs 2000) : “Médecin, écrivain. Ecrivain, médecin... peut-on être les deux à la fois ? ... Dans notre imaginaire, ni l’un ni l’autre ne souffrent la médiocrité... Soigner, c’est s’occuper de l’autre. Ecrire, c’est se préoccuper de soi. Pour soigner, il faut laisser sa porte ouverte, répondre au moindre appel, accepter de ne pas dormir et de rouler toute la nuit...”.

Ceci est vrai pour le médecin de campagne (dans la Mayenne ou dans la Sarthe où je crois exerçait Martin Winckler ?), pour mon père médecin seul et isolé en Haute-Loire. Mais l’exemple d’écrivains indiqués dans le Dictionnaire Petit Robert, écrivains et restés toute leur vie médecins, donne à réfléchir. Certains ont travaillé toute leur vie surtout à des heures déterminées dans leurs hôpitaux ou dans leurs laboratoires : Binet, Carrel, Nicolle, Pasteur Vallery-Radot, Leriche ; le chirurgien Mondor avait à se lever la nuit pour les urgences qu’il a d’ailleurs si bien illustrées. Céline, Elie Faure, Segalen et Schweitzer ont exercé la médecine tout en écrivant et en ayant souvent une activité artistique (pour Schweitzer activité de théologien, de musicien et d’organiste).

Seuls quatre écrivains médecins cités dans le Petit Robert ont arrêté totalement la médecine : Jean Charcot, Clemenceau, Duhamel et Henri Ghéon

A la fin du XIX^{ème} siècle, le plus grand écrivain médecin pour nous est Anton Tchekhov qui a exercé la médecine et a écrit toute sa vie en étant en plus tuberculeux : “La médecine est mon épouse, la littérature ma maîtresse. Quand l’une m’ennuie, je couche avec l’autre”. Tchekhov souligne que l’argent en exerçant la médecine lui a permis de vivre et d’écrire.

Dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, on peut citer quatre exemples remarquables : le psychiatre portugais Lobo Antunès et le chirurgien Gilbert Schlogel qui a exercé la chirurgie et qui a une œuvre littéraire remarquable ; et deux grands médecins lyonnais praticiens et excellents écrivains toute leur vie professionnelle médicale : Jean Reverzy né en 1915 (dont nous parlons au début de notre propos), médecin au quartier Sans Souci à Lyon et Jacques Chauviré, né aussi en 1915, ami de Reverzy et de Camus, et auteur de romans remarquables édités à la Nrf.

XI. Quels sont parmi ces écrivains médecins ceux qui sont réédités ou ceux à qui sont consacrés des études biographiques ou littéraires ?

Nous ne parlons pas ici de ceux auxquels sont consacrés des articles dans des revues scientifiques pour leur œuvre scientifique, comme Binet, Nicolle, Pasteur Vallery-Radot ou Richet.

CARREL suscite une abondante littérature polémique dénonçant son eugénisme et ses idées prétendues fascistes, littérature venant surtout de journalistes. Drouard lui a consacré une thèse et un livre pour défendre son action dans sa Fondation pendant la deuxième guerre mondiale sous Vichy. Robert Soupault, et à Lyon Jacques Descotes, puis André Mure (homme de Lettres) lui ont consacré une biographie.

CÉLINE a ses pamphlets interdits mais a des rééditions constantes et plusieurs biographies. Ses deux premiers romans ont été réédités et illustrés par Tardi. Il est paru dans l’édition de La Pléiade et un “Gallimard découverte” excellent lui est consacré en 2001.

CLEMENCEAU suscite de nombreuses biographies dont l'excellente biographie de Françoise Giroud et récemment a été éditée sa *Correspondance* (Gallimard, Nrf) (correspondance abondante journalière alors qu'il a 80 ans pour une jeune femme de 40 ans qu'il aime, plus de 700 lettres, je crois).

CLÉRAMBAULT a eu des rééditions et des biographies (notamment dans la collection des Empêcheurs de penser en rond).

Georges DUHAMEL est réédité constamment dans des livres de Poche et des livres Clubs en particulier pour *les Martyrs* et les différents volumes des *Pasquier*.

Henri GHÉON a suscité récemment un article dans Télérama et dans plusieurs livres on parle de lui comme homme de théâtre et comme un des fondateurs de la Nrf de Gallimard.

Elie FAURE est réédité constamment en France et à l'étranger pour son *Histoire de l'Art* et pour *Découverte de l'Archipel* (livre de Poche).

SEGALEN a été dans ses dernières années l'objet de congrès de spécialistes orientalistes et ses œuvres complètes sont parues dans la collection Bouquins chez Robert Lafont. *Les Immémoriaux* et *René Leys* sont réédités constamment et notamment dans la collection Imaginaire de Gallimard.

SCHWEITZER a été bien étudié dans la thèse lyonnaise de Madame Boussuges. Gilbert Cesbron l'a célébré dans *Il est minuit Docteur Schweitzer*, et *Les Penseurs de l'Inde* sont constamment réédités.

En conclusion,

Nous avons analysé des écrivains médecins de la première moitié du XX^{ème} siècle, dont au moins quinze sont cités dans nos actuels petits dictionnaires Robert et Larousse des noms propres. Ils ont tous eu des heures de gloire. En réalité, il semble que seulement cinq sont réédités, dans des livres de Poche : Céline, Duhamel, Segalen, Albert Schweitzer et Elie Faure.

Alexis Carrel bénéficie d'un regain d'intérêt car ses écrits "philosophiques" suscitent de multiples contestations. La redécouverte de Gaëtan Gatian de Clérambault, maître de Lacan, a provoqué plusieurs études biographiques et de son œuvre. Mais en dehors de Céline et de Segalen (à Tahiti) aucun n'est enseigné dans les écoles secondaires. Nous sommes loin de l'admiration portée aux Allemands Alfred Döblin (1878-1957), Ernst Weiss et surtout au Russe Mikhaël Bougalkov (1891-1940) par exemple. Et pourtant *Les Martyrs* et *Civilisation* de Duhamel restent des chefs d'œuvre sur la guerre 1914-1918, dignes d'être étudiés. Une partie de l'œuvre de Segalen mériterait d'être connue de tous les étudiants littéraires. La vie et l'œuvre d'Albert Schweitzer restent toujours un très bel exemple pour nous pousser à aimer l'entraide humanitaire et la paix.

NOTES

(1) **Pour Henri Mondor : “en hommage pour le cinquantenaire de sa mort : 1952 - 2002”.**

Henri Mondor, pour lequel nous portons une vive admiration et un vrai culte, aurait dû avoir en 2002 plusieurs commémorations du cinquantenaire de sa mort (1885-1952). Né en pays d’Auvergne, en Cantal, à Saint-Cernin, en plein cœur des montagnes, premier fils de Johanna Vidal d’Aurillac et d’Armand Mondor, instituteur depuis 1882 à Saint-Cernin. Son frère cadet, né en 1886, instituteur à Jussac, fit toute la guerre 1914-18 et fut tué sur le champ de bataille en 1918.

Elève du lycée d’Aurillac, et membre de l’équipe de rugby “Les Francs joueurs” en 1902, il hésite entre médecine et Normale-Lettres, allant jusqu’à rencontrer la vieille gouvernante de Musset pour lui rappeler des souvenirs du poète aimé. Mais sa mère le pousse vers la médecine à Paris : premier à l’externat, second à l’internat de Paris en 1909, interne médaille d’or en 1912. Elève de Poirier, Jean-Louis Faure, Henri Hartmann, tous anatomistes, chirurgiens et hommes de lettres... Extraordinaire clinicien et opérateur aux gestes doux, simples, précis, consciencieux, “aimant la conclusion logique de son art qu’est l’intervention chirurgicale”. “Pour lui, il était là comme partout toute conscience, et c’est aussi pour cela qu’il ne recherchait pas les interventions dont il n’avait pas une technique bien assurée, qui sortaient de ses habitudes et de sa pratique : il avait alors le rare courage d’adresser le malade, même s’il lui était envoyé, à tel collègue, à tel de ses élèves dont il savait la spécialisation. Il n’agissait jamais que dans l’intérêt de celui qui se confiait à lui” (Dr Pierre Vermenouze). C’est ce conseil qu’il nous avait adressé, qui était aussi celui de notre Maître Georges de Mourgues (natif lui du Puy-en-Velay), que nous avons toujours suivi, soit à la lettre, soit en nous faisant aider dans des cas difficiles par des élèves remarquables.

Henri Mondor a été considéré comme un excellent enseignant et aimait exposer en questionnant et expliquant – et surtout en utilisant toujours sa seule mémoire à Broussais puis à Bichat, professeur titulaire de la chaire de pathologie chirurgicale en 1938.

Exempté militaire en juillet 1914, il s’engage volontairement en septembre 1914 d’abord infirmier de 2e classe à l’ambulance n° 2 de la 85e division (armée de Soissons), puis aide-major, auto-chir. n° 3 (armée de Verdun) de 1915 à nov. 1917 puis nov. 1917 à mars 1918 malgré un épisode de diphtérie (convalescence brève), toujours affecté au front armée de Champagne, auto-chir. n° 36 de juillet 1918 à janvier 1919 – alors que son frère est tué non loin.

La chaire de l’Hôtel-Dieu qui avait été celle d’Henri Hartmann son maître (avec qui il avait rédigé sa thèse inaugurale sur *Le cancer du rectum* en 1914), puis celle de la Salpêtrière où il succède à Gosset dans le rôle du vrai “grand patron”, aux élèves prestigieux (1928). Il écrit de nombreux livres de chirurgie : *Les ulcères perforés de l’estomac et du duodénum* ; 1928, *les Arthrites Gonococciques* ; 1930 : la Bible pour plusieurs générations de chirurgiens : *Diagnostics urgents* ; 1936, le fameux livre *Avortements mortels*.

Les honneurs mérités s’accumulent : 1945, élu à l’Académie des Sciences ; 1947, Académie française ; il est aussi Grand Officier de la Légion d’honneur et Commandeur de l’Ordre de la Santé publique (pour lui “sorte de médaille des vieux serviteurs, quand prend fin l’hôpital, après cinquante ans d’assiduité et quelque application à soulager bien des misères” (lettre à Marcelle Esquirol).

Il savait dessiner, peindre, et a illustré plusieurs ouvrages, *Lettre et images pour Georges Duhamel* (Gallimard), *L’Homme et la coquille* par Paul Valéry (Gallimard), *Gouttes de Lune* de Raymond Cortat (Le Sillage), *Les Emblèmes* par Yanette Delétrang-Tardif (Subervie), etc.

Il a laissé des élèves devenus chirurgiens éminents à leur tour.

(2) **Ecrivains médecins cités et auteurs de publications dans la “revue” de la Société française d’Histoire de la Médecine.**

Parmi les écrivains médecins indiqués dans notre article, nous croyons avoir découvert que huit seulement avaient été publiés dans la “revue” de la Société française d’Histoire de la Médecine (dont cinq chirurgiens) : nous sommes reconnaissants aux organisateurs du Centenaire de la Société française d’Histoire de la Médecine d’avoir permis cette recherche, en particulier notre reconnaissance va à son ancien président Guy Pallardy et à l’actuel président Alain Ségal ; à Jean-Jacques Ferrandis, à Alain Lellouch, à Michel Roux-Dessarps et à tous ceux que signalent Madame Janine Samion-Contet dans son magnifique livre, si utile désormais, “*Cent ans de communications à la Société Française d’Histoire de la Médecine, Tables alphabétiques d’auteurs et de matières, 1902-2001*” – Maître d’œuvre Janine Samion-Contet (2002) à Mégatexte, 51100 Reims.

Ils sont donc seulement au nombre de huit (sauf oubli de notre part). Il est amusant de noter que leur œuvre littéraire est surtout de la période avant 1950, alors que leurs publications historiques à la S.F.H.M. sont postérieures.

1. Léon BINET (médecin). 1891-1971 : de 65 ans à 73 ans :

BINET L. Laënnec à l’hôpital. – *Hist. Méd.* 1958, 5-16.

BINET L. et HERPIN A. Ibn-an-Nafis et la circulation pulmonaire - *Hist. Méd.* 1954, juill. 53-56.

BINET L. et SONOLET J. Dessins inédits de Claude Bernard (provenant du Collège de France - *Hist. Méd.* 1962, janv. 12-13.

BINET L. et VALLERY-RADOT P. Une cure thermale : Verlaine à Aix-les-Bains. *Hist. Méd.* 1958, n° sp. 125-136.

2. Jean-Louis FAURE (chirurgien)

FAURE J.L. Les films chirurgicaux. *Hist. Méd.* 1937, 31 : 245-248.

3. René LERICHE (chirurgien). 1870 –1953 – à 81 ans et 82 ans :

LERICHE R. Un grand précurseur oublié de la neurochirurgie : Jaboulay. *Hist. Méd.* 1951, avril, 35-40.

LERICHE R. Léopold Ollier, 1830-1900. *Hist. Méd.* 1951, juil. 31-33.

LERICHE R. Discours à l’occasion du centenaire de la naissance du Pr Williams Halsted à Baltimore, 7.2.1952. *Hist. Méd.* 1952, février 4-9.

4. MÉNÉTRIER P. 11 articles de 1920 à 1935 dont :

- Louis XIV, ses médecins, *Bull. de la SFHM*, 1923, 17 : 413-424.

- Le Millénaire de Rhazés..., *Bull. de la SFHM*, 1931, 25 : 191-207.

5. Henri MONDOR (chirurgien). 1885-1962 : à 66 ans et 73 ans :

MONDOR (H.). Clovis Vincent (extrait des “Anatomistes et chirurgiens”). *Hist. Méd.* 1951, fév. 27-33 à 1951 juil. 34-44.

MONDOR H. Laënnec, sa vie. Chronologie. *Hist. Méd.* 1958, mars 9-27.

6. André SOUBIRAN (chirurgien). 1910-1999 : de 48 ans à 72 ans :

SOUBIRAN A. Mungo/Park, l’homme du Niger. *Hist. Méd.* 1962, janv. 27-31.

SOUBIRAN A. Sois sage, ô ma douleur. *Hist. Méd.* 1962, févr., 25-37.

SOUBIRAN A. Le contrôle des naissances vu par un médecin. *Hist. Méd.* 1962, avril 23-31.

SOUBIRAN A. Les débuts de Claude Bernard, préparateur de la Pharmacie Michet. *Hist. Méd.* 1962, nov., 2-12.

SOUBIRAN A. Pilâtre du Rozier, pharmacien et astronaute. *Hist. Méd.* 1962, déc. 3-11

SOUBIRAN A. Charles-Marie de la Condamine. *Hist. Méd.* 1964, juin 23-31.

SOUBIRAN A. Le père de l’anatomie moderne, Vésale. *Hist. Méd.* 1964, nov. 3-30.

SOUBIRAN A. Claude Bernard, un enfer conjugal. *Hist. Méd.* 1966, janv. 3-31.
SOUBIRAN (A.). Sont-ils rois dans quelque île ? *Hist. Méd.* 1967, nov. 29-39.
SOUBIRAN (A.) et THÉODORIDES J. Guillotin et la rage : un mémoire inédit. *Hist. Méd.* 1982, 16, 227-238.

7. Robert SOUPAULT (chirurgien)

SOUPAULT R. Alexis Carrel, l'œuvre scientifique. *Hist. Méd.* 1951, déc. 17-28 ; 1952, janv. 11-19.

SOUPAULT R. Alexis Carrel, l'œuvre profane. *Hist. Méd.* 1952, févr. 31-44 ; mars, 30-39.

8. Pierre VALLERY-RADOT (médecin). Celui qui a été le plus assidu :

De 1938 à 1966, quarante publications dont nous signalons seulement celles sur des écrivains !

. Les médecins vus par les Goncourt. *Hist. Méd.* 1951, fév. 11-19.

. Le Dr Claude Perrault (1613-1688). *Hist. Méd.* 1952, avril, 12-21.

. Voltaire. *Hist. Méd.* 1958, juin 61-64.

. Vie et œuvre de J.K. Huysmans (1848-1907). *Hist. Méd.* 1958, n° spéc. 111-116.

. Voltaire, éternel malade (d'après sa correspondance). *Hist. Méd.* 1959, n° spéc. 28-33 ; 1960, déc. 7-19.

. Montesquieu. *Hist. Méd.* 1960, mars, 23-33.

. Exmelin (1646 ? – 1707 ?) navigateur, historien et chirurgien des flibustiers. *Hist. Méd.* 1961, nov. 24-45

. La maison de Chateaubriand à la Vallée aux loups. *Hist. Méd.* 1962, déc. 12-21.

. Diderot (d'après sa correspondance à Sophie Volland). *Hist. Méd.* 1963, janv. 23-31.

. Guy de Maupassant, dernières années. *Hist. Méd.* 1963, juin 11-17.

. Relation d'un cas de confusion mentale : Gérard de Nerval. *Hist. Méd.* 1963, août, 16-25.

. A Lariboisière avec les Goncourt : la servante au grand cœur. *Hist. Méd.* 1965, fév., 22-31.

. A l'hôpital de la Charité avec les Goncourt. *Hist. Sc. Méd.* 1967, 1, 133-138.

. Les tapisseries des Gobelins de la Salle du Conseil. *Hist. Sc. Méd.* 1973, 7, 65-69.

N.B. A noter que Gilbert Schlogel, chirurgien, auteur des fameux *Princes du sang*, le roman le plus apprécié des internes actuels en chirurgie, et de romans couronnés par de nombreux prix, mais bien après 1950, a publié dans *Hist. Sc. Méd.* 1996, 30, 281-287 : "*Raoul Palmer et l'aventure coelochirurgicale*".

BIBLIOGRAPHIE

Une bibliographie plus complète peut être trouvée dans notre livre édité en septembre 2002 :

FISCHER Louis-Paul - "*Le Bistouri et la Plume – Les médecins écrivains*" (450 p.), Editions L'Harmattan, Paris, 2002.

Nous nous excusons auprès des familles d'auteurs non cités que vous pouvez nous signaler et qui pourront être l'objet d'une autre étude.

Nous remercions tout particulièrement pour leur aide et leurs conseils amicaux Alain Ségal (Reims), Etienne Bouday, Christian Régnier (Paris), Jacques Chevallier (Lyon) et aussi pour son efficacité, notre secrétaire Denise Fredon " protectrice " des Laboratoires d'Anatomie Grange-Blanche et Lyon Nord.

RÉSUMÉ

Quelques écrivains-médecins français de la 1ère moitié du XXème siècle.

Nous rappelons le souvenir de plus de cinquante écrivains médecins français de la première moitié du XXème siècle.

Certains d'entre eux se trouvent cités dans le dictionnaire Petit Robert : Léon Binet, Alexis Carrel, Céline, Charcot, Clemenceau, Clérambault, Duhamel, Ghéon, Mondor, Nicolle, Pasteur Vallery-Radot, Richet, Schweitzer et Segalen, et aussi Delay, Soubiran, Leriche.

Nous présentons d'autres romanciers ou essayistes : Abram, Allendy, Cabanès, Cailleux, Couvreur, Desanges, d'Eschavannes, Duplessis de Pouzilhac, Durtain, Elie Faure, Jean-Louis Faure, Fiolle, Lacassagne, Level, Locard, Mireur, O'Followell, Petiot, Réja, Gil Robin, Henri de Rothschild (avec les pseudonymes de Desfontaines et surtout d'André Pascal), Paul Valet, Pierre Vallery-Radot, ... Nous en avons oubliés...

Nous ajoutons quatre grands critiques littéraires ou artistiques : Armingaud, Dumesnil, Martineau et Witkowski et neuf auteurs de science-fiction : Berger, Drouin, Greef, Marceron, Rodier, Viguier, Rochard, Lucien-Graux, Albert Leprince.

Parmi les auteurs analysés, certains restent connus surtout pour leur œuvre scientifique : Léon Binet, Jean Charcot, Clérambault, Charles Nicolle, Louis Pasteur Vallery-Radot, Charles Richet. Clemenceau est connu surtout pour son œuvre politique et Schweitzer pour son œuvre humanitaire (prix Nobel de la Paix, 1952).

Au milieu de la masse des romans publiés, pour le grand public, seuls cinq auteurs paraissent être lus grâce aux Livres de Poche : Céline, Duhamel, Segalen, Elie Faure et Albert Schweitzer.

Nous soulignons que les erreurs et souffrances de la guerre 1914-1918 ont suscité chez beaucoup de ces écrivains de véritables chefs-d'œuvre dont certains mériteraient d'être réédités comme La Sainte Face d'Elie Faure.

A part, il faut citer les livres des médecins sur le front de bataille 1914-1918 et les étudiants en médecine devenus écrivains.

SUMMARY

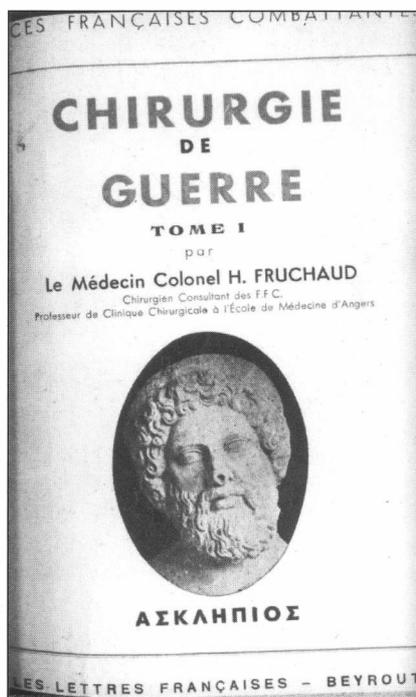
Some French Doctors as Writers in the First Half of the XXth Century

The author recollects the memory of more than 50 French medical authors of this period. Some of them are cited in the dictionary le Petit Robert. Many were novelists or literary critics. Among the cited authors numerous were known for their scientific work but Clemenceau is chiefly known for his political career and Schweitzer for his humanitarian action. The author underlines that the suffering and pains of soldiers during the First World War inspired real major works and some medical students became prominent writers.

Translation : C. Gaudiot.

Des asticots et des hommes *

par Edouard MAWAS **



*A la mémoire du merveilleux chirurgien
que fut Henri Fruchaud
et à celle d'Ambroise Paré, le pionnier
de la chirurgie de guerre par "bâtons à feu".*

A l'âge de vingt-quatre ans, exclu de la Faculté de médecine de Marseille par les lois de Vichy, j'arrivai à Alexandrie après un long voyage. La traversée de l'Espagne, un séjour au Portugal, un périple à la Magellan autour de l'Afrique : San Tomé, Luanda, Lobito, Massamedes, Capetown, Lourençomarques, Monbasa. Et après Aden l'arrivée à Suez, enfin Alexandrie. Ce voyage sera raconté ailleurs... (Fig. 2)

Nous étions pauvres et le mobilier élémentaire. Seule la salle d'opération était privilégiée par le colonel Henri Fruchaud, professeur à Angers, ancien de l'ambulance Spears -chirurgien consultant des F.F.L. évacué de "Bir Hakim" pour des crises d'asthme grave. Voici quelques photos (Fig. 3 et 4) de ma salle à plâtres utilisant des bidons de pétrole vides, reliés par des bandes de gaze le tout imaginé par le médecin capitaine Asquins (Fig. 5).

Fruchaud, malade, avait installé son lit dans le couloir près de la salle d'opération. Je devais m'occuper au mieux du tout venant et plâtrer les blessés à la Trueta et ne faire appel à lui que lorsque les cas dépassaient mes possibilités et connaissances. J'étais le

* Comité de lecture du 22 février 2003 de la Société française d'Histoire de la Médecine (texte lu par Mme le Dr Lucie Mawas, le Dr E. Mawas étant malade).

** 8 avenue du Parc, 78400 Chatou.

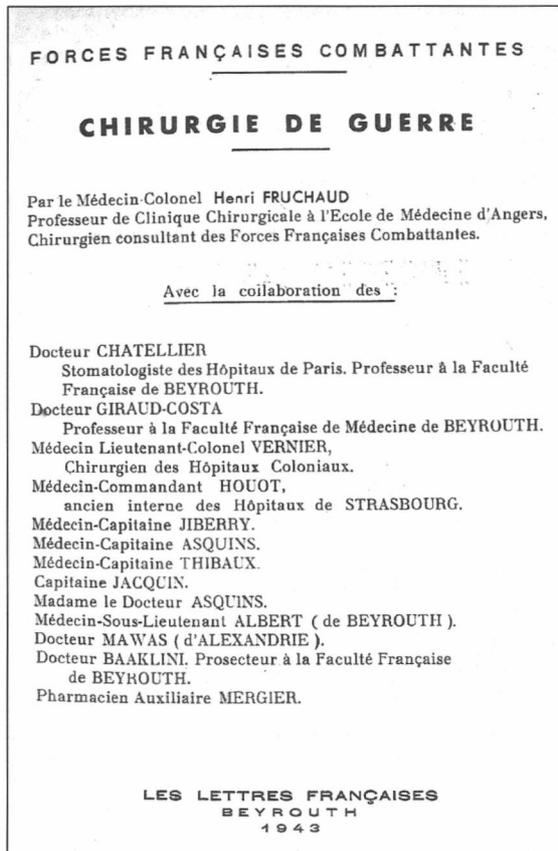


Fig. 2

mon bon et illustre maître Henri Hartmann, je laissai passer l'orage et revins à la charge : "il n'est pas mourant, sa température est normale. Délire-t-il ? Non, il répond clairement et en français". Henri Fruchaud s'est enfin levé pour voir le phénomène et reste silencieux fixant la plaie un très long moment... "Petit, va me chercher une pissette de Dakin". Je revins avec "le flacon au long col" et il commença à arroser la plaie de Dakin. Après un moment je fus témoin d'un spectacle resté inoubliable. Des profondeurs de la plaie je vis arriver en rangées serrées des centaines d'asticots qui se ruaient vers "la sortie" et se laissaient tomber par terre pour puper (faire leur cocon). "Voilà me dit-il ! Quoi voilà répondis-je ?" ne comprenant rien à ce spectacle.

Alors, Fruchaud de mémoire, me parla du grand Ambroise Paré qui sur un champ de bataille de Savoie - chargé de ramener les chevaliers morts - retrouva quelques blessés vivants alors qu'un épais nuage de mouches bleues se levait au-dessus d'eux et cachait le soleil... Ce génie fit un rapport entre ces mouches à "cul bleu ou vert", leurs asticots et la bonne santé des blessés (Fig. 6). Il enseigna de respecter les asticots dans les plaies sauf ceux qui sentaient le moisi (mouche ordinaire probable) et ne guérissaient pas

seul externe des Hôpitaux de Paris (1938) présent à l'hôpital militaire d'Alexandrie. Adopté par Fruchaud qui ne voulait avoir affaire qu'à moi, nos rapports étaient ceux d'un patron métropolitain avec son externe. Ce qui me valut quelques jalousies et plus tard des insultes mais ceci est une autre histoire. Revenons aux asticots... Vers le mois de mars 1942, les Anglais nous ont transmis un blessé malgache, abandonné cinq jours dans le "no man's land" avec une fracture ouverte de la cuisse. Une attelle de Thomas immobilisait le membre malade. Je trouvais ce blessé calme, lucide, souffrant peu et sans fièvre. Le pansement était propre.

Ne sachant que faire j'allai trouver Fruchaud qui explosa de colère. Car je le dérangeais pour - un "mourant auquel on ne pouvait plus rien faire", après 5 jours dans le désert sans soins ni nourriture et avec une fracture ouverte de cuisse...

Habitué aux "engueulades" pendant "la drôle de guerre" par



Fig. 3 - Autres aspects du dispositif du Dr Asquins.

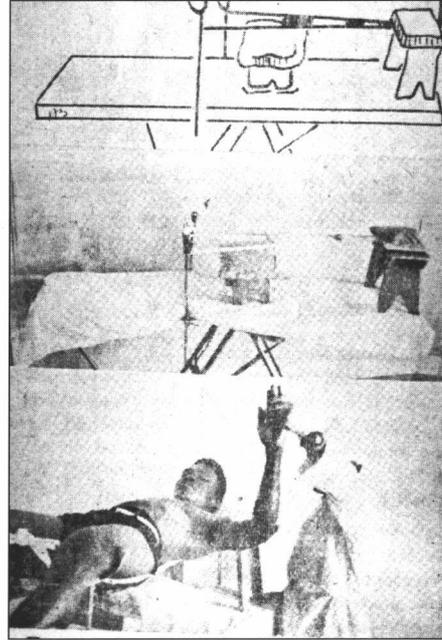


Fig. 4 - Dispositif du Dr Asquins pour opérer les fractures du membre supérieur.

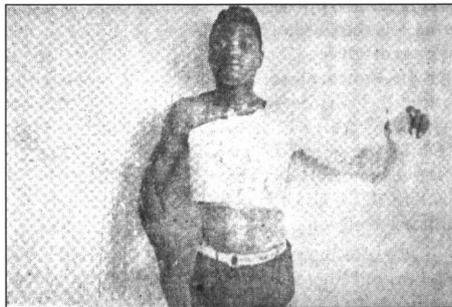


Fig. 5 - Plâtre fait sur le dispositif du Dr. Asquins.

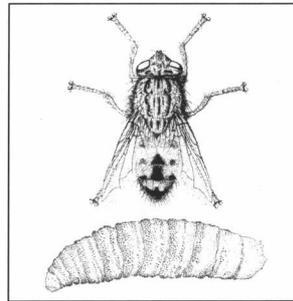


Fig. 6 - Wohlfahrtia magnifica Schiner (Adulte - Larve)

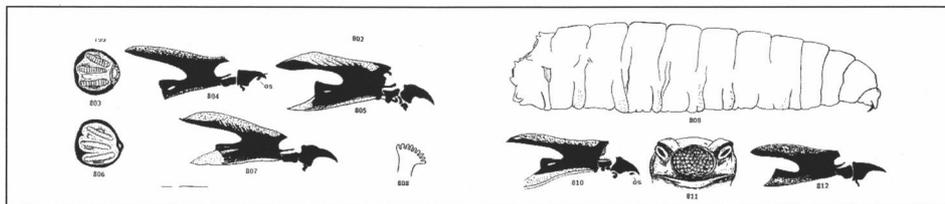


Fig. 7 - Calliphoridae larvae

(siège de Rouen - 1562). Je dus me contenter des souvenirs culturels de Fruchaud car je ne trouvais aucun livre d'Ambroise Paré dans les belles bibliothèques d'Alexandre, ni le précis de parasitologie de E. Brumpt. De mémoire encore il se souvint qu'un médecin américain (W.S. Baer) (1) ayant lu Paré avait utilisé les asticots à la fin de la guerre 1914-1918 et jusque vers 1931. Alors je reçus l'ordre qui me terrifia de soigner tous mes blessés infectés par des asticots. Il fallait modifier les plâtres en créant une ouverture en regard de la plaie pour y mettre les asticots : "cages à mouches du service". Mais où trouver les mouches vertes ou bleues à Alexandrie, ville propre, lavée chaque matin à grande eau ? Je pensais aux rues négligées du Port Ouest espérant y trouver quelques ordures abandonnées enrichies de quelques excréments animaux ou humains. Je demandai à la cuisine quelques morceaux de viande avariée et partis en jeep les placer aussi haut que possible sur le rebord des fenêtres des docks. Je relevai ces morceaux après 24 heures et les remplaçai régulièrement. Ces ordures étaient recouvertes par des centaines de mouches vertes et bleues (2). Examinés à la loupe les morceaux de viande pullulaient de petits asticots que je prélevais à la pince et plaçais dans de grands tubes à essai. Comme ils dérapaient sur le verre j'y mis des compresses stériles. Mais comment les nettoyer ? Les stériliser étaient les tuer... Mais, comment mettre dans des plaies de guerre des asticots nés dans ou sur des tas d'ordures ? Je pensais d'abord à faire jeûner mes asticots 24 heures le temps de vider leurs intestins. Puis j'imbibais les compresses de "Triple-Dye" (3). Je constatais alors que l'intestin rectiligne des asticots devenait violacé. Je pris le risque de considérer que mes asticots de ce fait étaient propres et aptes à être utilisés dans les plaies humaines. Je ne craignais pas le tétanos, nos blessés étaient tous vaccinés mais le reste ? Mon angoisse s'atténua après quelques jours, tout se passait bien. Seul incident rare. Quelques malades se plaignirent de picotements gênants. Il s'agissait de larves de la très belle mouche *Wohlfahrtia magnifica* qui s'attaquent aussi bien aux tissus mortifiés que vivants (Fig. 6). Je ne pouvais que laver le tout et le remplacer par un autre exemplaire que j'espérais sans *Wohlfahrtia*. Rien ne ressemble plus à une larve de mouche qu'une autre larve de mouche... sans rien qui me permette de les séparer (pas de microscope à ma disposition). Ainsi allait notre train-train. Les asticots furent acceptés avec enthousiasme par la chambrée des officiers. Ils furent récusés une seule fois par un Sénégalais probablement victime de l'école primaire et qui me dit "c'est sale". Comment aller contre notre enseignement civilisateur ? Seul Fruchaud put faire fléchir ce malade entêté et cultivé, amoureux de propreté. Notre hôpital eut l'honneur de la visite de deux officiers généraux Legentilhomme et Catroux. Ils insistèrent sur notre devoir de protection des blessés républicains espagnols et de les préserver de tomber entre les mains allemandes. Le message purement oral fut bien compris. Lors de la grande attaque de Rommel qui arriva aux portes d'Alexandrie, la "navy" (l'Amirauté) évacua ses bateaux par le canal de Suez vers la mer Rouge pour pouvoir continuer la guerre. En fait Rommel arriva épuisé à El Alamein retardé de 10 jours par la défense admirable (insensée selon Rommel) (4) de Bir Hakeim. Mais le départ de la flotte d'Alexandrie mettait en danger nos malades et Fruchaud décida de les évacuer sur Ismaïlia à l'abri du canal de Suez.

Nous y arrivâmes aidés dans la traversée du Delta par l'Administration britannique. Nous étions auréolés par la gloire de Koenig et la résistance de Bir Hakeim. Il n'était alors plus question d'utiliser le traitement par les larves de mouche qui demande une stabilité surtout pour se procurer "la matière première". Arrivés à Ismaïlia le 1er juillet

j'eus le choc de ma vie. Je pensais revivre la malédiction de mai 1940. La "Navy" jetait ses dossiers par les fenêtres pour être brûlés sur le trottoir... ce jour sinistre fut appelé par l'humour noir anglais le "mercredi des cendres". Pendant ce temps l'Egypte fut sauvée par... le Général Sir Claude Auckinleck qui quitta Le Caire par un petit avion, rejoignant le Général Ritchie (5) le releva de son commandement. Auckinleck fixa la résistance à El Alamein adossée à Alexandrie. Il organisa la bataille avec son chef d'état major Dorman Smith. Cela augmenta de 500 kilomètres la ligne de ravitaillement de Rommel qui avait perdu la prépondérance aérienne.

Auckinleck et Dorman-Smith sont les grands vainqueurs de la guerre du désert. Leurs successeurs Alexander et Montgomery adoptèrent leurs plans jusqu'à la destruction des forces de l'axe en Tunisie (1943, Ligne Mareth) et après la victoire d'El Alamein en octobre 1942.

Nos blessés furent répartis dans un hôpital de tentes, très confortable à Ismaïlia - et découvrirent le choc de deux civilisations dont l'anglaise et sa cuisine leur étaient inconnues. Le moral de nos blessés pratiquement tous remis de leurs infections remonta quand le thé anglais fut remplacé par du vin rouge débloqué par le Baron de Benoist président du canal de Suez. Mes fracturés allaient tellement bien que j'ai dû ramener au bercail plusieurs blessés qui avaient "fui" vers les bouges à soldats d'Ismaïlia et de Port Saïd. Toujours est-il que Fruchaud partit pour la Syrie avec ses effectifs au complet. J'eus la joie de n'avoir à dénoncer personne à la Military Police de désertion en temps de guerre.

Conclusion

Le but de cet exposé est de rappeler la gloire d'Ambroise Paré (dont les livres devraient être réimprimés) et de dire que la "Maggot Thérapie" (6) n'est pas obsolète. Ambroise Paré a fait des remarquables observations mais n'a pas appliqué la méthode activement. Après deux siècles Jean de la Hire cite une myiase orbitaire. Sous Napoléon 1er, le baron Larrey signale également des plaies infectées de larves, le tout sans suites pratiques. La postérité d'Ambroise Paré est limitée à des citations sans plus. C'est après quatre siècles que W.S. Baer, du Johns Hopkin's Hospital, utilise la méthode à la fin de la première guerre mondiale surtout pour les ostéomyélites (cela jusqu'en 1931) et pour les ulcères de jambe et les gangrènes diabétiques résistantes aux antibiotiques.

Puis une nouvelle période d'oubli.

Le tome II de la chirurgie de guerre de Fruchaud, dans laquelle la méthode par thérapie des asticots était décrite, n'a pas été publié. La libération de l'Algérie a permis l'arrivée en quantité de livres et de journaux en français à Beyrouth. Cela a fait penser à notre imprimeur : "les Lettres Françaises" que le travail de Fruchaud était superflu et tous nos documents furent perdus ou détruits à jamais. L'arrivée des antibiotiques a encore replongé cette pratique dans l'oubli. Mais au XXème et au XXIème siècle la résistance aux antibiotiques réveille la maggothérapie (Ryan et Courtenay et Church février 2000) qui permettent de traiter des infections rebelles. En l'an 2000, cinq mille dossiers d'ostéomyélites et d'ulcères de jambe (diabète) résistants aux antibiotiques ont été traités et guéris en Angleterre par "larvathérapie" (Pr Ryan et collaborateurs). L'Allemagne et la Hollande s'y sont également mises. Des laboratoires d'élevage sous cages de tulle (1) des mouches vertes fournissent la matière première du traitement.

NOTES

- (1) Les Anglais élevaient les lucilies dans des cages de tulle fin, luxe dont nous étions privés. (Hamilton Bailey-Surgery of modern warfare (1941)).
- (2) *Lucilia sericata* verte = cul vert. *Lucilia caesar* bleue = cul bleu (Ambroise Paré).
- (3) Solution aqueuse de Violet de gentiane, de Vert brillant et d'Acriflavine remplaçant la vieille teinture d'iode chez les Anglais et les Alliés.
- (4) Lettre de Rommel à sa femme - remise à l'historien Liddell Hart - après son assassinat par ordre de Hitler (1943). C'était l'hommage d'un grand capitaine à ses ennemis.
- (5) Ritchie (héros de Dunkerque) voulait résister à Marsa Matrouh trop loin de ses bases.
- (6) Maggot : vieux terme français (mago) passé dans la langue anglaise et réservé aux infestations vermineuses. Maggot-therapy est aussi appelée Larva-therapy (L.T.).
- (7) Larva-therapy in wound management (Courtenay M., Church J.C.T., Ryan T.J.) *Journal Royal College Surgeon and Medicine* féb. 2000.

BIBLIOGRAPHIE

- BAILEY Hamilton. - *Surgery of modern warfare*. London, 1940-1941.
- BAER WS. - *The treatment of chronic osteomyelitis with the maggot (larva of the blowfly)*. J. Bone Joint Surg, 1931, 13, 438-475.
- BUCHMAN J., BLAIR JE. - *Maggots and their use in the treatment of chronic osteomyelitis*. Surg Gynecol Obstet, 1932, 55, 177-90.
- GALBRAITH JH. - *Treatment of chronic osteomyelitis*. Pennsylvania Med J, 1931, 34, 316-18.
- GOLDSTEIN HI. - *Maggots in the treatment of wound and bone infections*. J. Bone Joint Surg, 1931, 13, 476-8.
- LIVINGSTON SK. - *Maggot treatment of osteomyelitis*. JAMA, 1932, 98, 1585.
- MYERS J., CZAJA L.M. - *The maggot treatment of osteomyelitis*. Illinois Med J, 1931, 60, 124-33.
- FERGUSON LK., MC LAUGHLIN CW. - *Maggot therapy - a rapid method of removing necrotic tissue*. Am J. Surg, 1935, 29, 72-84.
- LIVINGSTON SK. - *The therapeutic active principal of maggot with a description of its clinical application in 567 cases*. J. Bone Surg, 1936, 18, 751-6.
- HORN KL. JR, COBB AH, GATES GA. - *Maggot therapy for subacute mastoiditis*. Arch Otolaryngol 1976, 102, 377-9.
- SHERMAN RA., PECHTEER EA. - *Maggot therapy, a review of the therapeutic applications of fly larvae in human medicine especially for treating osteomyelitis*. Med. Vert. Entomol, 1988, 2, 225-30.
- SHERMAN RA., WYLE F., VULPE M. - *Maggot for treating pressing ulcers in spinal cord injury patients*. J. Spinal Cord Med., 1995, 18, 71-4.
- SHERMAN RA, WYLE F., VULPER M., LEVSEN L., CASTILLOL. - *The utility of maggot therapy for treating chronic wounds*. Am J. Trop Med Hyg., 1993, 49 (suppl. 3), 266.
- THOMAS S., JONES M., SHUTLERS S., ANDREWS A. - *All you need to know about maggots*. Nursing Times, 1996, 92, 46, 63-70.
- THOMAS S., ANDREWS A., JONESS M. - *The use of larval therapy in wound management*. J. Wound Care, 1998, 7, 52-4.
- EVANS HA. - *Treatment of last resort*. Nursing times, 1997, 93, 62-5.

- MORGAN D. - *Myiasis : the risk and fall of maggot therapy*. J. Tissue Viabil, 1995.
- BOON H., FREEMAN L., UNSWORTH J. - *Larvae help debridement*. Nursinf T Times, 1996, 92, 46, 76-80.
- WALTERS J. - *The benefits of larval therapy in wound care*. Nursing Times, 1998, 94, 62-3.
- COURTENAY M. - *The use of larval therapy in wound management in the UK*. J Wound Care, 1999, 8, 177-9.
- PRETE PE. - *Growth effects of Phaenicia sericata larval extracts on fibroblasts : mechanism for wound healing by maggot therapy*. LifeSci, 1997, 60, 505.
- COURTENAY M. P.H.D. RGN JCT CHURCH M.D. FRCSE TJRYAN DMFRCP Larva therapy in wound management J. Royal Soc of Med 93 feb, 2000, 72-4.

RÉSUMÉ

Des asticots et des hommes.

En 1942, un blessé grave abandonné 5 jours dans le "no man's land" obtient une guérison complète par infestation larvaire de sa plaie d'où la décision (H. Fruchaud) de traiter tous nos malades infectés par "maggothérapie". Cela entraîne une modification des plâtres dorénavant fenêtrés en regard de la plaie.

SUMMARY

Maggots and Man.

In 1942 a grievously wounded soldier was forsaken in the "No Mans's Land" for five days. However he totally recovered as his wound had been overrun of maggots. Thus H. Fruchaud decided to apply using of maggots for all infected wounds.

Translation : C. Gaudiot.

Journée des Écrivains Médecins Civils et Militaires

organisée par le

**GROUPEMENT
DES ÉCRIVAINS MÉDECINS**

Val-de-Grâce

Samedi 12 juin 2004 de 14 heures à 19 heures

Conditions d'inscription

Ecrivains du GEM, écrivains militaires, historiens de la médecine, tous écrivains de langue française dont l'éthique, les personnages, les idées procèdent en totalité ou en partie de l'humanisme médical.

Programme

- 14 h : Inauguration
- 14 h 30 - 16 h : Conférence par une personnalité littéraire à l'amphithéâtre Rouvillois.
- 16 h - 18 h : Signature de livres / cocktail dans le cloître / visite de la bibliothèque.
- 18 h - 19 h : Concert donné par l'Association des Médecins Mélomanes Européens (AMME) dans la salle capitulaire.

Organisation de la vente

Par les soins de la librairie Eiffel-Suffren, à Paris, aux conditions habituelles de librairie (auteurs édités par éditeurs et auteurs auto-édités). *Participation gratuite.*

Inscriptions

Rédiger un courrier mentionnant :

- Nom de l'auteur et éventuellement pseudonyme, adresse, numéro de téléphone, e.mail,
- Titre du ou des livres,
- Nom et adresse du ou des éditeurs.

A envoyer à :

Jean-José BOUTARIC, 17 rue de Cerçay, 91800 Brunoy
avant le 15 mai 2004

PRIX DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Année 2002

Le jury, désigné par le Conseil d'Administration de la Société française d'Histoire de la Médecine, est ainsi composé : Mr Guy Cobolet, directeur de la BIUM, secrétaire de la commission, Mr Georges Robert, coordonnateur, Pr Marcel Guivarc'h, Dr Michel Gourevitch, Mr Francis Trépardoux, Dr Jacques Sarazin et moi-même, président..

Comme les années précédentes, Mr Cobolet a eu l'amabilité d'assurer la collecte des travaux des candidats dont la date limite d'envoi était fixée au samedi 18 janvier 2003.

La commission s'est réunie le mardi 18 février 2003 à 10 h dans une salle réservée de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine, mise à sa disposition par son directeur. Les différents travaux ont été répartis entre les membres ; le Pr Guivarc'h, absent, avait tenu à ce qu'on lui fît parvenir son lot à expertiser.

Une deuxième réunion de ce jury au complet a eu lieu le lundi 3 mars 2003 pour la délibération ; à l'unanimité, il s'est accordé sur les résultats suivants :

1^o/ PRIX DU LIVRE

- **Prix** (Médaille de la Société française d'Histoire de la Médecine gravée au nom du lauréat et un abonnement d'un an à notre revue) :

Jacques BÉNESTEAU (Toulouse). - Pour son ouvrage : *Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire*, Editions Mardaga, Sprimont (Belgique), 2002, 400 p., 735 références bibliographiques, 1100 notes, index, avec la remarque suivante : *le jury couronne un travail qui se distingue par sa richesse historique et sa qualité littéraire. L'auteur en tire des conclusions partisans. Celles-ci peuvent donner lieu à un débat auquel la Société française d'Histoire de la Médecine entend rester étrangère.*

Résumé de l'auteur :

Dans l'histoire du freudisme, fortement documentée depuis un tiers de siècle, on tombe aujourd'hui sur une falsification flamboyante, enchevêtrée, qui se poursuit. Et l'analyse textuelle déniche des impostures exemplaires, évidentes et fascinantes dans les publications freudiennes, dès les origines. C'est la psychanalyse, c'est-à-dire en soi une technique de désinformation de ses fidèles, de ses lecteurs, et de ses malades. De nombreuses méthodes de manipulation de l'information écrite ou orale ont été employées par les psychanalystes, dans des proportions paraissant incroyables et qu'il est bien difficile pour un honnête homme d'imaginer, du moins aussi longtemps qu'il n'a pas consulté la littérature, elle-même réservée aux spécialistes puisqu'une toute petite partie seulement a été traduite... Et en pratique toute l'édition et toute l'histoire du freudisme, depuis Freud jusqu'à ce jour, sont, surtout en France, contrôlées par des freudiens.

A partir de la fin des années 1960, des historiens et des passionnés de la vérité, partant du constat de la multiplication des mensonges et des discordances déjà connues dans les publications freudiennes, ont été contraints de se transformer en détectives spécialisés dans la recherche historiographique pour tout vérifier, rétablir les données manquantes à partir des témoignages des survivants et des traces retrouvées sur tous les continents. Mais, pendant ces décennies, ces historiens ont dû se contenter des informations historiques *extérieures* au mouvement freudien. Car un volume considérable de documents historiques, de la jeunesse de Sigmund Freud (1856-1939) à sa mort, toujours entreposé à la section des manuscrits de la Bibliothèque du Congrès des Etats-Unis à Washington (*Library Of Congress*), leur était interdit de consultation.

La *Library Of Congress* (L.O.C.) fut fondée en 1800 à l'initiative du Président Thomas Jefferson, un esprit ouvert et progressiste. Elle est encore aujourd'hui la plus grande ressource documentaire au monde (plus de 120 millions d'objets). Le credo originel était d'emblée de protéger les archives de l'humanité, pour les diffuser et permettre à tous l'accès à l'information concernant toute la planète. "Car la libre circulation de l'information est la garantie des libertés des peuples, et il n'y a pas de monde libre sans information libre". Comme l'histoire l'a montré.

En 1951, c'est la fondation des "Freud's Archives". Des tractations ont alors lieu entre les héritiers et exécuteurs testamentaires de Freud (à Londres) d'une part, et l'administration de la L.O.C. d'autre part, pour déposer à Washington toutes les archives du mouvement et des premiers analystes. Leur but secret - qui ne sera connu qu'en 2001 - était d'enfermer dans des containers toutes les informations sur les origines historiques du freudisme et de les protéger *contre* la curiosité des étrangers à la cause freudienne : "afin de ne pas être utilisées par les biographes" non autorisés (lettre du 27 janvier 1951) d'Anna Freud, la fille de son père, à Kurt Eissler, administrateur freudien des Freud's Archives). Ce qu'il fallait était un coffre-fort dans une banque, dont l'entretien et la protection sont encore, au passage, à la charge du contribuable.

Cette "Freud Collection" constitue une souche-mère de quatre-vingt-cinq mille documents historiques, dont quarante-cinq mille manuscrits, et environ 35 000 lettres, sans compter l'iconographie. Les dispositions prises par les cerbères de l'organisation freudienne, tous analystes, pour restreindre ou interdire au public *non freudien* l'accès à la documentation sont étonnantes.

De très nombreuses pièces essentielles, soit environ 25 % du fonds des archives, ont été *rendues inaccessibles au regard et à a consultation des historiens ou des érudits, parfois jusqu'au XXIIème siècle !* Les historiens sont obligés de le regretter, puisqu'ils seront tous morts avant d'avoir pu contempler leurs sources dans les containers cadenassés des Archives Freud. Ils sont condamnés par le verrouillage freudien à l'ignorance.

Les "secrets ordinaires" du Vatican ne sont conservés dans "l'Enfer" que durant 60 ans. A la L.O.C., les dossiers classés secret-défense ne sont écartés du public que pendant 40 ans, et par exemple les archives sur l'assassinat de J.F. Kennedy (novembre 1963) seront accessibles fin 2003. Mais alors, quels terribles secrets peut donc contenir le lot de documents expressément interdit *jusqu'en... 2113* par les cerbères de la Cause freudienne ?

Ces archives ne représentent que "les intérêts de la Famille et de la Cause freudienne" (*Borch-Jacobsen*, 2001). Leur fonction a toujours été la censure, la sélection, et de déterminer qui a le droit de savoir, "tout cela au profit des membres d'une société très privée, très secrète : les vrais freudiens" (*ibid*). Seuls les fidèles freudiens pouvaient y accéder. Par exemple l'historien de la médecine Frank Sulloway se vit interdire ce fonds documentaire au moment où, à la fin des années 1970, le pur orthodoxe freudien Peter Gay pouvait, lui, le compiler et choisir les éléments convenables pour la fabrication de son hagiographie, modernisation fidèle de l'édifice d'Ernest Jones.

Sans cette désinformation active, la psychanalyse n'aurait pas réussi à imposer son image, sa légende, son pouvoir dans nos sociétés, et n'aurait pas permis aux freudiens d'avoir un tel succès.

Quel est alors le but de ce livre, "*Mensonges freudiens, histoire d'une désinformation séculaire*" ?

Il est simple : informer l'honnête homme, par l'histoire, contre la désinformation.

Un ensemble de dossiers y dévoile, textes à l'appui, tous vérifiables et référencés, que Sigmund Freud fut d'emblée un expert qui inventa des patients, une étiologie, et de prétendus effets thérapeutiques. Pas un seul cas traité par lui n'a été guéri, ni même amélioré grâce à sa méthode, et tous furent des faillites qu'il érigea en victoires pour l'édification de ses fidèles et la manipulation de ses admirateurs. Ses successeurs ont fait leurs ces procédés, n'exhibant aucune preuve de leurs réussites tout en tenant, avec grande assurance, des discours fermés à l'examen des curieux. Ensuite, solidement organisés en réseaux auto-protecteurs, sinon sectaires et fanatiques, les psychanalystes, tous solidaires dans leur pensée unique, se sont ingénies à maintenir leur pouvoir mystique, n'hésitant pas à recourir à de nouvelles et copieuses falsifications, pour sauvegarder une niche chèrement gagnée dans nos sociétés.

Le Livre Noir du Freudisme présente, au début de ce troisième millénaire, les apports stupéfiants des recherches des historiens qui, depuis plus de trente ans, mettent au jour les mystifications et les preuves des mensonges, occultés dès les origines du dogme, mais désormais faciles à vérifier. L'expertise révèle une prodigieuse rhétorique de désinformation que le lecteur ne peut plus ignorer. S'appuyant sur les multiples sources, curieusement encore inaccessibles en français, voici une synthèse qui dévoile au grand public des informations nouvelles sur la réalité de la psychanalyse au terme d'un siècle d'existence.

2°/ PRIX DE THÈSES ET MÉMOIRES

- **Prix** (un chèque de 350 € et un abonnement d'un an à notre revue) :

Gérard AST (Strasbourg). - Pour sa thèse d'histoire "*Recherches sur les médecins et médecines dans l'espace du Bas-Rhin de la fin de l'Ancien Régime à 1870*".

Résumé de l'auteur :

C'est, bien entendu un immense honneur (et bonheur) d'être reçu ici, cet après-midi.

J'aimerais saluer, à cette occasion, la mémoire de Cécile et Mathieu qui n'ont pu vivre la fin de l'aventure et exprimer un immense sentiment de gratitude et d'affection à tous les membres des familles Ast et Faller, à mes amis et tous ceux, très nombreux, qui ont rendu possible et cet ouvrage et cet instant.

Que soient remerciés les professeurs Bernard Vogler, mon persévérant directeur de thèse et Etienne Thevenin, de Nancy, qui a été à l'origine de ma candidature au prix décerné par votre prestigieuse Société

S'agissant de mes travaux, permettez-moi quelques mots sur l'état d'esprit dans lequel je les ai réalisés et quelques éléments de jugement sur leur contenu.

Passionné depuis toujours par l'histoire des groupes humains, des espaces et des périodes de transition, il m'a été relativement facile de définir mon sujet. Les travaux de Jacques Léonard m'ont fait connaître ces médecins qui sont le "carrefour de tout". Le Bas-Rhin, cet espace de contact et de frontière avec le monde germanique devenait le cadre spatial idéal à une époque de transition, entre la fin de l'Ancien Régime où la médecine n'est plus tout à fait celle de Molière et 1870, où elle n'est pas encore celle de Pasteur.

Le groupe, l'espace, l'époque envisagés devenaient en fait un sujet-charnière intitulé "Recherches sur les médecins et médecines dans l'espace du Bas-Rhin de la fin de l'Ancien Régime à 1870".

Mais, autant il fallait délimiter le sujet, autant il ne s'agissait pas de le transformer en carcan. L'expression "médecins et médecines" serait vue dans un sens très large, l'espace, tout en restant un cadre très pratique serait souvent dépassé (en particulier pour l'étude des influences extérieures) et, pour les biographies individuelles entre autres, la césure de 1870, largement et souvent seulement indicative. En clair, un sujet-charnière avec beaucoup de souplesse d'étude et d'utilisation.

Pour traiter ce sujet-charnière, il fallait beaucoup fédérer, réunir, collecter :

- Beaucoup de travaux existaient déjà, il fallait les utiliser, les mettre en perspective et en valeur ;
- Beaucoup de chercheurs, de conservateurs et d'amateurs éclairés travaillaient sur le terrain, il fallait les contacter ;
- Beaucoup de branches voisines ou cousines (histoire, histoire locale, histoire sociale, histoire de la médecine, sociologie, psychologie sociale, généalogie et même roman historique...) méritaient d'être agitées dans la même direction ;
- Beaucoup de médecins, de tout type, travaillaient dans le champ étudié. Il fallait, dans le même ouvrage, voir évoluer aussi bien le professeur de faculté que le guérisseur populaire, le docteur de la ville, civil ou militaire, et le petit chirurgien de campagne ;
- Dans le même état d'esprit, et de manière concomitante, il s'agissait de réaliser une véritable biographie collective et une substantielle recherche et mise en valeur des destins individuels tant il est vrai que dans ce genre d'étude, on dispose souvent de l'une ou de l'autre mais rarement des deux en même temps ;
- Je crois pouvoir dire également que le travail de collecte des sources a été substantiel, aussi bien au niveau des archives institutionnelles (en Alsace même, à Paris, à Spire, Bâle ou Zurich en particulier) que des archives privées, dont j'ai eu la chance de bénéficier et qui apportent de véritables trésors de renseignements ;
- Il s'agissait enfin, d'adopter un mode de traitement simple et concret, où tout le monde pourrait y trouver son compte. Ce serait une histoire racontée de manière simple et concrète laissant une large place aux extraits mettant en scène des gens de médecine, aux tableaux, illustrations ou encore témoignages anecdotiques...

La réalisation de ce sujet-charnière s'apparentait en fait à la confection d'un immense tableau. Il fallait, pour la fin de l'Ancien Régime, décrire le cadre, les forces, les mentalités et les pratiques populaires avant d'étudier le milieu, la formation et l'action sur le terrain des gens de l'art. Il s'agissait, ensuite, d'appréhender, de manière concrète, le devenir de ce monde médical pendant la période révolutionnaire.

L'essentiel, cependant, du travail avait trait aux aspects et dynamiques du XIX^{ème} siècle :

- . renouvellement d'un puissant front parallèle ;
- . meilleures formation et efficacité du monde médical sur le terrain de la maladie ;
- . engagement multiforme dans la vie publique ;
- . vie quotidienne du praticien dans la sphère privée ;
- . service rendus lors du conflit de 1870.

Quant au résultat obtenu, et avant de s'en remettre au jugement des autres, lorsque l'auteur regarde son tableau, il éprouve un sentiment mêlé de fierté et de modestie. L'ensemble est conséquent :

- 5 volumes, près de 2 500 pages dont :
- . 3 volumes de texte principal ;
- . 1 volume (plus de 460 pages) de textes, documents, tableaux, images...
- . 1 volume de notices individuelles (près de 1 500) plus ou moins étoffées et quelques dizaines de pages de sources.

A côté de cela, même si le tableau semble fini pour l'auteur, il est loin d'être achevé. Il reste, ici ou là, des scories, des plages à compléter, des contours à préciser, des traits à affiner ou à rectifier. L'ensemble est loin d'être parfait, l'entreprise reste une entreprise humaine et donc perfectible...

En définitive, s'il me fallait retenir un aspect marquant de ce monde médical, ce serait sans doute, à l'instar de nombreuses autres dualités (monde français et germanique, médecin-chirurgien ou docteur-officier de santé, empirisme-science et d'autres encore), ce mélange, qui rend l'ensemble tellement attachant, de fragilités et de forces en même temps.

Il est vrai qu'il y a des fragilités :

- Fragilités physiques et familiales :

Le corps médical du Bas-Rhin n'est pas, dans sa grande majorité, en très bonne santé (les exemples ne manquent pas de "poitrinaires", rhumatisants, handicapés de diverse nature). Exposé, de surcroît, aux pathologies sans grand bouclier protecteur, le praticien ramène souvent le pire à la maison et a du mal à préserver les siens...

- Fragilités professionnelles et relationnelles :

On sent beaucoup de divisions dans ce monde, de petitesse parfois quand il s'agit de dénigrer l'autre ou son travail, de réserve d'énergie pour et de promptitude à la cabale...

Toutes ces faiblesses et fragilités existent à la vérité, en même temps que de formidables forces :

- . Son propre courage, face à l'adversité, donne toujours valeur d'exemplarité aux divers entourages ;
- . Les divisions sont transcendées par cette volonté d'aller vers la confraternité ;
- . Sa générosité dans son travail tout au long de son existence et, au soir de celle-ci, par toute une série de transferts sociaux, force l'admiration ;
- . Son engagement au service des autres, dans ce Bas-Rhin à la bigarrure confessionnelle bien marquée, prend souvent une valeur quasi sacerdotale. Et les exemples ne manquent pas, là non plus, toutes confessions confondues, de ces fortes personnalités et nobles caractères qui, à l'image d'un Charles Sultzer qu'on surnommait le "Bourru bienfaisant", ont été, avec une bougonnante lucidité, la providence de leurs contemporains.

J'ai cru discerner derrière tout cela, un formidable amour de la vie. La sienne propre, que l'on veut utile, au service des autres, celle des autres qu'il faut améliorer dans le combat de tous les jours et épargner dans l'épreuve de la guerre.

C'est, en fin de compte, avec un immense plaisir que j'ai étudié ce groupe social qui a autant honoré sa profession que servi l'Humanité. Et cette générosité, le l'ai rencontrée tout au long de mes travaux que je vous remercie, infiniment, d'avoir jugé dignes d'être ainsi récompensés et reconnus.

Christian RÉGNIER (Paris). - Pour son mémoire de DEA d'histoire contemporaine (Université de Picardie) "*Plaga Magna. Blessures, Médecins, Blessés sur le front occidental au cours de la Première Guerre Mondiale*".

Résumé de l'auteur :

Le mémoire "*Les blessés, leurs blessures, le médecin, sur le front occidental, au cours de la Grande Guerre*" a pour objet d'étudier les moyens mis en œuvre par le soldat blessé pour se prendre immédiate-

ment en charge après la survenue de sa blessure ainsi que le rôle joué par ses camarades proches et les premiers soignants : infirmiers, brancardiers, médecins, chirurgiens du front.

Appréhédés d'un point de vue médical, les rapports du soldat et de son corps blessé font appel aux réflexes de survie, aux connaissances culturelles individuelles et à l'expérience de guerre ; ils dépendent aussi de la nature des blessures, des circonstances de survenue, des lieux, des conditions de combat, des agents vulnérants et de nombreux facteurs annexes susceptibles de modifier l'attitude du blessé, de ses camarades, du médecin.

L'étude débute un peu avant la survenue de la blessure par une recherche des moyens de protection individuels et collectifs, militaires et personnels, employés par les hommes pour se prémunir contre les plaies de guerre ; on se limitera aux moyens de protection matériels (casques, cuirasses, protège-cœur, pansements individuels, pharmacies individuelles).

Ce mémoire porte également sur le nouveau statut sanitaire, militaire et social du soldat immédiatement après sa blessure. Il intéresse aussi l'évolution des connaissances et des pratiques médicales pour assurer une meilleure prise en charge des hommes blessés de la ligne de feu. Notre sujet d'étude ne devrait pas dépasser d'une quinzaine de kilomètres le front, guère au delà de l'ambulance divisionnaire ou de l'automobile chirurgicale.

Enfin, le mémoire évoque non seulement le sort des soldats français mais aussi celui des militaires anglais et allemands pour tenter de proposer une étude historique comparée de la prise en charge du blessé de la Grande Guerre dans les différentes armées.

3°/ ACCESSITS (un abonnement d'un an à notre revue) :

Brigitte MAIRE (Université de Lausanne) pour son livre. - "*Les remèdes tirés des légumes et des fruits de Gargilius Martialis **" édité par Les Belles Lettres, Paris, 2002.

Résumé de l'auteur :

Ma première rencontre avec Quintus Gargilius Martialis remonte à 1993, date à laquelle il m'avait été présenté par le Professeur Innocenzo Mazzini qui avait lui-même édité le *De hortis*, un autre traité attribué à Gargilius, et qui me proposa de reprendre le flambeau en m'intéressant aux *Remèdes tirés des légumes et des fruits (Medicinae ex holeribus et pomis)*. Cinq ans plus tard, j'ai soutenu à l'Université de Lausanne une thèse consistant en une édition critique, une traduction française, un commentaire et une concordance lemmatisée des *Medicinae*. En 2002, Les Belles Lettres m'ont fait l'honneur de publier ce travail dans la *CUF*. J'ai ainsi totalement revu et corrigé l'ensemble. Le commentaire en particulier a été totalement réorganisé et enrichi. Le livre, tel qu'il se présente aujourd'hui, doit aussi beaucoup à la lecture qu'en a faite Madame le Professeur D. Gourevitch. Qu'elle en soit ici vivement remerciée tout comme la SFHM qui, en m'accordant une distinction pour cette édition critique, a témoigné son intérêt pour Gargilius Martialis et a reconnu son apport à l'histoire de la médecine. La concordance lemmatisée, qui porte à la fois sur les *Medicinae* et sur le *De hortis*, a fait l'objet en 2002 d'une publication séparée chez l'éditeur allemand Olms dans sa collection spécialisée (Alpha-Omega, Reihe A).

Les questions soulevées par *Les remèdes tirés des légumes et des fruits* sont nombreuses et variées. Je renvoie pour un traitement détaillé à mon édition et en particulier à son introduction (1) ainsi qu'à mes différents articles centrés chacun sur une problématique spécifique (les sources, les *Medicinae* comme un manuel pratique aux ambitions littéraires, la *uariatio*, les vulgarismes). Je limiterai ici mon propos à l'auteur et à son œuvre afin de le rendre plus familier et d'encourager les esprits curieux à s'y intéresser.

Gargilius en effet n'appartient pas au Panthéon de la littérature latine. Il n'est donc pas superflu d'en dresser un bref portrait. Les inscriptions et les sources antiques permettent d'établir que Quintus Gargilius

* Pour tout complément d'information : Brigitte.Maire@iasa.unil.ch ou Av. Montchoisi 3 / CH-1006 Lausanne.

(1) Chapitre 1 : état des recherches gargiliennes (auteur, œuvre) ; chapitre 2 : étude des *Medicinae* (structure ; langue et style : *uariatio*, vulgarismes, les mots grecs, les hellénismes, les métaphores ; les sources : identification et choix des sources, utilisation des sources ; le public des *Medicinae* ; la réception des *Medicinae*) ; chapitre 3 : manuscrits et éditions des *Medicinae*.

Martialis est un auteur africain, originaire d'Auzia en Mauritanie sitifienne, aujourd'hui Sour El Ghozlan en Algérie. Il naquit très probablement en 210 apr. J.-C. et mourut en 260 apr. J.-C. Parallèlement à une activité d'écrivain, Gargilius exerça des charges militaires et politiques importantes qui le firent apprécier tant par ses concitoyens que par l'empereur Alexandre Sévère.

La production littéraire de Gargilius Martialis, dans l'état bien entendu où elle nous est parvenue, montre que nous sommes en présence d'un polygraphe. Des traités d'économie rurale, le *De hortis* (Mazzini 1988) (2) et peut-être les *Curae boum* (Lommatzsch 1903) (2), côtoient des traités médico-diététiques, les *Medicinae ex holeribus et pomis* ainsi qu'éventuellement deux autres textes qui traitent des herbes et des fruits et dont il ne nous reste que des fragments. Gargilius pourrait aussi avoir écrit le *De herbis femininis* (Kästner 1896 et 1897) attribué au Pseudo-Dioscoride et qui passe pour une traduction latine de la très célèbre *Materia medica* de Dioscoride ainsi qu'une biographie d'Alexandre Sévère.

Je laisse délibérément de côté les traités dont l'attribution à Gargilius a suscité des controverses dont l'exposé et l'examen m'entraîneraient trop loin, pour centrer mon propos sur le *De hortis* et les *Medicinae ex holeribus et pomis*. Les philologues sont en effet unanimes pour attribuer ces deux traités à Gargilius. Ils invoquent pour cela les nombreuses similitudes stylistiques, linguistiques et structurelles qui sont trop nettes pour n'être que le fruit du hasard. Ils énoncent aussi un critère de composition : le *De hortis* et les *Medicinae ex holeribus et pomis* apparaissent en effet comme les deux parties d'une encyclopédie domestique qui aborde chacune un aspect particulier d'une matière identique (herbes, légumes et fruits). Les *Medicinae* exposent les propriétés et les usages thérapeutiques de certaines plantes, tandis que le *De hortis* est un traité d'agriculture qui détaille, à en juger d'après les fragments qui nous sont parvenus, les soins à apporter à la culture des herbes, des légumes et des fruits cités dans les *Medicinae*.

Les *Medicinae* sont constituées de soixante chapitres de longueur inégale et ne sont précédées d'aucune préface. La première partie du traité est formée des chapitres 1 à 39 et concerne des légumes et des herbes potagères (*de holeribus*) ; la seconde partie du traité comprend les chapitres 40 à 60 et concerne des fruits (*de pomis*). Aucune description botanique de ces plantes ne figure dans les *Medicinae*. Elle devait en effet prendre place dans le *De hortis*, à en croire les fragments qui nous sont parvenus. Les *Medicinae* exposent les effets qu'ont des herbes, des légumes et des fruits sur tel ou tel organe ou partie du corps ou sur divers processus physiologiques comme, par exemple, la menstruation (cf. *infra*). Les *Medicinae* décrivent aussi l'utilisation de ces herbes, légumes et fruits à des fins curatives et indiquent des recettes de remèdes ou donnent des descriptions de leur application. Leur dénominateur commun est qu'elles relèvent toutes d'une médecine à l'usage immédiat et à la pratique simple. Les préparations complexes et potentiellement dangereuses sont volontairement laissées de côté et c'est très certainement pour cette raison que Gargilius ne compile pas le quatrième livre de la *Materia medica* de Dioscoride. Gargilius choisit d'indiquer uniquement des préparations à l'usage répandu et qui ont déjà montré leur efficacité plutôt que des recettes rares à l'efficacité aléatoire. Les affections retenues par Gargilius dans ses *Medicinae* sont elles aussi simples et ne requièrent pas une terminologie complexe. Elles sont aussi faciles à diagnostiquer et à soigner : notamment coliques, constipation, dysenterie, toux, maux de tête. Gargilius privilégie nettement un savoir pratique et n'hésite pas à faire état de croyances populaires (cf. *infra*) ; il propose aussi des remèdes qui ne figurent pas chez les médecins et rend compte au lecteur de sa propre expérience. Il fait en sorte que le lecteur se reconnaisse dans les *Medicinae* en y retrouvant des situations familières.

Les préparations proposées par Gargilius relèvent d'une médecine de proximité destinée à un lecteur profane. Le public des *Medicinae* devait se composer de pères de famille à qui incombait la responsabilité de veiller sur le bien-être de toute une maisonnée. C'était à eux qu'il revenait de fournir un toit à chacun, de la nourriture en suffisance et de prodiguer des soins élémentaires. Les *Medicinae* leur permettaient de faire office de médecin de famille lors d'affections bénignes survenues chez l'un de leurs proches. Ils pouvaient aussi appliquer sur eux-mêmes les recommandations ou les recettes de Gargilius. Ils se livraient ainsi à l'auto-médication et repoussaient, au moins dans un premier temps, le recours aux soins d'un adepte de l'art qu'il fallait souvent faire venir de loin ou chez qui on devait se rendre. Outre ces inconvénients, on faisait l'économie des frais relatifs à une visite chez le médecin.

(2) Il s'agit d'un des premiers traités d'art vétérinaire antique. Il est constitué d'une collection très brève et hétérogène de remèdes contre les maladies des bœufs et des bêtes de somme.

En guise de conclusion, je vous invite à lire ce que Gargilius nous dit au sujet de la coriandre :

III. De coriandro

(1) Non dubitanter coriandro refrigeratrix potestas datur, non tamen simplex, ut prudentissime Galeno uidetur, sed cui quaedam portio austeritatis inmixta sit, inde quod quaedam ex eo uitia curantur quae numquam omnino sanaret, si sola uirtute frigida niteretur. (2) Cum melle et uua passa tritum et impositum omnes tumores collectionesque compescit. (3) Praecipue tamen isto genere medicaminis doloribus testium subuenitur. (4) Suco mali granati et oleo in potione permixtum, animalia interaneis innata persequitur. (5) Semen ex aqua potum solutionem uentris astringit. (6) Scriptum a multis legitur tria coriandri grana tertianas excludere, ante accessionem si fuerint deuorata. (7) Isdem repellendis efficax est ipsum coriandrum ante solis ortum ignoranti ceruicali uiride subiectum. (8) Mirum est quod Xenocrates tradit : (9) si unum seminis granum femina biberit, uno die ei menstrua contineri ; duobus, si duo et totidem iam diebus quot grana sumpserit.

III. La coriandre

On n'hésite pas à attribuer à la coriandre un pouvoir rafraîchissant, ce n'est néanmoins pas le seul, mais il s'y mêle, comme le pense Galien avec une immense sagacité, une certaine quantité de pouvoir astringent ; cela se déduit du fait qu'elle guérit des maladies que l'on ne guérissait en général jamais, si l'on s'appuyait sur la seule vertu réfrigérante. Lorsqu'on l'écrase avec du miel et des raisins secs et que l'on en fait des applications, elle réprime toutes les enflures et les collections. C'est en effet surtout grâce à ce genre de médicament que l'on remédie aux douleurs des testicules. Mêlée dans une boisson à du jus de grenade et à de l'huile, elle combat les animaux apparus dans les intestins. Les graines, prises dans de l'eau, resserrent un ventre relâché. Nombreux sont les textes dans lesquels on lit que trois graines de coriandre repoussent les fièvres tierces, si avant l'accès elles ont été ingurgitées sans être mâchées. La coriandre, placée fraîche avant le lever du soleil à l'insu du malade sous son oreiller, est un remède pour repousser ces fièvres. Ce que Xénocrate nous rapporte est étonnant : si une femme a absorbé dans une boisson une graine, ses menstrues s'arrêtent un jour ; deux jours, si elle en a absorbé deux et ainsi de suite autant de jours qu'elle aura pris de graines.

Gargilius commence par indiquer comme à son habitude la principale vertu reconnue à la plante dont il parle - il mentionne pour la coriandre un pouvoir rafraîchissant (*refrigeratrix*) ; il évoque pour donner plus de crédit à son affirmation une *auctoritas* (Galien) ; il donne ensuite diverses préparations et leur champ d'application :

- coriandre écrasée, miel et raisins secs, le tout en application contre les enflures, les collections (*tumores collectionesque*) et les douleurs des testicules (*doloribus testium*) ;
- coriandre, jus de grenade et huile, le tout dans une boisson contre les "animaux" dans les intestins (*animalia interaneis innata*) ;
- graines de coriandre prises avec de l'eau contre un ventre relâché (*solutionem uentris*).

Gargilius termine son chapitre consacré à la coriandre en mentionnant d'autres sources. Les premières sont anonymes (*scriptum a multis*) et font état de pratiques appartenant à la médecine populaire (jeu sur les nombres : trois graines de coriandre contre les fièvres tierces ; coriandre placée sous l'oreiller du malade à son insu contre ces mêmes fièvres). Le chapitre se termine par la mention d'une utilisation de la coriandre encore plus étonnante (*mirum est*) : selon Xénocrate, nous dit Gargilius, les menstrues s'arrêteront autant de jours que l'on aura pris de graines de coriandre !

Ainsi, la médecine, telle qu'elle nous apparaît chez Gargilius Martialis, loin d'être uniquement un ensemble de techniques ou de savoirs, enfants du rationnel et de l'éprouvé, accorde une place à part entière à l'irrationnel, à l'imagination et aux croyances.

On peut sourire, mais on aurait tort de se moquer, car la santé, dont on ne connaît le véritable prix que dès l'instant où on l'a perdue ne serait-ce que momentanément, demeure jusqu'à aujourd'hui et malgré les immenses progrès de la médecine un équilibre précaire. Il faut donc pour le conserver, ou le retrouver, ne négliger à priori aucun recours, même à l'irrationnel. Si Gargilius ne nous l'apprend pas, au moins nous le rappelle-t-il.

Anne ROUGÉE (IGR Villejuif). pour son mémoire de stage tutoré de sciences humaines en Diffusion et Enseignement des Sciences et Techniques "*Les formes populaires de vulgarisation des sciences. Etude d'un cas : rayons X et radioactivité*".

Résumé de l'auteur :

Passé le moment d'étonnement à l'idée de recevoir un prix en histoire de la médecine pour un mémoire plutôt "amusant" sur les rayons X et la radioactivité, je suis ravie de présenter ce travail pour la première fois devant un public et de vous parler de choses que j'aime, à savoir le théâtre, la science et l'histoire.

Je tâcherai toutefois de rester modeste et prudente, ne souhaitant pas être accusée, comme dans *La Recherche du temps perdu* de Marcel Proust, par ces mots : “*Madame sait tout. Madame est pire que les rayons X*”.

Quinze ans passés à fabriquer de nouvelles machines pour la radiologie, et je me trouvais dans un état de lassitude et d’interrogation. Un engagement personnel vers le théâtre de plus en plus prenant et voilà qu’un soir, assistant à une représentation de *La vie de Galilée* de Brecht, je me sens réagir vivement aux propos que l’auteur prête au savant : “*Pour quoi travaillez-vous ? Moi je soutiens que le seul but de la science consiste à soulager les peines de l’existence humaine. Quand des hommes de science intimidés par des hommes de pouvoir égoïstes se contentent d’amasser le savoir pour le savoir, la science peut s’en trouver mutilée, et vos nouvelles machines pourraient ne signifier que des tourments nouveaux*”. Vient alors l’idée de chercher des réponses à mes interrogations en préparant un diplôme sur la diffusion des sciences et des techniques, dont j’apprendrai par la suite que le responsable étudie les relations entre le théâtre et la science. Ma décision est alors prise et le thème des rayons X s’impose tout naturellement.

Comme beaucoup de personnes j’avais entendu parler de démonstrations des rayons X dans les salons mondains et sur les champs de foire, mais je n’en savais guère plus. Mon travail, mené sous la direction de Daniel Raichvarg, a donc consisté à répertorier toutes les formes possibles de discours autour des rayons X et de la radioactivité dans les années qui ont suivi leur découverte. Il a commencé par des rencontres : avec Soraya Boudia, historienne et directrice du musée Curie, avec Mr et Mme Pallardy qui m’ont présenté leurs collections personnelles, puis avec Jean Maximoff qui m’a guidée dans les archives du Centre Antoine Bécclère. Il s’est poursuivi par des recherches à la bibliothèque du CNAM, à la bibliothèque historique de la Ville de Paris et enfin à la bibliothèque de l’Arsenal, spécialisée dans le domaine du spectacle vivant. C’est ainsi que j’ai pu trouver des timbres, des cartes postales, des publicités, des articles de journaux, mais aussi des feuilletons, des romans, des poèmes, des chansons, des dessins, des peintures, des diapositives, des films et... des pièces de théâtre ! Je vous en donnerai deux exemples.

Au préalable je voudrais évoquer les spectacles aux rayons X réalisés par Arthur Radiguet, constructeur d’instruments et de jouets scientifiques, dont les annonces publicitaires ont proposé au public les premiers appareils de radiologie mais aussi des produits pour réaliser des effets spectaculaires avec les rayons X et la location de matériel de projection pour des conférences scientifiques et mondaines. Un article de la revue *La Nature* donne le récit d’une soirée qui eut lieu dans le salon de Mme Masson, femme de l’éditeur, en présence de nombreux savants : objets rendus lumineux se déplaçant dans le noir, apparition d’un spectre figuré par une jeune femme revêtue d’un tissu rendu fluorescent, puis explications dévoilant tous les procédés utilisés. Arthur Radiguet, souvent sollicité pour faire des démonstrations-spectacles dans les salons mondains, fut une des premières victimes de radiodermite. Pour se faire une idée de la nature des effets produits par ces nouveaux rayons, on peut se référer au témoignage d’Antoinette Bécclère qui a décrit, dans un livre dédié à son père, les bruits, les odeurs et les couleurs observés pendant les premiers cours de radiologie médicale qu’il a donnés dans la vieille chapelle désaffectée de l’hôpital Saint-Antoine.

Je voudrais citer ensuite une pièce de théâtre qui parle des rayons X : *Spiritisme*, la pièce la plus ignorée de Victorien Sardou, dans laquelle un médecin qui croit au spiritisme cherche à convaincre un de ses confrères : “*Je vous souhaite, docteur, la folie du savant à qui l’on doit la découverte des rayons cathodiques et qui a rendu possible, par ses tubes, celle des rayons de Röntgen*”. Après la disparition soudaine de sa femme, interprétée par Sarah Bernhardt, ce médecin va tenter de la faire réapparaître à l’aide d’une table tournante. Cette pièce n’eut cependant pas de succès : les critiques de théâtre ont reproché à l’auteur d’utiliser sa pièce pour défendre des thèses spirites et les journalistes de *La Nature* et de *L’Illustration* ont suggéré l’utilisation des procédés de Radiguet pour produire des effets spéciaux plus convaincants.

Je parlerai maintenant du théâtre de l’horreur sur les expériences radiologiques. Dans *Le laboratoire des hallucinations*, de André de Lorde, représenté pour la première fois le 11 avril 1916 sur la scène du Grand-Guignol : “*le docteur Gorlitz pratique des expériences sur le cerveau pour étudier le phénomène de la douleur. Il est persuadé que sa femme le trompe. Alors, au moment où le corps inanimé de l’amant supposé lui arrive à la suite d’un accident de voiture, il sauve la vie de son rival, tout en le déposant de ses capacités intellectuelles*”. Le texte et les didascalies font de nombreuses références au domaine de la radiologie, et la scène de l’opération représente la mise en œuvre d’une technique toute récente d’exploration radiologique sous double incidence. Cette pièce connut un grand succès, et fut reprise plusieurs fois. André de Lorde aurait été inspiré pour son personnage de savant fou par le docteur Toulouse, directeur d’un laboratoire de psychologie expérimentale, connu pour avoir mené une grande enquête sur la supériorité intellectuelle de personnalités telles que Emile Zola, Auguste Rodin, Alphonse Daudet, Camille St-Saens ou Henri Poincaré...

Pour conclure, voici quelques réflexions que je voudrais partager avec vous. Ces recherches m'ont permis de donner du corps à mes interrogations personnelles, à travers la découverte de formes particulières de discours sur la science et la connaissance des acteurs et des lieux ayant donné naissance à ces formes. Si elles ne m'ont pas apporté de réponse directe à mes questions, elles m'ont donné des clés pour m'aider à les comprendre et à en reformuler d'autres. Elles m'ont surtout aidée à me construire une autre façon de voir le monde d'aujourd'hui. Car la science, le théâtre et l'histoire sont trois façons différentes de s'interroger sur le monde, et de donner le monde à voir aux autres.

*
* *

Suivant les traditions de la Société française d'Histoire de la Médecine, lauréats et membres du jury ont participé ensemble à un repas avant la séance du 22 mars 2003 qui proclama les résultats, les lauréats étant les invités de notre association.

Guy Pallardy,
Président de la Commission

Une épidémie de variole en Bretagne 1954-1955 *

par François GOURSOLAS **

Le 7 décembre 1954 un médecin-généraliste de Vannes le docteur Jacques Morat est appelé auprès d'un enfant de un an et demi le fils d'un sergent parachutiste rapatrié récemment d'Indochine et qui, l'avenir le montrera, est porteur d'une variole anéruptive mais virulente. Le petit malade est souffrant, agité, fébrile et présente une éruption cutanée (1) ; le docteur Morat inquiet appelle le surlendemain en consultation le pédiatre de l'hôpital le docteur Georges Cadoret (1920-2001), ancien interne de Nantes, chef de service, qui devant l'exiguïté du logement familial, la présence de deux autres enfants, l'état général du malade, le fait hospitaliser avec le diagnostic de pemphigus infectieux ou de varicelle et le traite par antibiotiques (la pénicilline et la terramycine



Le docteur Cadoret

seront les plus utilisées en prévention des surinfections durant l'épidémie). Le docteur Cadoret ne peut envisager le diagnostic de variole chez cet enfant dont le père militaire de carrière a dû être vacciné. L'enfant évolue favorablement, son éruption disparaît et il quitte l'hôpital au 20ème jour, guéri.

Mais le 21 décembre soit exactement 12 jours après la contamination probable, le docteur Cadoret présente brutalement une fièvre élevée avec céphalée, courbature, rachialgie, asthénie. Croyant avoir affaire à une grippe banale il reste chez lui alité jusqu'au 25 décembre, reprend son travail mais sa famille et le corps médical sont convaincus a posteriori qu'il s'agissait d'une variole bénigne chez un vacciné ancien. Pendant son absence un enfant du service a été transféré le 21 décembre dans le service des contagieux avec

* Comité de lecture du 22 mars 2003 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 2 rue de Rosmadec, 56000 Vannes.

le diagnostic de varicelle et une jeune femme employée dans le service de pédiatrie est soignée en ville, alitée avec le même diagnostic. Ce 21 décembre un enfant de deux ans et demi contaminé entre le 8 et le 11 décembre dans le service de pédiatrie où il était hospitalisé pour otite bénigne, revient à l'hôpital pour une éruption ressemblant à la varicelle. Ce même 21 décembre apparaît chez une petite de six mois contaminée dans les mêmes circonstances, une éruption semblable. Cette malade non vaccinée décédera le 3 janvier 1955, première victime de l'épidémie. Rentrant dans son service le docteur Cadoret est mis au courant puis voit arriver dans les derniers jours de décembre six nouveaux malades fébriles porteurs "de façon synchrone d'une éruption vésiculeuse le 31 décembre" et il ajoute dans un article paru en 1997 dans la revue des *Amis de Vannes* : "Je suis assailli par le doute, les six petits malades sont regroupés avec les deux précédents. Je consulte ma bibliothèque qui n'est pas très explicite mais me persuade progressivement que nous avons affaire à une épidémie de variole. Je rends visite au docteur Morat et lui déclare : "Mon cher Morat nous avons la variole à Vannes !". Dans l'après-midi je prie le docteur Chrétien ancien médecin-colonel et le docteur Leroux qui a séjourné en Indochine de jeter un coup d'œil sur nos enfants. Ils les considèrent comme suspects mais ne sont pas affirmatifs. Je décide quant à moi qu'il s'agit de varioles et prends les décisions qui me semblent s'imposer. Le service de pédiatrie est consigné, le personnel et les enfants hospitalisés y sont vaccinés. Dans la soirée nous nous efforçons de collecter les ampoules de vaccin dans les officines de la ville et nous en commandons à Nantes. La pouponnière de l'hôpital et le service des contagieux sont consignés, mais il y eut une difficulté reposant sur le fait que le pavillon 10 de l'hôpital hébergeait dans sa partie sud les malades contagieux et dans sa partie nord les malades de médecine interne, une cage d'escalier marquait la séparation entre les

deux parties. Dans la matinée du jour de l'an je me rends au domicile du docteur Guy Grosse (1911-1955), médecin inspecteur de la Direction départementale des affaires sanitaires et sociales (D.D.A.S.) (2), j'apprends qu'il était à Nantes. Je réussis à joindre le docteur Berger, médecin inspecteur régional de la santé à Nantes et lui annonçai que nous avions sur les bras une épidémie de la maladie n° 3. Il m'indique qu'il contactera le docteur Grosse en congé dans sa famille paternelle. Dans l'après-midi j'ai une conversation téléphonique avec lui : il m'assure qu'il serait à Vannes dès le lendemain. Des prélèvements avaient été adressés à un laboratoire de Vannes qui s'étaient révélés négatifs, mais ce 1er janvier de nouveaux prélèvements sont adressés à l'Institut Pasteur à Paris (service du professeur Lépine). Je pus contacter le médecin du service des contagieux le docteur Billault, nous vîmes ensemble les huit petits malades qu'il me



Le docteur Guy Grosse

confia car il était lui-même en mauvaise condition, à la phase préliminaire d'une variole qui sera d'ailleurs bénigne. Monsieur Grosse était à Vannes le soir du 1er janvier et nous nous rencontrâmes à son domicile. Le lendemain nous nous retrouvons à l'hôpital en compagnie du docteur Morat, du docteur Vicat auquel j'annonce le diagnostic de l'employée du service soignée par lui et du docteur Le Rouzic, médecin-général des Troupes Coloniales en congé à Vannes ; ce dernier penche pour le diagnostic de variole mais le docteur Grosse ne se fait vacciner que le 3 janvier. Les mesures de protection sont renforcées à l'hôpital : outre la pédiatrie et le pavillon 10 (médecine et contagieux) la pouponnière est consignée, le personnel consigné sur place, les visites interdites, les stages d'élèves infirmières suspendus. Le 3 janvier le docteur Grosse peut toucher le Ministère de la Santé qui envoie le professeur Le Bourdellès aux fins d'enquête. Celui-ci va dans un premier temps à l'hôpital Percy à Clamart où se trouve en traitement le sergent parachutiste. Dans l'après-midi du 3 janvier "Pasteur" nous fait savoir que les prélèvements examinés au microscope électronique sont fortement en faveur de la variole. Le 4 janvier le docteur Lobrichon, chef de service de médecine interne, tombe à son tour malade. Le docteur André Amphoux (chef de service de dermato-vénérologie) (3) vacciné autrefois va faire une variole bénigne mais accepte de prendre en charge les malades du pavillon 10. Le même jour nous accueillons à la gare de Vannes le professeur Le Bourdellès et nous nous rendons à l'hôpital où le docteur Amphoux nous montre dans le service des contagieux les huit enfants dont le docteur Le Bourdellès confirme le diagnostic de variole. Des listes de "sujets-contacts" sont établies, ceux-ci seront mis sous surveillance médicale. Le professeur et le docteur Grosse se rendent à la Préfecture où le Secrétaire général prend la décision des vaccinations et revaccinations collectives, rappelle à tous les membres du service de santé présents l'obligation légale de la déclaration de la maladie. Ainsi s'achève le rapport de ces dramatiques premières journées, écrit par le docteur Cadoret.



Le docteur André Amphoux

Le foyer initial

Le sergent parachutiste avait contracté la variole au début de novembre 1954 à l'hôpital Roques de Saïgon où il avait été admis pour un début de tuberculose pulmonaire. Il y avait au Vietnam dans ce dernier trimestre comme souvent alors chaque automne, une épidémie de variole avec 377 cas dont 56 décès. Un des malades était hospitalisé dans le service des contagieux et le personnel avait des contacts avec celui de médecine. Le sergent quitte Saïgon le 11 novembre près de quatre mois après les Accords de Genève, est rapatrié en France par avion et hospitalisé à Percy le 13. Quatre jours plus tard il rejoint sa famille à Vannes en permission soit 7 jours après son départ

de Saïgon porteur d'une variole débutante, et souffre à Vannes d'une poussée de fièvre avec asthénie. Le 24 il rentre à l'hôpital Percy où apparaît une paralysie flasque des membres inférieurs début d'un syndrome de Guillain-Barré évoluant vers une paralysie respiratoire nécessitant trachéotomie et assistance respiratoire. Cette grave complication de la variole a été décrite autrefois par des auteurs anglais Sydenham, Morton, Webbs pour les avoir rencontrés dans les ports britanniques de la Route des Indes, syndrome pratiquement ignoré en France dans la variole. Le professeur Le Bourdellès, envoyé par le Ministère de la Santé pour examiner le 3 janvier 1955 le parachutiste à l'hôpital Percy l'a trouvé guéri et sans traces d'éruption. On doit admettre que cet homme pourtant vacciné a transmis la variole à son fils qui n'était pas vacciné, soit directement ce qui est le plus probable, soit par l'intermédiaire d'un pyjama acheté en cadeau dans les marchés de Cholon, comme le bruit en a circulé dans le public.

Extension de l'épidémie

L'enfant hospitalisé le 9 décembre contamine en quelques jours le docteur Cadoret (4) et l'employée du service, femme de 28 ans, d'abord soignée chez elle où elle contamine sa grand-mère âgée de 65 ans, premier cas de contagion extra-hospitalière. Les autres membres de sa famille furent indemnes, l'épouse du docteur Cadoret et leurs trois enfants de cette époque tous vaccinés furent indemnes (4). Mais l'enfant du parachutiste en a contaminé, malgré les précautions prises, plusieurs dans le service de pédiatrie puis la transmission s'est faite dans le service des contagieux et celui de médecine-interne. Dans la thèse soutenue en 1975 par le docteur Philippe Pierre, il est mentionné "que la distinction entre les services de contagieux et de médecine était purement fictive... Le personnel paramédical des deux services était commun à tous les malades". La variole n'a pris une grande extension dans les deux services qu'à partir du 31 décembre. En effet selon le docteur Pierre, la variole devient contagieuse tardivement, quelques jours après la survenue de l'éruption. Ceci explique qu'il n'y ait pas eu plus de contaminations parmi les visiteurs des petits malades lors des fêtes de fin d'année. Compte tenu de l'extrême contagiosité de la variole même par voie aérienne, le foyer hospitalier va prendre une brutale extension ; quasi quotidiennement du 3 au 18 janvier apparaissent de nouveaux cas, le maximum en atteignant neuf le 6 janvier, huit le 10 janvier soumettant ainsi le personnel à rude épreuve. Le docteur André Amphoux apparenté à la famille Monod, ancien externe des hôpitaux de Paris, médecin-chef de service de l'hôpital de Vannes a écrit : "Cette épidémie n'aurait probablement pas eu lieu si des années durant, beaucoup de familles ne s'étaient pas durablement dérobées à la vaccination obligatoire des enfants contre la variole... Dès que le diagnostic de variole fut connu, ce fut la panique dans la population de Vannes, du coup tout le monde voulait être vacciné".

La lutte contre l'épidémie

Le docteur Guy Grosse (1911-1955) (5) médecin-inspecteur principal de la santé du Morbihan (D.D.A.S.S.) depuis 1953 avait été revacciné par prudence le 3 janvier 1955 au début de l'épidémie et "va s'employer jour et nuit à mettre sur pied dans un temps record les séances de vaccination collective" à la suite d'une conférence médico-administrative tenue à la Préfecture du Morbihan le 5 janvier, rendant obligatoire la vaccina-

tion dans la circonscription de Vannes et 250 000 habitants furent alors vaccinés (5). Les séances débutent le 6 avec des vaccins envoyés dans la nuit précédente par l'Institut Pasteur de Paris, les Instituts de la Vaccine de Tours et de Montpellier. Elles seront à peu près terminées dans la circonscription le 8 janvier. Le docteur Grosse "épuisé par un surmenage de plus de dix jours" (7) débute une éruption de variole extensive, hémorragique, est hospitalisé le 17 janvier au Pavillon 10 et malgré la thérapeutique palliative, meurt dans le coma urémique le 24 janvier "victime de son devoir" cité à l'ordre de la Nation par le président du Conseil des Ministres P. Mendès-France et fait Chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume le 27 janvier.



Le docteur Grosse dans une séance de vaccine.

Un autre médecin particulièrement victime de l'épidémie est le docteur André Amphoux ci-dessus mentionné, qui est chargé par la D.D.A.S. de diriger dans le Pavillon 10 de l'hôpital le service organisé pour regrouper d'office tous les varioleux. Le docteur Amphoux accepte, mais est obligé d'abandonner à un remplaçant sa clientèle privée durant 40 jours car il contracte la variole 15 jours après sa prise de fonction. Il fait une infection "des plus frustes et larvées" mais doit être consigné à l'hôpital selon la prescription légale quarante jours durant lesquels il continue de soigner les varioleux de son service. Son domicile est mis en quarantaine, six de ses sept enfants sont évincés de l'école et gardés à la maison par leur mère, personne ne fera de variole, la rue Duguesclin est mise en quarantaine "par une population peu charitable" et le confrère ami remplaçant ne verra aucun client. Il fut organisé par des amis et confrères une collecte pour venir en aide à l'épouse et aux enfants. Ce témoignage est celui de cette sorte de panique qui s'est développée en Bretagne et dans une partie de la France orchestrée par les médias, et en particulier par la revue Paris-Match. Un article paru dans le numéro 306 (5 au 12 février) note de façon tout à fait erronée : "l'hospitalisation d'un bébé en observation à l'hôpital Chubert, faute de place on le couche dans la salle commune" entre d'autres errements faisant état "d'inquiétude confinante à l'épouvante devant les cercueils arrivant en gare sur les wagons de ville assiégée de nouvelles circulant à la vitesse des feux de brousse".

En fait l'épidémie, à son acmé le 9 janvier, diminue rapidement à partir du 19 ce qui confirme que l'immunité est acquise dès le onzième jour après la vaccination et le docteur Pierre explique dans sa thèse que cette vaccination souvent inopérante en période endémique dans la protection individuelle est "efficace pour protéger la société en limi-

tant la diffusion de la maladie” (8). Il note aussi que les injections de gamma-globulines de l’Institut Pasteur “n’ont donné que des résultats partiels” (9).

L’évolution

On a recensé en Bretagne lors de cette épidémie 98 cas dont 74 dans le Morbihan, 24 dans le Finistère et 16 décès à Vannes, 4 à Brest (globalement 22,4 % de mortalité). Dans le Morbihan 18 enfants âgés de moins de 10 ans furent atteints dont quinze non vaccinés. Il y eut 5 décès parmi eux, dont 3 de moins de un an (10).

L’épidémie de Vannes presque circonscrite dans les premiers jours à l’hôpital s’est propagée à l’extérieur avant les mesures de consignation et a ainsi touché durant trois semaines quatre communes du département ; il y eut un cas suspect à Lorient ayant provoqué la consignation de l’hôpital Bodelio. Partout les malades non hospitalisés ont été l’objet de mesures d’isolement à leur domicile soumis ensuite à une désinfection. Les agglomérations touchées du Morbihan ont été consignées par ordre du Général commandant le Service de Santé de la 3ème région militaire, ordre transmis à la Gendarmerie départementale pour application des consignes.

Il y eut encore à partir de février une petite épidémie à l’hospice de vieillards de Vannes contigu à l’hôpital, dans les circonstances suivantes : de vieux journaux provenant du Pavillon 10 étaient portés au four crématoire mais un pensionnaire de l’hospice y avait accès et, malgré les consignes prescrites, les revendait à un chiffonnier. Il tomba malade et contamina cinq autres vieillards... et le médecin-chef de l’hospice qui fit une variole bénigne. Il y eut un décès et l’épidémie s’éteignit définitivement le 20 mars. Elle avait fait beaucoup de bruit : des médecins étaient venus en observation d’Angleterre, d’Allemagne, de Norvège, de la Base américaine de La Rochelle. Elle allait s’étendre à Brest par l’intermédiaire d’une habitante de cette ville qui le 3 janvier 1955 s’était trouvée hospitalisée dans un premier temps au pavillon de médecine de Vannes avec un diagnostic douteux. Cette personne est transférée à l’hospice Ponchelet de Brest le 23 février où elle contamine sa voisine de lit. L’épidémie va durer jusqu’au 11 mai mais rester confinée à l’hospice Ponchelet et à l’hôpital Morvan, grâce à la campagne de vaccinations. Il y eut plusieurs cas de variole frustes dont un médecin du service de pédiatrie et un médecin de l’hospice ; il n’y eut aucune mortalité. La dernière épidémie était terminée en France.

Mais deux épidémies étaient survenues auparavant dans l’année 1952 avec en commun la contamination par des soldats revenus du Vietnam. L’une a débuté à Marseille dans l’hôpital militaire Michel Lévy (11) et s’est rapidement transmise à la population avec 45 malades dont un décès (12) et 570 000 vaccinations furent effectuées. L’autre a débuté dans un hôpital militaire de la banlieue de Paris où avait été mis en observation pour varicelle douteuse un soldat d’Indochine qui contamina le médecin-chef. Celui-ci contamina son fils âgé de huit ans. Celui-ci est parti en vacances incubant sa maladie et fut à l’origine de 37 cas de variole dans un petit village du nord près de la frontière belge : 37 cas de variole se déclarèrent dont deux décès.

En ce milieu du 20ème siècle des foyers de variole étaient rencontrés encore au Kenya, en Somalie, au Soudan, en Indochine, aux Indes. Des cas ne sont produits



Photo du docteur Cadoret avec le docteur et Madame Valentin

(prise dans la propriété des parents du Docteur Laennec à Douarnenez lors de la sortie de printemps de la Société française d'Histoire de la Médecine en 1991)

campagne de vaccination et l'a payé de sa vie, apportant un gros argument aux responsables actuels qui demanderaient aux membres jeunes du Service de Santé de se soumettre à la vaccination préventive.

chaque année jusqu'en 1977. Selon l'O.M.S. les tout derniers cas remontent en octobre 1977 en Somalie et en 1980 elle annonce l'éradication totale. Cependant l'O.M.S. a fait conserver à l'époque des stocks de vaccin dans un laboratoire de Bilthoven (Pays-Bas). En 2002 son assemblée annuelle a décidé de conserver les différentes souches de virus de la variole gardées aux U.S.A. et en Russie "afin de terminer les études entreprises sur cet agent infectieux". Mais l'épidémie de Vannes avait montré qu'il pouvait être encore meurtrier, près de 28 % de mortalité chez les enfants de moins de 10 ans, et que le diagnostic avec la varicelle était difficile dans les premiers jours de l'épidémie.

Pour conclure il faut rendre hommage aux docteurs Georges Cadoret et André Amphoux, à tous ceux qui ont soigné leurs malades, et surtout au docteur Guy Grosse (13) qui a porté le poids de la

REMERCIEMENTS

L'auteur remercie :

Mme Veuve Georges Cadoret née Ellen Steen-Hansen pour les renseignements communiqués et son autorisation d'utiliser la publication dans le *Bulletin des Amis de Vannes*, n° 22, 1991 ; Maître Jean Guitard, Président de l'Association "Les Amis de Vannes" ; le Docteur Journal et le Club médical Chubert dont faisait partie le Docteur Cadoret ; le Docteur Philippe Pierre ; médecin généraliste à Crach (Morbihan) qui m'a communiqué sa thèse ; Madame de Boisdeffre, Directrice des Archives de France et le Président du Conseil Général du Morbihan qui m'ont autorisé à consulter les Archives départementales.

NOTES

- (1) Selon le témoignage actuel du Docteur Morat il s'agissait de vésicules presque confluentes et réparties en nappes ; selon celui du Docteur François Vicat médecin-généraliste à Vannes qui soigna deux adultes (dont un décès) il s'agissait de vésicules de la taille de petites perles mais ni l'un ni l'autre n'ont perçu le caractère enchâssé dans le derme.
- (2) Le Docteur Guy Grosse né le 10 septembre 1911 à Nantes était le fils d'Albert Grosse médecin-accoucheur et Directeur de l'École de médecine de Nantes. Il a passé une licence de Droit en 1934, obtenu son Doctorat en Médecine en 1940, sous-chef de Bureau de

l'Assistance Publique de Paris en 1947, il est décoré de la Médaille Vermeille des Epidémies en 1949 et nommé Médecin Inspecteur principal de la Santé Publique du Morbihan en 1953. Le docteur Grosse a donné son nom à une place de la ville de Vannes située devant l'entrée ancienne de l'Hôpital Chubert.

- (3) Le Docteur André Amphoux (1909-1994) est issu par les hommes et par les femmes de la famille de Jean Monod (1765-1836), pasteur de l'Oratoire du Louvre à Paris et cousin du professeur Edouard Rist, médecin des hôpitaux de Paris. Il s'est marié en 1938 peu après son installation à Vannes avec une cousine issue de germaine Simone Lerch.
- (4) Selon le témoignage de Madame Georges Cadoret.
- (5) Sa mission à Vannes n'aura donc duré qu'un peu plus d'un an et demi.
- (6) Il fut pratiqué en France au début de 1955, 25 millions de vaccinations anti-varioliqes sur lesquelles il y eut 29 cas d'encéphalopathies dont 9 décès, et 10 cas de vaccine généralisée dont 3 décès.
- (7) Extrait d'un article publié dans le *Journal Officiel* n° 24 du 27 janvier 1955 par le Docteur Berger, Médecin Chef de la Direction Régionale de la Santé à Nantes sous le titre "La mort de notre ami Grosse".
- (8) D'où les problèmes à résoudre actuellement par les responsables de la Santé Publique. En Allemagne le Professeur Kurth, directeur scientifique de l'Institut Robert Koch de Berlin travaillant à ce jour sur les virus de la variole et de l'anthrax (charbon), considère que les personnes âgées de plus de 30 ans et vaccinées antérieurement ne risquent pas d'être gravement atteintes. Il n'y a pas lieu d'envisager une campagne de vaccination, la mortalité de celles-ci étant d'environ deux pour mille et le Professeur Kurth ajoute que l'infrastructure technique est bien préparée, que la prévention est bonne en Allemagne. Il craint cependant un certain manque de coordination entre les Länder et le danger de panique psychologique (in Emission radiotélévisée sur *Arte* du 16 avril 2003). Il a déclaré que le vaccin stocké en chambre froide serait efficace durant 20 ans à l'Institut Koch.
A l'opposé le Professeur Hervé Bercovier de Jérusalem est partisan de la vaccination collective dès à présent englobant palestiniens et israéliens. Les autorités israéliennes possèdent aujourd'hui le stock de vaccin nécessaire, les populations se sentant très vulnérables.
- (9) Le Professeur Le Bourdellès a noté que ces injections de gamma-globulines ont paru donner des résultats favorables chez l'enfant surtout". Le Docteur Pierre dans sa thèse mentionne la publication du Docteur Kempe qui au cours de la petite épidémie de variole aux Indes a constaté le bienfait des gamma-globulines, "sans-doute l'avenir en matière de prophylaxie des épidémies".
- (10) Il a été recensé 11 médecins atteints de variole en Bretagne, dont 9 dans le Morbihan. Tous sauf le Docteur Grosse ont fait des varioles pauciruptives ou anéruptives sans symptômes de gravité. Le Docteur Poulain, médecin-chef de la Sécurité Sociale avait fait une forme bénigne selon le témoignage du Docteur Vicat, comme le Docteur Morat son cas était passé quasi inaperçu.
- (11) Le Professeur Michel Lévy a été le grand hygiéniste du Val-de-Grâce au milieu du XIXème siècle. Son biographe est le Docteur Isidore Simon (par Henri Baruk. Eloge du Dr Isidore Simon. *Histoire des Sciences Méd.*, 1986, Tome 20 (2) p. 133).
- (12) Il faut noter que le premier cas de variole hospitalisé à l'Hôpital des Armées Michel Lévy (devenu *Hôpital de la Conception*) ne fut pas étiqueté avant d'avoir contaminé directement ou indirectement 39 sujets (selon la communication sus-mentionnée du Docteur Cadoret).
- (13) L'Académie de Médecine décerne en novembre 1955 aux médecins "impliqués" une Médaille d'Argent "en vue de récompenser vos efforts dans la propagande pour la vaccination préventive..." (mentionné par le docteur G. Cadoret dans la Communication sus-mentionnée).
- (14) Il y a plus de dix ans en 1992 paraissait un livre écrit en français signé par un auteur russe Ben Alibek, intitulé "La guerre des germes", analysé par Cyrille Vanderberghe dans le numéro du *Figaro* du 12 septembre 2001. Selon l'auteur, responsable ancien du programme russe des armes bactériologiques, "de très nombreux chercheurs de l'Institut Biopreparat

occupés antérieurement à l'étude des virus sont allés travailler à partir de 1990 en Corée du Nord, Irak ou Iran pour des salaires plus confortables" rendant ainsi le bioterrorisme menaçant dès cette époque.

A la fin de janvier 2003 le Ministère de la Santé Publique en France a fait figurer sur la liste des maladies à déclaration obligatoire "les orthopoxviroses dont la variole". Il est demandé à chaque médecin de remplir "une fiche spécifique à chaque maladie" adressée au Médecin-chef de la D.D.A.S.

BIBLIOGRAPHIE

- AMPHOUX A. - *Le sens de ma vie*. Publié à compte d'auteur. Montpellier, 1993, 233 p.
- BOYER J. et ROUSSEL A. - *Epidémiologie et prophylaxie de la variole. Etude des incursions de la variole au cours des 20 dernières années à Paris*. Monographie de l'Institut national d'hygiène, n° 25, 1962, Paris.
- HAMBURGER J. - *Petite Encyclopédie médicale*. 4ème édition, 1948, Paris
- JOURNAL OFFICIEL. - 27 janvier 1955, Extrait concernant l'épidémie de Vannes.
- LE BOURDELLÈS B. - L'épidémie de variole en 1955. *Bull. Ac. de Méd.*, 1955, n° 25-26, p. 417.
- LEROUX, AMPHOUX, BILLAUD, BOUILLAUD, CADORET, DELORD, DUHAMEL, LOBRICHON, BALDRICH, AUDOUY. - L'épidémie de variole à Vannes. *La Presse Médicale*, 30 avril 1955, n° 34, pp. 639-642.
- PIERRE P. - Thèse de médecine soutenue devant le professeur Huguenin à l'U.E.R. médicale de l'Université de Rennes le 2 mars 1975. *Etude de l'épidémie de variole de Vannes et de Brest*. (Thèse contenant une importante bibliographie).
- SAVY P. - *Pratique médicale*, 5ème édition, 1942.

RÉSUMÉ

Une épidémie de variole en Bretagne 1954-55.

Cette épidémie fut la dernière en Europe, mais chaque année jusqu'en 1977 de petites épidémies se déclarent dans la Corne de l'Afrique, en Asie du Sud, au Vietnam. L'épidémie s'est transmise à Vannes par un soldat rapatrié de Saïgon et dont l'enfant fut hospitalisé pour un diagnostic de varicelle débutante. Comme souvent en cas d'épidémie l'hôpital a été le point de départ de la diffusion. La population et en particulier les enfants étaient très mal vaccinés, l'épidémie fut meurtrière, plus de dix médecins furent atteints et l'un d'eux est mort. Mais grâce aux rigoureuses mesures prises le virus a disparu au bout de deux mois dans le Morbihan, de quatre mois dans le Finistère.

La prévention par vaccination a été très efficace collectivement en stoppant l'épidémie sans stopper la mortalité du début. Ne serait-ce pas un argument pour vacciner aujourd'hui tous les jeunes membres du Service de Santé volontaires ?

SUMMARY

1954-1955 : Smallpox Epidemic in Brittany.

The 1945-1955 smallpox epidemic was the last in Europe while until 1977 there were numerous epidemics each year in East-Africa, South Asia, and Vietnam. In 1954 the disease was brought in France by a soldier who came back from Vietnam. As his child was sent to hospital in Vannes the illness spread out of the hospital due to a lack of preventive vaccination among the child population. Some members of the medical staff were ill and one of them died. Severe measures were undertaken and the virus disappeared four months after the beginning of the epidemic in Finistere and two months in Morbihan. On the other hand the preventive vaccination was very efficient except for the first cases. Isn't an argument in favour of vaccination for all young members of aid agencies ?

Translation : C. Gaudiot.

INHALTSANGABE

Pockenepidemie in der Bretagne 1954-55.

Diese Epidemie war die letzte in Europa, aber es gab noch jährlich einige Seuchen in Ost-Africa, in Süd-Asien und in Vietnam. Diese Epidemie von 1954-55 wurde durch einen aus Saïgon heimkehrenden Soldaten nach Vannes übertragen ; sein Kind wurde in Vanneter Krankenhaus selbst verbreitet. Da viele Kinder damals nicht geimpft waren, war die Sterblichkeit um 22 %. Elf Ärzte wurden angesteckt und einer ist gestorben daran. Mit sehr strengen Maßnahmen wurde die Seuche durch die Impfung beherrscht. Nach zehn Tagen war die Epidemie eingestellt und das Virus verschwand in Morbihan nach zwei Monaten und in Finistere nach vier.

Die allgemeine Schutzimpfung war recht wirkungsvoll aber die Impfung nicht einstellt die Sterblichkeit im zu Anfang. Es könnte heute ein Argument sein, um alle jugendlichen Mitglieder freiwilliger des Sanitätswesens zu impfen !

Le docteur Zamenhof (1859-1917) : un médecin “qui espère” ! (II)*

par Alain LELLOUCH **

Une précédente communication a détaillé la vie et l'œuvre de jeunesse de Zamenhof, médecin lituanien, d'origine juive, spécialisé en ophtalmologie et inventeur de l'espéranto. Ce travail complète la biographie (2) de Zamenhof, de 1905 à sa mort, en 1917. Il s'efforce aussi de resituer sa contribution dans le mouvement des idées du XXème siècle, traversé notamment par les nationalismes, le national-socialisme, l'internationalisme prolétarien, le pacifisme et l'universalisme des droits de l'homme. L'étude comprend quatre parties : 1) les Congrès espérantistes internationaux ; 2) l'“idée interne” de Zamenhof avec les concepts d'hilléisme et d'homaranisme ; 3) l'épisode de sa maladie puis de sa mort ; 4) enfin, son étrange destin post-mortem.

Les Congrès internationaux espérantistes (2, 8 à 12)

Dès 1905, Zamenhof inaugurerait la tradition des grands congrès internationaux. Sur proposition de l'avocat espérantiste français Michaux, le premier Congrès se tint à Boulogne-sur-Mer. Peu avant, Zamenhof avait été accueilli, à Paris, en personnage important : décoré de la croix de la Légion d'honneur par le Ministre de l'Instruction Publique, il avait assisté à un banquet en son honneur à l'Hôtel de Ville, participé à une soirée à la Sorbonne et donné une série d'interviews... Dans son discours (7), Zamenhof rappelait : *“Dès la plus haute Antiquité, la famille humaine s'est divisée et ses membres ont cessé de se comprendre. Des frères créés selon un modèle unique... ayant chacun le même corps, le même esprit, les mêmes facultés, les mêmes idéaux, les mêmes concepts, la même divinité au fond du cœur - ces frères sont devenus étrangers les uns aux autres et ils s'opposent en groupes rivaux. Prophètes et poètes ont rêvé du temps où se reconstituerait l'unité ; mais ce n'est qu'un rêve auquel personne ne croyait. Or, grâce à la langue internationale..., ce rêve commence à se réaliser. Des hommes de divers pays se comprennent et se parlent en frères. Ce ne sont plus des Français qui parlent à des Anglais, ni des Russes à des Polonais, mais des hommes qui parlent à des hommes”.*

* Comité de lecture du 22 mars 2003 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** CHI de Poissy-St-Germain-en-Laye, Département d'Information Médicale, 20 rue Armagis, Saint-Germain-en-Laye ; aajet@noos.fr.

Avec l'avènement de l'espéranto, il n'existerait donc plus *“de nations fortes ni de nations faibles... ; personne n'est humilié... ; nous nous tenons tous sur un fondement neutre, nous sommes tous pleinement égaux en droits ; nous nous sentons tous membres d'une seule nation, membres d'une seule famille”*.

Ce propos de Zamenhof rejoint certains propos contemporains qui dénoncent, aujourd'hui, l'hégémonie linguistique de l'anglo-américain et la toute-puissance économique, scientifique, informatique, culturelle et militaire des Etats-Unis d'Amérique (6).

Avec 668 participants et 20 pays, Boulogne-sur-Mer fut un succès. Mais, notait l'espérantiste Janton (4), les organisateurs français, *“se méfiaient des bons sentiments et craignaient que, dans la France, rationaliste et bigote de 1905, encore remuée par l'affaire Dreyfus, le ton de prophète (juif) (de Zamenhof) excitât l'hostilité ou le ridicule”*. On fit donc tout pour ramener le congrès sur le terrain de la seule linguistique et l'on demanda à Zamenhof de retirer le passage de son discours dans lequel il proclamait : *“Chrétiens, juifs ou musulmans, nous sommes tous les fils de Dieu”*. Zamenhof accepta de retirer la phrase mais refusa de supprimer la *“prière”* qui concluait son intervention. Elle fut récitée sous la bannière verte de l'espérance : *“En ce moment, ... je n'appartiens à aucune nation, je suis simplement un homme..., je sens que je n'appartiens pas à telle ou telle religion en particulier. En ce moment, devant les yeux de mon âme, il n'y a rien d'autre que cette haute Force morale que chaque être humain ressent dans son cœur. C'est à elle que j'adresse ma prière”*.

Cette prière de Zamenhof choqua et, en réaction, la *Déclaration sur l'essence de l'espérantisme* veillera à bien *“dissocier celui-ci de toute idéologie”*, de toute mystique. La *Déclaration* concluait aussi par une ferme mise en garde laïque : *“Toute autre idée ou aspiration que tel ou tel espérantiste associe à l'espérantisme est son affaire purement privée, dont l'espérantisme n'est pas responsable”*.

En 1906, au Congrès de Genève (8 à 11), Zamenhof dénonce la haine raciale et prône le développement de l'espéranto pour la combattre : *“Je viens, écrit-il, d'un pays où plusieurs millions d'hommes luttent péniblement aujourd'hui pour leur liberté, pour la plus élémentaire liberté humaine, pour les droits de l'homme... Tous les jours, de nombreuses vies humaines sont sacrifiées dans les luttes politiques mais beaucoup plus nombreuses sont celles qui sont anéanties dans les conflits inter-raciaux... Qu'elle soit maudite, mille fois maudite, la haine raciale”*. Il décrit alors le pogrom anti-juif qui venait d'ensanglanter Bialystok, sa ville natale : *“Dans les rues, des sauvages armés de haches et de barres de fer se jetaient bestialement contre de paisibles habitants dont la seule faute était de parler une autre langue et de pratiquer une autre religion qu'eux. Pour cela, on fracassait les crânes, on crevait les yeux d'hommes, de femmes, de vieillards impotents et d'enfants sans défense...”*.

Lors du Congrès de Barcelone de 1909, un médecin ophtalmologiste suisse, le Dr Dor proposa Zamenhof pour le Prix Nobel de la Paix mais ce dernier s'y opposa et la proposition ne donna plus lieu à débat (1, 2).

Fraternité universelle et Hillélisme

Les espérantistes français refusaient pourtant résolument de s'engager sur la voie des idéologies. Il nous faut donc maintenant comprendre pourquoi en examinant, de plus

près, cette idéologie de réconciliation inter-humaine et de fraternisation universelle de Zamenhof. Pour lui, l'espéranto n'était que la première phase de cette réconciliation. L'aspect idéologique de la langue, ce que Zamenhof appelait l'"*idée interne*", comptait bien plus que l'aspect pratique. A la question de la finalité de la "*langue universelle*" (une langue "*universelle*" ou "*internationale*", pourquoi ?), Zamenhof répondait à Michaux, le 21 février 1905 : "*Cette idée de la réconciliation des hommes est l'essence et le but de toute ma vie ; promouvoir la cause de l'espéranto n'est qu'une partie de cette idée ; à l'autre partie, je ne cesse de penser et de rêver ; ... ce projet que j'appelle "hillélisme", consiste à créer un pont moral capable de relier fraternellement tous peuples et toutes religions sans créer de nouveaux dogmes et sans qu'aucun peuple ait besoin de répudier sa religion actuelle. Mon plan consiste à créer une unité religieuse qui embrasserait dans sa paix et réconcilierait toutes les religions existantes*".

En réponse à la stricte *Déclaration de neutralité* de Genève, Zamenhof rétorquait, véhément (7 à 11) : "*Quelles paroles ! De peur de déplaire... à ceux qui ne veulent utiliser l'espéranto que pour des raisons pratiques, il ne faut pas que nous effacions de notre cœur cet aspect de l'espérantisme qui est le plus important, le plus sacré, ... le but principal de l'espéranto... Avec cet espéranto-là, qui doit servir... exclusivement les buts du commerce et de l'utilité pratique, nous voulons n'avoir rien de commun*".

Et le médecin qu'il était, de poursuivre : "*Si... des personnes clouées à leur lit de mort m'ont écrit que l'espéranto était la seule consolation de leur vie finissante, pensaient-elles... à une quelconque utilité pratique ? Non, non et non. Toutes se souvenaient... de l'idée interne contenue dans l'espérantisme ; toutes aimaient l'espéranto, non parce qu'il rapproche les hommes physiquement, (ou) intellectuellement, mais uniquement parce qu'il rapproche les cœurs*".

A Genève, Zamenhof revenait encore sur l'"*idée interne*" : "*Cette idée, vous tous le sentez bien, c'est fraternité et justice entre tous les peuples*". Dans un article anonyme, intitulé "*Dogmes du Hillélisme*", il définissait un nouveau concept : "*Le hillélisme tiré de l'enseignement du rabbin Hillel (qui vivait au temps de Jésus) (3), respecte l'attachement de chacun à sa patrie, sa religion et sa langue mais vise à réconcilier les individus les plus divers sur une base de justice, d'égalité et de fraternité, à les fondre en une communauté simplement humaine grâce à l'usage d'une langue neutre et l'observance d'une religion universelle neutre fondée sur trois principes : a) reconnaissance de l'existence de Dieu, liberté restant à chacun d'interpréter ce concept à sa guise ; b) amour du prochain impliquant entre autres, respect de sa conscience individuelle ; c) chacun recevant généralement les croyances de son milieu et toutes les religions relevant de principes communs, on ne saurait faire grief aux individus de leurs religions particulières, ni imputer à celles-ci le mal ou le bien dont ils sont responsables*".

En 1907, au Congrès de Cambridge, Zamenhof affectionnait des expressions telles que "*Pays d'Espéranto*" ("*Esperantujo*") et de "*Peuple espérantiste*" ("*Popolo esperantista*"). Se référant au peuple juif, il ajoutait : "*Comme les Hébreux de jadis se rassemblaient trois fois l'an, à Jérusalem, pour revivifier en eux l'idée du monothéisme, de même nous nous rassemblons tous les ans, dans la capitale du Pays d'Espéranto pour revivifier en nous l'idée de l'espérantisme. Telle est la raison fondamentale et tel est le but principal de nos congrès*".

Cette doctrine fut, dans l'ensemble, peu appréciée des espérantistes français. Dans une lettre à Zamenhof, son collègue, ami et coreligionnaire, l'ophtalmologiste espérantiste Javal, conseillait la prudence : *"Il serait certainement souhaitable que tes idées hillélistes conquissent le monde, mais la France est sans doute le pays le moins indiqué pour une propagande de ce genre, vu que chez nous, tous ceux qui ne sont pas catholiques sont des athées... ne te fais pas d'illusion. La masse socialiste - très nombreuse - ne veut pas qu'on lui parle de Dieu et les classes élevées refuseraient avec indignation, une modification du catholicisme proposée par un Juif"*.

L'hilléisme continuera cependant d'infiltrer la doctrine de Zamenhof mais il supprimera toute référence juive, ne parlant plus d'hilléisme mais d'"homaranisme". Pour lui, l'espérantisme *"pénètre dans un pays qui a ses propres lois, ses propres mœurs et ses propres principes. Le Pays d'Espéranto n'est pas régi seulement par la langue espéranto, mais aussi par l'idée interne de l'espérantisme"* qui devenait ainsi promesse de régénération sociale :

"Peu à peu, ajoutait Zamenhof, le Pays d'Espéranto deviendra le lieu d'éducation de l'humanité fraternelle à venir et c'est en ceci que résident les principaux mérites de nos congrès".

En 1912, deux ans avant que n'éclate le premier conflit mondial, à Cracovie (12), Zamenhof déclarait *"le plus beau rêve de l'humanité"*, l'espéranto est devenu *"non seulement une langue comme les autres... mais un problème de société important"*.

"Homarano" avant tout !

Cette prise en compte exclusive de l'Humain, détaché de toute notion de nation, d'ethnie ou de religion, dans une perspective de fraternisation universelle constituait l'"homaranisme". Bien que bouleversé par le sort des Juifs d'Europe centrale, persécutés dans les pogroms de Russie et d'Ukraine, Zamenhof refusait l'idée nationale du sionisme. Il n'eut de cesse de diffuser ce qu'il appelait la *"religion à créer"*, la *"religion neutre"*. En fait, comme le remarquait, Pierre Janton (5) *"le mot religion prête (ici) à confusion car il ne s'agit ni de culte, ni de théologie et très peu d'œcuménisme, mais d'un humanisme de base, gardant en vue au dessus des différences religieuses, un certain nombre de traits communs à l'humanité et cherchant à placer la notion d'homme au dessus de celles de peuple, de race, de classe et de religion"*.

Dès 1901, Zamenhof avait publié à Varsovie, en russe, une brochure sous le pseudonyme *"Homo sum"*, *"Je suis un humain"*. En 1913, à Madrid, dans un opuscule intitulé *"Homaranismo"*, il reformulait la même idée. En 1914, invité à Paris à participer au premier congrès de la *Ligue Mondiale des Espérantistes Juifs*, il déclina l'invitation : *"Je ne peux malheureusement pas vous donner mon adhésion. Suivant mes convictions, je suis HOMARANO (c'est-à-dire "membre de l'humanité toute entière") et ne peux adhérer aux objectifs et aux idéaux de quelque groupe ou religion que ce soit... Je suis profondément convaincu que tout nationalisme ne peut apporter à l'humanité que de plus grands malheurs et que le but de tous les hommes devrait être de créer une humanité fraternelle... bien que je sois déchiré par les souffrances de mon peuple, je ne souhaite pas avoir des rapports avec le nationalisme juif et désire n'œuvrer qu'en faveur d'une justice absolue entre les êtres humains. Je suis... convaincu que, ce faisant, je*

contribuerai bien mieux au bonheur de mon peuple que par une activité nationaliste...”

L'espérantiste G. Waringhien, dans un livre (2) publié en 1959 "*El pagoj de historio*" (*Les pages d'une histoire*) caractérise bien la contribution de Zamenhof : "*Le phénomène le plus caractéristique de la "période française" (de l'espérantisme) (1896-1905) est la floraison de cette mystique, basée sur "l'amour de l'homme" avec des nuances de pacifisme, d'internationalité et de religion. Le vrai initiateur de cette "interna ideo" est Zamenhof lui-même... par des lettres privées, des discours dans les congrès universels et des brochures (Hilelismo, 1906 et Homaranismo, 1906, 1913), il a finalement donné libre cours aux idées qu'il dut longtemps réprimer..."*

Désillusions maladie et mort de Zamenhof

La première guerre mondiale, avec son cortège de violences et de tueries nationalistes, dément les rêves de Zamenhof. Dans un nouveau manifeste en Espéranto, intitulé *Après la Grande Guerre*, il clame pourtant son espoir en des jours meilleurs. En juillet 1916, son fils tombe sur le front russe. La santé de Zamenhof s'altère et les crises angineuses se font plus rapprochées. L'une d'elles l'emporte le 14 avril 1917, à 58 ans. A Varsovie, une foule immense assiste aux obsèques dans le cimetière juif de la rue Okopowa... En 1917, quand meurt Zamenhof, la Première Guerre mondiale n'est pas encore achevée : déjà, pointent la Révolution bolchevique d'octobre 1917 et l'internationalisme prolétarien de Lénine et de Trotsky. Au même moment, le 2 novembre 1917, la déclaration Balfour préconisait la création d'un "foyer national juif", dans ce qu'on appelait, à l'époque, la "*Palestine*"...

L'étrange destin post-mortem de Zamenhof

Zamenhof mort, on abordera sa contribution post-mortem sous quatre angles très différents : (1) l'émergence d'un espéranto médical dans l'entre-deux guerres ; (2) la multiplication des persécutions anti-espérantistes, de 1939 à 1945 ; (3) le cas de Lydia, la fille cadette de Zamenhof, adepte de la religion bahaïste exterminée à Treblinka ; (4) la célébration par l'UNESCO du Centenaire de la naissance de Zamenhof, en 1959 et la renaissance actuelle de l'espéranto, grâce à internet.

L'Espéranto médical (1) : Dès 1918, un an après la mort de Zamenhof, l'espéranto attira l'attention des médecins japonais. En 1921, à Tokyo, s'ouvrit le premier cours d'espéranto professé en Faculté de Médecine. En 1926, lors du VIème congrès de médecine tropicale à Tokyo, plusieurs communications sont présentées en espéranto. Seront publiés aussi, de 1927 à 1928, un lexique médical japonais-espéranto-latin-allemand, puis, en 1930, un dictionnaire polyglotte des médicaments et de la pharmacopée japonaise.

Fondée du vivant de Zamenhof, en 1908, lors du IV ème *Congrès Universel d'Espéranto de Dresde*, l'association fit preuve d'une étonnante activité en terminologie médico-pharmaceutique. Dès 1906, était publié à Paris, un "*Dictionnaire d'Anatomie*" de 80 pages, rédigé par Ch. Bouchard, l'élève de J-M. Charcot. Un *Vademecum Polyglotte de Pharmacie internationale* fut également édité en 1911 : il comportait 288 pages et traduisait en 10 langues (dont l'espéranto), le nom des substances

médicamenteuses. Dès 1932, un médecin lillois, le Dr. Briquet, rédigeait un monumental Dictionnaire de Terminologie médicale qui définissait les termes médicaux espérantos, avec traduction simultanée en latin, anglais, allemand, espagnol, français et italien.

Le *Medicina Terminologia Centro* se donnera aussi pour tâche la rédaction d'un nouveau dictionnaire de terminologie médicale internationale.

Persécutions anti-espérantistes : Aujourd'hui, les noms liés de Zamenhof et de l'espéranto ont été attribués à plus de 1200 rues, places, monuments, édifices publics et squares dans 53 pays (dont 162 en France). Aujourd'hui, encore, un auteur japonais, Ito Kanzi continue à réunir patiemment l'ensemble des écrits et des discours (49 volumes et plus de 20 000 pages) du médecin disparu. Dès 1905, à l'un de ses congrès, la CGT (2) constatait "*l'extrême facilité d'apprentissage de la langue Espéranto et les éminents services qu'elle est amenée à rendre à la classe ouvrière organisée nationalement et internationalement*". Les militants syndicaux étaient ainsi invités "*à faire la plus active propagande pour l'étude, la pratique et l'extension*" de la langue internationale. Mais cet enthousiasme envers la contribution de Zamenhof ne durera pas. En France, la circulaire du 3 juin 1922, de Léon Bérard, ministre de l'éducation interdit l'espéranto dans les Ecoles de France. Le texte sera aboli en septembre 1924 par le gouvernement Herriot. En 1935, en Allemagne, l'exemple de Léon Bérard sera pourtant suivi par le ministre nazi de l'éducation. Malgré un timide soutien du Gouvernement du Front Populaire, l'idée d'introduire la "*langue universelle*" de Zamenhof dans l'enseignement de la République induira, le plus souvent, bien des résistances. Pendant la seconde guerre mondiale, espéranto et espérantistes seront bientôt l'objet de violentes persécutions. Les persécutions anti-espérantistes allaient souvent de pair avec les persécutions anti-juives et les ennemis de l'espéranto furent fréquemment ceux des Juifs. Les trois enfants de Zamenhof seront ainsi tués par les Nazis : son fils Adam, agrégé de l'université de Varsovie et ophtalmologiste de renom, ainsi que ses deux filles Sofia médecin interniste et Lydia, diplômée en droit. Au XX^{ème} siècle, Hitler dans l'Allemagne nazie et Staline, en URSS, combattirent avec violence l'espéranto, brûlèrent ses livres et persécutèrent ses locuteurs. Pour Hitler, l'espéranto signait la "*conspiration judéo-maçonnique*" et pour Staline, c'était le langage du "*cosmopolitisme bourgeois*". A la même époque, les régimes fascistes d'Italie, d'Espagne et du Portugal ainsi que les gouvernements autoritaires du Japon et de la Chine poursuivront une politique analogue d'exclusion, bien que moins violente.

Lydia Zamenhof, espérantiste bahaïste : Cette fille cadette, née en 1904 à Varsovie, consacra sa vie à la défense de l'espéranto. Elle apprit la langue dès 9 ans, fit des études de droit et constitua une figure marquante de l'espérantisme des années 1920-1930. En 1925, au Congrès de Genève, Lydia participa à un meeting bahaïste. A Genève, un médecin, le Dr. Albert Mulhschlegel, avait soutenu que Zamenhof symbolisait la toute-puissance de l'esprit de Baha'ullah. D'abord sceptique, Lydia fut bientôt convaincue que l'espéranto avait été créé sous l'influence de l'esprit de son père. Elle contribua ainsi à la diffusion prosélyte des écrits du Bahaïsme qu'elle traduisit en espéranto... C'était la suite logique de l'idée paternelle de religion universelle. Rappelons que le bahaïsme est un syncrétisme religieux visant à rassembler toutes les religions du monde. Le centre mondial de la foi bahaïste siège à Haïfa, en Israël, sur le mont Carmel. La doctrine avait été fondée, en 1844, par un persan musulman d'origine

chiite, Mirza Ali Mohamed (1820-1850). Pénétré comme tous les chiites, de l'idée du retour de l'Imam, messenger de Dieu, Ali Mohamed déclarait être le "Bab" (on repense à Babel), c'est-à-dire la porte d'accès à Dieu ; il pensait descendre du prophète Mahomet. Son successeur Mirza Hussein Ali (1817-1892) rompit avec l'Islam du fait des persécutions violentes dont avait été l'objet le mouvement. Il prit le titre de Baha'ullah, "*splendeur de Dieu*". En 1990, Malherbe, dans son livre sur les religions de l'humanité (5) recensait environ trois millions de fidèles dont un million en Inde et plus d'un millier en France. Le développement du bahaïsme paraît rapide en Afrique Noire et en Amérique Latine. Les Baha'is croient en un Dieu unique, veulent abolir diversité des religions et barrières ethniques ; ils n'ont ni cérémonie d'initiation ni clergé. Leur but : promouvoir un nouvel ordre mondial. Ils sont non violents, partisans de l'émancipation de la femme et défenseurs de l'espéranto en tant que langue mondiale propageant la foi bahaïste. Après un séjour aux USA, en 1937, Lydia Zamenhof doit retourner en Pologne, par décision du service d'immigration américain. Là, elle est arrêtée par les Nazis, du fait de ses origines juives puis déportée dans le camp d'extermination de Treblinka où elle mourra l'été 1942...

Célébration de l'UNESCO (1959) (1) et renaissance contemporaine de l'espéranto

Dix-sept ans plus tard, en 1959, à Paris, à l'occasion de la commémoration du Centenaire de sa naissance, le père de Lydia, Zamenhof est célébré, en grande pompe, par l'UNESCO (1). Il est considéré par l'organisation internationale comme "*personnalité importante universellement reconnue dans les domaines de l'éducation, de la science et de la culture*". La proposition, (présentée par le Japon, le Brésil, et l'Association Universelle d'Espéranto) est adoptée à l'unanimité. Cette consécration de l'Année Zamenhof est célébrée dans le monde entier par les Espérantistes, encadrés par un *Comité International de Patronage*, comprenant des personnalités de premier plan des milieux politiques, scientifiques, artistiques et littéraires.

Après la seconde guerre, parfois en Europe (en Italie et surtout, dans certains satellites de l'URSS, en Pologne et en Hongrie), le plus souvent, hors d'Europe, en Asie ou en Amérique Latine, (au Japon, au Brésil, en Corée et en Chine où s'est tenu, en 1986, le plus vaste des congrès internationaux d'espéranto), la "langue universelle" se développe : il s'agit de faire contrepoids à l'écrasante suprématie de l'anglo-américain et des Etats-Unis. En ce tout début de troisième millénaire, le développement d'internet paraît aussi redonner jeunesse à l'espéranto (il y aurait, aujourd'hui, dans le monde, quelques cinq millions de locuteurs espérantistes).

Que conclure de cette étude ?

Zamenhof fut non seulement médecin linguiste fondateur d'une langue d'"*espérance*" mais aussi "*prophète*", adepte d'une religion et d'une fraternité universelles. Mettre en lumière sa trajectoire idéologique, en partie occultée et donc méconnue, a constitué le but principal de ce travail.

Le parcours "universaliste" de Zamenhof lui fera quitter la judaïcité parentale (il avait, sans doute, trop souffert dans le "ghetto" de Bialystok). Plus tard, Zamenhof n'adhérera jamais en profondeur, ni au sionisme, ni au judaïsme. Il se définissait simplement comme "homaraniste".

Etymologiquement, le nom “Zamenhof” proviendrait de l’allemand ou du yiddish, “samen”, le “bourgeon”, la “semence”. On pourrait dire que Zamenhof planta son “bourgeon” au delà du judaïsme. L’“idée interne” du père, celle d’une religion universelle fut introjectée par sa fille Lydia . Elle prit la forme du syncrétisme baha’iste qui prône aujourd’hui l’usage de la “lingwe universala” comme propagateur de sa propre foi. Ainsi, la religion bahaïste, persécutée sur sa terre d’origine, l’Iran, après avoir rompu avec l’Islam, s’installe officiellement... en Israël.... Curieux détour, étonnant caprice de l’histoire.

NOTES

- (1) ALBAUT A. - Esperanto en Medicino ? L’UNESCO honore le Docteur Zamenhof, initiateur de l’espéranto. *Press.méd.*, 1960, 68, 56 (17 décembre) : 2211-2215.
- (2) CENTASSI R., MASSON H. - *L’homme qui a défié Babel*. Paris, l’Harmattan, rééd. 2001, 408 pp.
- (3) HADAS-LEBEL Mireille. - *Hillel, un sage au temps de Jésus*. Paris, 1999, Albin Michel, 183 pp.
- (4) JANTON. - *L’esperanto*. Paris, coll. “Que sais-je”, imp. PUF, 1973, 4ème réed, 1994, 128 pp.
- (5) MALHERBE M. - *Les religions de l’humanité*. Paris, 1990, Critérion éd., Campin imp, 655 pp.
- (6) PIRON C. - *Le défi des langues - Du gâchis au bon sens*. Paris, 1994, L’Harmattan, 336 pp.
- (7) ZAMENHOF L. - *Paroladoj kaj Poemoj*, Rio de Janeiro, 1963, p. 18.
- (8) ZAMENHOF L. - *Discours de Genève*. 1906, Ibid., p. 20.
- (9) Ibid., p. 28.
- (10) Ibid., p. 29-30.
- (11) Ibid., p. 32.
12. ZAMENHOF L. - *Discours de Cracovie*, 1912, Ibid, p. 70.

INTERVENTION : M. Francis TRÉPARDOUX.

Question : “*L’idée de famille ou fraternité universelle contenue dans l’œuvre de Zamenhof, pourrait-elle avoir eu un lien avec la pensée saint-simonienne française, en particulier pour savoir s’il s’y intéressa durant ses études universitaires ?*”.

Le docteur Lellouch n’a pas pu approfondir cette question sur laquelle M. Trépardoux souhaite donner les informations suivantes :

“Ma question s’appuie sur les récentes publications regroupées par M. Philippe Régner, directeur de recherches au CNRS, directeur de “LIRE”, dans le volume “Etudes saint-simoniennes”, publié par les Presses universitaires de Lyon, 2002, dans lequel on trouve deux études sur Gustave d’Eichtal (né en 1804 à Nancy). Juif converti d’une famille de la bourgeoisie allemande (il était le fils de Aron Seligmann Freiherr von Eichtal), il développa dans le groupe saint-simonien l’idée de la famille universelle, conservant un sentiment religieux très fort. Il tenta de rapprocher le judaïsme et le christianisme. Sa relation avec l’Orient musulman est également intéressante. Il publia sur la Turquie en 1837 ; sa correspondance avec Stuart-Mill est abondante, et en 1863 il publia “L’examen critique des trois premiers évangiles”. Il vécut jusqu’en 1885.

En Allemagne, la doctrine saint-simoniennne connut un accueil favorable dans le contexte de la pensée de Hegel, à Berlin notamment et dans la grande bourgeoisie de confession juive. Plus à l'Est, on sait que la censure tsariste ne laissait rien passer et que les tentatives saint-simoniennes furent mises en échec.

Dans ce volume se trouvent :

- "Gustave d'Eichtal et l'Espagne" par Michel d'Espagne, p 111-125.
- "Gustave d'Eichtal ou les ambiguïtés d'une ethnologie saint-simoniennne" par Sandrine Lemaire, p153-175".

RÉSUMÉ

Le Docteur Zamenhof (1859-1917) : un médecin "qui espère" ! (II)

Un précédent travail avait analysé la vie et l'œuvre de jeunesse de Louis-Lazare Zamenhof (1859-1917), un médecin lituanien, d'origine juive, spécialisé en ophtalmologie et inventeur d'une langue internationale, l'espéranto. Cette étude complète d'abord la biographie de Zamenhof, de 1905, date du premier congrès international espérantiste, à Boulogne-sur-Mer, à 1917, année de la mort, durant la Première Guerre Mondiale. Ce travail s'efforcera aussi de resituer l'idéologie de Zamenhof dans le mouvement des idées du XXème siècle, en particulier, les nationalismes, le national-socialisme, l'internationalisme prolétarien, le pacifisme, et l'universalisme des droits de l'homme.

SUMMARY

Doctor Zamenhof (1859-1917) : a Physician "who hopes" ! (II)

A previous paper detailed the life and the works of Louis-Lazare Zamenhof (1857-1917), a young physician, born in Lithuania, of Jewish origin, specialized in ophthalmology. Zamenhof created a new universal language he called "Esperanto". The study continues Zamenhof's biography, from 1905, date of the first international esperantist congress, at Boulogne-sur-Mer, in France to 1917, year of Zamenhof's death, during World War I. The paper will reconstitute Zamenhof's ideology in the history of the ideas of the XXth century, such as nationalisms, internationalism, pacifism and universalism of Human Rights.

*Réédition de l'œuvre magistrale de
A. F. Le Double (1848-1912)
dans la Collection "Reprint de la Bibliothèque
Interuniversitaire de Médecine de Paris"*

**Traité des Variations Anatomiques...
de l'Homme et de leur signification au point
de vue de l'Anthropologie Zoologique.**

Monumental travail de recherche qu'aucun anatomiste n'a tenté depuis d'égal. Toujours très actuels, ces trois volumes sont irremplaçables :

- pour la connaissance des variations anatomique de la Face, du Crâne et du Rachis de l'Homme,
- pour l'observation anthropologique et paléopathologique des squelettes humains anciens.

Vol. I : Crâne (1903, 400 p.)

Vol. II : Face (1906, XX + 471 p.)

Vol. III : Rachis (1912, VII + 543 p.)

Caractéristiques de chaque volume :

Format 14,5 x 20,5 cm

Impression noire R°/V° sur papier ivoire 80 g

Couverture quadrichromie sur carte 250 g

Façonnage dos carré collé

Livraison courant juin 2004
(sous réserve de 50 commandes fermes)

Acheminement :
Colissimo + Recommandé

Souscription (153 Euros)

auprès du **Dr Thillaud**, 3, parc de la Bérengère, 92210 Saint-Cloud, France

Analyses d'ouvrages

AUBRY Jenny - *Psychanalyse des enfants séparés*. Paris, Denoël, 2003, 470 pages, Coll. "Espace Analytique", avec une préface d'E. Roudinesco.

Médecin des hôpitaux de Paris, et pionnière de la pédopsychiatrie dans son service des "Enfants Malades", Jenny Aubry (1903-1987) fut aussi une grande psychanalyste très proche de Jacques Lacan. Dès la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, elle prit conscience de l'effet désastreux des séparations et de la carence de soins maternels sur les jeunes enfants abandonnés aux soins de l'Assistance Publique (on ne parlait pas encore d'"enfants de la DDASS"). Elle s'intéressa à l'état psycho-affectif de tels enfants physiquement bien traités mais privés de relations familiales et d'affection. Dans certains cas ceux-ci souffraient de troubles psychiques particulièrement graves les confinant parfois à des états régressifs quasi-psychotiques. C'est pourquoi elle préconisa pour eux un travail de psychothérapie précoce très voisin de celui qu'appliquait alors Françoise Dolto. Ainsi ces enfants pouvaient être sauvés d'un véritable enfermement dans le mutisme et l'autisme. D'abord à la fondation "parent de Rozan" puis à l'hôpital des Enfants malades à partir de 1963 elle introduisit la psychanalyse, et les psychanalystes dans un service de l'Assistance Publique ce qui était considéré alors comme particulièrement subversif. Ses principaux travaux (de 1952 à 1986) sont ici rassemblés par sa fille, Elisabeth Roudinesco, avec une préface rédigée par cette dernière particulièrement émouvante et éclairante pour cette première période de la psychanalyse des enfants, dans notre pays.

J. Postel

MATAUD Mélanie et MARTIN Pierre-Albert - *La médecine rouennaise à l'époque de Charles Nicolle, de la fin du XIXème siècle aux années 1930*. Editions Bertout; 76810 Luneray, ouvrage édité en faveur de l'Association Charles Nicolle pour la recherche médicale hospitalière en Haute-Normandie.

Les années rouennaises de Ch. Nicolle, difficiles et marquées par l'échec, ont été occultées par ses succès à Tunis. Ce n'est pas le moindre mérite du livre de Mélanie Mataud que d'avoir rappelé cette période marquée par les rivalités et les combats entre deux clans : les médecins en place, satisfaits de l'École de Médecine de Rouen, des hospices civils et des dispensaires, et la jeune génération conquise par les découvertes de Louis Pasteur. Ce conflit, assez banal en soi, prend une autre dimension quand on sait que le chef de file des opposants n'est autre que Charles Nicolle et qu'il sortira vaincu de cette bataille pour mieux rebondir à Tunis.

Les auteurs commencent par décrire la vie médicale à Rouen à la fin du XIXème siècle, puis traitent en détail le rôle de Ch. Nicolle dans la période contestataire jusqu'à son départ en 1902, et exposent à la fin de l'ouvrage la prolongation du conflit au delà de la guerre de 1914.

Mélanie Mataud a traité le sujet en historienne. À ses compétences de documentaliste s'est ajoutée la touche personnelle du petit-fils d'Albert Martin, un camarade et ami très proche de Ch. Nicolle. Pierre-Albert Martin, du Groupe d'Histoire des Hôpitaux de Rouen, s'est toujours intéressé à ces années pendant lesquelles son grand-père luttait aux côtés du futur Prix Nobel contre les préjugés et les divergences d'opinion sur des sujets brûlants comme le croup, les maladies vénériennes, la tuberculose ou l'alcoolisme entretenu par la misère.

Cet ouvrage repose sur une documentation abondante et précise. Très bien écrit et facile à lire, il fait revivre de façon passionnante toute une période de la vie médicale à Rouen. De nombreuses photographies de l'époque et d'étonnantes caricatures de René Dubuc le rendent encore plus attrayant. Il touche de près notre association puisqu'on y découvre Ch. Nicolle suivant en 1892 le Cours de Microbie Technique de l'Institut Pasteur, l'ancêtre du Grand-Cours, puis enseignant lui-même la microbiologie à Rouen jusqu'en 1902.

Maurice Huet

FISCHER Isidor - *Volume 3 (Aba-Kom) du Biographisches Lexikon der hervorragenden Ärzte der letzten fünfzig Jahre* (Berlin und Wien 1932-33), (Répertoire biographique des médecins célèbres des cinquante dernières années)

VOSWINCKEL Peter - *Bände III-IV : Nachträge und Ergänzungen*. (Georg Olms Verlag). Volumes 3 et 4 : additifs et compléments Georg Olms éd.).

Ce volume est la première partie du complément au répertoire établi par I. Fischer qui regroupait les noms des médecins éminents des années 1880-1930. Peter Voswinckel a réalisé un travail identique pour le demi-siècle suivant. Le seul tome III a près de mille pages ; c'est dire l'étendue de la tâche. L'introduction de 73 pages est un résumé de l'histoire de l'Europe ("grands tournants de l'époque") et surtout des événements qui ont suivi 1933 ; elle est scindée en deux parties, l'une en un allemand très littéraire et difficile à lire pour qui possède mal cette langue et l'autre qui est la traduction exacte en anglais de la première partie.

Ce répertoire permet ainsi de connaître le devenir de certains praticiens cités par Fischer et il y a même un additif à la fin de cet ouvrage. On remarque en outre les listes des médecins (en particulier des médecins israéliens) victimes des divers déplacements de population, remaniements de frontières et régimes politiques (expulsés, exilés, "déplacés", déportés, assassinés, suicidés...). Fischer et sa famille ont dû eux-mêmes s'exiler. Ont été établies en outre des listes de médecins cités par pays d'origine et des médecins officiers dans le corps des Waffen-SS et dont certains n'ont pas voulu survivre au régime national-socialiste.

Des photographies des médecins célèbres cités dans le premier tome complètent ces additifs. Les pages de couverture sont aussi utilisées pour rappeler les noms des camps de la mort. Certes les noms des médecins cités sont germaniques en majorité mais le contraire serait étonnant. Nous devons reconnaître qu'il est difficile de réaliser des sélections. Notre cœur de parasitologue est toutefois satisfait de voir mentionné l'illustre professeur Emile Brumpt et il serait trop facile de critiquer l'absence de tel ou tel compatriote que nous considérons comme médecin éminent.

La seule lecture de cet ouvrage nous fait dire que c'est là un travail considérable et que ce type d'ouvrage est indispensable dans une bibliothèque consacrée à l'histoire de la médecine.

J.-J. Rousset

CORRESPONDANCE

Elisabeth ROUDINESCO,

Directeur de recherches au Département d'Histoire de l'Université de Paris VII.
Vice-présidente de la Société internationale d'Histoire de la Psychiatrie et de la Psychanalyse (SIHPP).
Membre de la Société française d'Histoire de la Médecine (SFHM).

Docteur Alain SÉGAL,

Président de la SFHM.

Cher ami,

Je viens d'apprendre avec stupéfaction que notre société a attribué son prix annuel - à l'unanimité des membres du jury - à un ouvrage de Jacques Bénesteau : *Mensonges freudiens* (Madarga, 2002).

En tant que vice-présidente d'une autre société d'histoire, où sont réunies toutes les tendances de l'historiographie moderne, j'ai toujours tenu avec mes collègues de la SIHPP - René Major, Jacques Postel, Michel Plon, Yann Diener - à ce que soient présentes dans nos rangs et dans nos colloques les opinions les plus divergentes.

Je m'étonne donc du choix qui a été fait par le jury de la SFHM. Négligeant tout principe d'objectivité, Jacques Bénesteau part en croisade contre ce qu'il appelle - je cite - les "impostures" du freudisme. La discipline ne serait à ses yeux qu'une "invention mensongère", une "escroquerie", une "prodigieuse rhétorique de désinformation". Quant à ses représentants, de Freud à Lacan, en passant par Jones, Jung, Melanie Klein, Anna Freud, Bettelheim, etc. ils ressembleraient à une cohorte de gangsters psychopathes, désireux de se remplir les poches, incapables de guérir qui que ce soit et protégés par des "réseaux" ou des "sous-marins" leur permettant de s'infiltrer dans les sociétés occidentales pour y diffuser leurs "mythes fondateurs". Il y aurait donc, toujours selon l'auteur, un véritable "livre noir du freudisme" dont il faudrait enfin comptabiliser les méfaits, les crimes et les abus.

Comme on peut le constater, le vocabulaire utilisé par Jacques Bénesteau renvoie à une "méthodologie" que nous connaissons bien et qui tend à réduire toutes les formes d'engagement à des stratégies policières fomentées par des lobbies. Son héritier le plus récent, Thierry Meyssan (*L'effroyable imposture*, Carnot, 2002), s'est illustré récemment par la publication d'un best-seller qui nie l'existence des attaques terroristes sur le Pentagone en les assimilant à une rumeur née d'un complot américain.

Prise à partie par l'auteur comme "agitateur" communiste et militante lacanienne, je suis accusée (p. 314), d'avoir soutenu pendant huit ans la politique de l'Union soviétique: "Elisabeth Roudinesco adhéra en 1969 au groupe lacanien et, de 1971 à 1979 - c'est-à-dire entre l'invasion de la Tchécoslovaquie et celle de l'Afghanistan - également au Parti communiste français". Emporté par sa passion, Monsieur Bénesteau oublie que je n'étais pas encore membre du PCF en 1968 et que si j'ai adhéré à ce parti trois ans plus tard, c'est parce qu'il avait condamné l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie et qu'il s'orientait vers l'élaboration d'un Programme commun à toute la gauche. De même, au moment de l'invasion en Afghanistan, je n'étais plus membre du PCF et je venais de participer à un symposium en Georgie au cours duquel j'avais prononcé une conférence dont toute la presse a relaté le contenu et qui m'a valu un "blâme" de la part de certains des organisateurs encore attachés à l'héritage stalinien.

Formé à la tradition universitaire, Jacques Bénesteau donne à sa dénonciation une allure respectable en s'appuyant sur une bibliographie impressionnante et sur des sources indiscutables citées à la fin de chaque chapitre. Cela lui permet de se présenter comme le premier chercheur français à faire connaître des travaux anglophones supposés "inaccessibles".

Quand on sait que plus de 80 % de ces travaux étrangers sont traduits en français, et que ceux qui ne le sont pas peuvent être consultés dans toutes les bibliothèques spécialisées, on se demande où est l'imposture. De même, on peut se demander quelle est la nature du "livre noir" du freudisme dont parle l'auteur. Que je sache, la psychanalyse n'a enfanté ni goulag, ni génocide, même si certains de ses représentants ont collaboré avec des régimes infâmes.

L'auteur des *Mensonges* semble ignorer que la psychanalyse fut partout et toujours interdite d'enseignement et de pratique par tous les pouvoirs dictatoriaux, à commencer par celui mis en place par les nazis, lesquels la qualifièrent de "science juive", puis par les staliniens qui en firent une "science bourgeoise". Plusieurs représentants de cette discipline diabolique et mensongère furent persécutés, exterminés, torturés à cause de leurs idées.

Passons maintenant à la manière dont procède Monsieur Bénesteau quand il cite les travaux des auteurs dont il prétend se réclamer: "La parution du monument de Henri F. Ellenberger en 1970, *The Discovery of the Unconscious: The History and Evolution of Dynamic Psychiatry*, écrit-il, fut une désagréable révélation car la confrontation de l'exégèse officielle à des documents d'époque commençait à faire apparaître d'importantes, graves et troublantes contradictions, sur de nombreux points cruciaux, entre les affirmations contenues dans la littérature freudienne et ce qui s'était réellement passé. Mais les sources d'Ellenberger étaient, pour l'immense majorité d'entre elles, extérieures au mouvement car la documentation interne, soumise à l'embargo des "chiens de gardes", étaient alors hors d'atteinte. Comme on pouvait s'y attendre, l'historien connut les pires résistances quand il voulut publier son travail" (p. 88);

Que Bénesteau traite Ernest Jones et Kurt Eissler de "chiens de garde", cela le regarde, mais qu'il projette sur Henri Ellenberger ses fantasmes de diabolisation, je ne puis l'accepter. Ellenberger a critiqué à juste titre l'oeuvre de Jones - et notamment sa monumentale biographie de Freud - et il a eu de difficiles relations avec Eissler, directeur très orthodoxe des Archives-Freud à la Bibliothèque du Congrès de Washington.

Cependant, il n'a jamais considéré ces deux représentants de l'historiographie officielle du freudisme comme des "chiens de garde". Quant aux difficultés qu'il rencontra pour la publication en français de son ouvrage, elles sont réelles. Mais cela n'autorise nullement Jacques Bénesteau à passer sous silence l'existence des deux éditions françaises de l'ouvrage d'Ellenberger. Publié une première fois à Villeurbanne en 1974, sous le titre *A la découverte de l'inconscient. Histoire de la psychiatrie dynamique*, ce livre fut en effet méconnu par la communauté freudienne française pendant plusieurs années. Mais jamais il ne fut ignoré par les spécialistes de l'histoire de la psychanalyse et de la psychiatrie. Salué comme un chef-d'oeuvre par Henri Ey, qui lui consacra un article dityrannique dans *L'Evolution psychiatrique*, il fut ensuite réédité par mes soins et ceux d'Olivier Bétourné chez Fayard en 1994, sous le titre *Histoire de la découverte de l'inconscient*. Il est aujourd'hui vendu à cinq cents exemplaires par an.

En ne citant que l'édition américaine, épuisée depuis longtemps, Monsieur Bénesteau conforte sa thèse d'une dissimulation de la vérité historique qui aurait été orchestrée par des diables freudiens et par leurs "réseaux autoprotecteurs". La vérité est toute différente. Depuis plus de vingt ans, les travaux sur l'histoire de la psychanalyse sont commentés et attaqués dans les sociétés freudiennes et sur la place publique. Et Dieu sait si les polémiques sont vives ! Dois-je ajouter que les Archives d'Ellenberger, déposées à la SIHPP, sont ouvertes à tous les chercheurs. Notre société n'a jamais placé aucun censeur à l'entrée de la bibliothèque de l'hôpital Sainte-Anne.

Tous les ouvrages mentionnés par Bénesteau dans ses notes et sa bibliographie sont utilisés de la même manière que celui d'Ellenberger et donc détournés de leur signification. Obsédé par sa quête des "impostures", l'auteur qualifie Lacan d'"Ayatollah-Khan". Et pour ce faire, il "emprunte" à mon livre (*Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, 1993) des "informations" qui n'y figurent pas et des jugements qui ne sont pas les miens. Ainsi suis-je pris en flagrant délit d'avoir défendu les séances ultra-courtes - dont Lacan était coutumier à la fin de sa vie - alors que j'ai moi-même apporté les éléments permettant de critiquer cette pratique, désormais réduite par Bénesteau à une activité "juteuse soutenue par "d'ardents défenseurs", et notamment par moi (p. 317, et note 26, p. 323).

Mais il y a beaucoup plus grave. Dans un chapitre intitulé "L'occultation d'une bévue", Bénesteau analyse un épisode connu - et non pas occulté - de l'histoire des origines de la psychanalyse : la conférence sur l'hystérie masculine prononcée par Freud le 15 octobre 1886 devant la Société des médecins de Vienne. On sait que dans son autobiographie (*Freud présenté par lui-même*, Gallimard, 1984), celui-ci raconte cet événement en déformant quelque peu la réalité. Il se présente comme la victime d'un ostracisme de la part des membres de la société, alors que ceux-ci, rompus aux débats académiques, l'avaient attaqué non pas à cause de ses hypothèses sur l'étiologie de l'hystérie masculine - hypothèses auxquelles d'ailleurs il renoncera lui-même dix ans plus tard - mais parce qu'il soutenait les positions de Charcot. Dans un article de 1868, réédité par mes soins dans *Médecines de l'âme* (Fayard, 1995), Ellenberger a montré que le conflit avait pour enjeu, non pas un ostracisme anti-freudien, mais deux conceptions différentes de l'hystérie : Vienne contre Paris.

Peu soucieux de vérité historique, Bénesteau s'empare de cet événement pour effectuer un amalgame entre le récit fait par Freud dans son autobiographie - où il n'est pas

question d'antisémitisme à propos de cet épisode - et un autre texte de la même époque consacré aux résistances contre la psychanalyse. Dans cet article, publié par *La revue juive*, Freud souligne que sa "qualité de Juif refusant de masquer sa judéité a joué un rôle dans l'antipathie générale contre la psychanalyse" ("Les résistances contre la psychanalyse", OC, XVII, PUF, 1992).

Mêlant les deux textes, l'auteur des *Mensonges* affirme qu'il n'existait aucun antisémitisme à Vienne "entre la fin du XIXème siècle et l'Anschluss" (p. 190), puisque, je cite, "plus de la moitié des médecins et des avocats étaient juifs, et que la plupart des banques et la quasi-totalité de la presse étaient contrôlées par des Juifs" (p. 190). Fort de ce raisonnement qui nie l'existence d'une réalité pourtant parfaitement établie, et tout en s'appuyant sur une "comptabilité" franchement nauséabonde, Bénesteau en vient alors à accuser Freud d'être l'inventeur d'une persécution antisémite dont on ne trouverait nulle trace en Autriche jusqu'en 1938, mais qui lui aurait permis de se faire passer, en tant que Juif, pour la victime d'un complot fabriqué par des non-Juifs.

J'espère, cher Président, que vous comprendrez que l'on doive s'interroger sur le choix d'un tel livre s'agissant d'un prix décerné par une société d'histoire. Soit les membres du jury ne l'ont pas lu - et ils ont commis une faute professionnelle - soit ils l'ont lu et il est de notre devoir de leur demander des comptes.

PREMIERE ANNONCE

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE
en collaboration avec
LA BIBLIOTHÈQUE INTERUNIVERSITAIRE DE MÉDECINE (PARIS V)
ET L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

organise son premier colloque

**J.B. Baillière, éditeur de médecine
(jusqu'à la Grande Guerre)**

Bibliothèque Interuniversitaire de Médecine

29 janvier 2005

sous la direction de Danielle Gourevitch

Directeur d'études à l'EPHE, Vice-président de la SFHM

Pr **BARBIER**, directeur d'études à l'EPHE, "*La place de J.B. Baillière dans l'édition médicale*".

Mme **BOYER**, conservateur à la BNF, membre de la SFHM, "*Les catalogues Baillière (médecine et sciences naturelles) dans les collections de la BNF*".

Mme **CAMOUS**, directeur de la bibliothèque de l'Académie de Médecine, membre de la SFHM, "*Les rapports de Baillière avec l'Académie de Médecine*".

Mr **COBOLET**, directeur de la bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris V), membre de la SFHM, "*Les ouvrages d'histoire de la médecine aux éditions Baillière*".

Dr **DELEUZE**, rédacteur de la *Revue du Praticien* aux éditions J.B. Baillière Santé, "*Baillière et ses auteurs*".

Colonel **FERRANDIS**, Directeur honoraire du Musée du Val-de-Grâce, secrétaire général de la SFHM, "*Les éditions médicales Baillière durant la guerre de 1914-1918*".

Mr **FERREIRA**, conservateur à la BIUM, "*Baillière sur internet : la mise en ligne de quelques grands livres*".

Dr **GOUREVITCH**, membre de la SFHM, "*Le Paris médical, édition russe (1912)*".

Pr **MOLLIER**, professeur à l'Université de Versailles, "*Jean-Baptiste Baillière, un éditeur homme d'affaires*".

Dr **RÉGNIER**, membre de la SFHM "*Baillière, témoin et acteur de l'influence internationale de la médecine française*".

Mme Gérard **ROUX-DESSARPS**, ancienne bibliothécaire, membre de la famille, "*L'attrait du monde anglo-saxon ; Angleterre, Etats-Unis ...*" (en collaboration avec Mme Tindall, de Baillière and Tindall).

Mr Michel **ROUX-DESSARPS**, directeur de la publication de la SFHM, membre de la famille, "*Baillière imprimé en Algérie*".

Dr **SÉGAL**, président de la SFHM, en collaboration avec Mme SAMION-CONTET, archiviste rédacteur de la SFHM, "*Illustrations et illustreurs de Baillière et fils*".

Mr **TRÉPARDOUX**, secrétaire de séance de la SFHM, "*Baillière en Espagne : Bailly-Baillière, maison fondée en 1848*".

En outre, Mlle Bernadette **MOLITOR**, Bibliothécaire à la BIUM, présentera une exposition de livres qui illustrera la dimension internationale des éditions J.-B. Baillière.

Une deuxième annonce donnera le programme définitif et les modalités d'inscription.

MÉDAILLE DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE
FRAPPÉE À L'OCCASION DE SON CENTENAIRE
1902-2002



Dans le cadre de la célébration de son Centenaire, la Société française d'Histoire de la Médecine a fait frapper par la Monnaie de Paris une médaille en bronze.

L'avert, sculpté par Mauro Corda, est orné d'une figure humaine cheminant sur le cours de la médecine et de son histoire.

Le revers reprend le cachet traditionnel de notre Société avec la représentation de l'amphithéâtre Winslow de la rue de la Bûcherie à Paris.

Cette médaille, de 80 mm de diamètre, est mise en vente au prix de 50 € pour la France ; 60 € pour l'étranger (frais d'expédition compris).

**Les commandes doivent être adressées avec leur règlement
au Trésorier de la S.F.H.M.**

Madame M.-J. PALLARDY
152, Bd Massena - 75013 PARIS

*Paiement de préférence par chèque postal (C.C.P. Paris 2208 69 F) ou mandat postal et
 chèque bancaire à l'ordre de la S.F.H.M.*

BON DE COMMANDE

Nom : Prénom : Membre de la SFHM OUI NON

Adresse :

souhaite recevoir la "Médaille de la SFHM" au prix de 50 € pour la France ; 60 € pour l'étranger (frais d'expédition compris). Règlement libellé au nom de la Société française d'Histoire de la Médecine et adressé au Trésorier de la S.F.H.M. Mme M.-J. PALLARDY 152, Bd Massena - 75013 PARIS.

Date : Signature

Cent ans de communications à la Société française d'Histoire de la Médecine

TABLES ALPHABÉTIQUES 1902-2001

1 vol. de 346 p. au format 16,5 x 24,5 cm, reliure cartonnée

(Publications du Centenaire de la S.F.H.M.)

A l'occasion de son Centenaire la Société française d'Histoire de la Médecine a souhaité proposer aux historiens de la médecine un instrument de travail exhaustif qui regroupe l'ensemble de cent ans de ses travaux (1902-2001).

Outil bibliographique et ouvrage de références destiné aux historiens, médecins, étudiants, bibliothécaires intéressés par l'histoire de la médecine, cet ouvrage est divisé en deux périodes distinctes, chaque période comportant une table alphabétique des auteurs et une table alphabétique des matières.

La première période de 1902 à 1967 recense les travaux parus dans le "bulletin", organe officiel de la Société, publié sous différents titres qui ont aujourd'hui cessé de paraître, mais qui peuvent être consultés pour la plupart dans les bibliothèques universitaires françaises ou étrangères.

La seconde période de 1967 à 2001 recense les travaux parus dans notre actuelle revue "Histoire des Sciences Médicales" dont la plupart des numéros sont encore disponibles.

Ces revues sont répertoriées sur Internet par le Système universitaire de documentation ou SUDOC.

Remis aux membres inscrits aux manifestations du Centenaire, ce volume de tables peut être commandé par les personnes intéressées, membres ou non membres de la Société, ainsi que par les institutions scientifiques (grands organismes, bibliothèques, centres de documentation)

au prix de 90 euros (65 euros pour les membres) (port compris)

Commande à adresser au Trésorier de la S.F.H.M. :

**Madame M.-J. PALLARDY
152 boulevard Masséna - 75013 Paris**

*Paiement de préférence par chèque postal (C.C.P. Paris 2208 69 F) ou
mandat postal et chèque bancaire à l'ordre de la S.F.H.M.*

BON DE COMMANDE

Nom : Prénom : Membre de la SFHM OUI NON

Adresse :

souhaite recevoir l'ouvrage "Cent ans de communications à la Société française d'Histoire de la Médecine. Tables alphabétiques 1902-2002" au prix de 65 € (membres de la SFHM) ; 90 € (non membres et établissement). Règlement libellé au nom de la Société française d'Histoire de la Médecine et adressé au Trésorier de la S.F.H.M. Mme M.-J. PALLARDY 152, Bd Masséna - 75013 PARIS.

Date : Signature

La correspondance est à adresser :

Pour la rédaction :
à Madame J. SAMION-CONTET
62, rue Boursault - 75017 Paris

Pour les communications :
à Monsieur Francis TRÉPARDOUX
9, rue des Gate Ceps, 92210 Saint-Cloud

Président
Docteur Alain SÉGAL
38 bis rue de Courlancy - 51100 Reims (France)
Tél : 03 26 77 20 60 - Fax : 03 26 77 20 71

Secrétaire Général
Docteur Jean-Jacques FERRANDIS
6, rue des Impressionnistes, 91210 Draveil
Tél : 06 18 46 72 49

COTISATION A LA SOCIETE FRANCAISE D'HISTOIRE DE LA MEDECINE
ABONNEMENT A LA REVUE "HISTOIRE DES SCIENCES MEDICALES"

	Cotisation à la Société, seule	Abonnement à la Revue, seul	Cotisation et abonnement
	2004	2004	2004
Membre Union européenne	30 €	69 €	99 €
Membre autres pays	30 €	79 €	109 €
Membre étudiant	16 €	32 €	48 €
Membre donateur	70 €	70 €	140 €
Institution Union européenne		99 €	
Institution autres pays		109 €	
Retard (par année)	30 €	69 €	99 €

Prix de vente au n° : UE, 24 € - Autres pays, 28 €

Paiement par chèque bancaire ou postal (C.C.P. PARIS 2208 69 F) à l'ordre de la S.F.H.M. et adressé à Madame M.-J. PALLARDY, trésorier, 152 boulevard Masséna, 75013 Paris.

Directeur de la Publication : Michel ROUX-DESSARPS

Réalisation **Mégatexte** sarl - 51100 REIMS - © 03.26.09.65.15 - Email : megatexte@mac.com
Dépôt légal 1^{er} trimestre 2004 - Commission paritaire 1005 G 79968 - ISSN 0440-8888

